3 1761 08159886 4

565

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

TOME XXXIX

MISSION AU SÉNÉGAL

PAR

RENÉ BASSET

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES D'ALGER
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

TOME I

ÉTUDE SUR LE DIALECTE ZÉNAGA
NOTES SUR LE HASSANIA
RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES MAURES

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e^

1913

FASCICULE III.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LES MAURES

LIBRARY
JAN 4 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

DT
349
B38
v.1
fasc. 3

Le mémoire ci-après n'a pas la prétention d'être une histoire suivie, encore moins de résoudre tous les problèmes relatifs à l'origine des populations du Sahara Occidental. Avant le XVII[e] siècle, en effet, les documents sont rares et incomplets. L'immense étendue de terrain qui va de la Saguiat el Ḥamra à l'embouchure du Sénégal fut, aussi loin que nous pouvons remonter, peuplées par les Berbères Djoddala et Lemtouna dans sa partie septentrionale, tandis que les populations noires s'étendaient beaucoup plus au Nord qu'aujourd'hui et détenaient la plus grande partie du territoire occupé aujourd'hui par les Maures. Les luttes des Lemtouna avec les Djoddala, représentés aujourd'hui par les O. Bou Yaḥya, les Erguibat etc., nous sont restées inconnues : celles qu'ils engagèrent, à la suite de leur conversion à l'islâm, contre les noirs païens ne nous sont connues que par fragments, grâce à l'éclat jeté à ses débuts, par la dynastie des Almoravides sortie des Lemtouna. Un nouvel élément fit son apparition : les Hassânia, dont l'invasion est un épisode de celle des B. Hilâl dans l'Afrique septentrionale. Du chaos de ces combats qui firent passer à l'état de tribus serves la plupart des anciennes tribus berbères, se dégagea un conflit entre deux partis : celui des guerriers et celui des marabouts qui paraît avoir été berbère, au moins en grande partie. Ceux-ci faillirent l'emporter, mais leur défaite fut complète avec Naṣir eddin et, dès lors, leur rôle actif fut terminé. A ce moment, nous disposons, outre les renseignements indigènes (poèmes, biographies, généalogies),

de ceux fournis par les Européens, et nous avons ainsi des matériaux suffisants pour écrire les annales du Sahara occidental.

Je ne veux pas m'arrêter sur cette dernière source d'informations qu'on trouvera mentionnée dans la bibliographie, mais je dois reconnaître ce que je dois, entre autres, aux travaux de MM. Poulet, Cultru et Gouraud, pour l'histoire et la géographie de ces régions.

Pour les auteurs arabes, mes renseignements m'ont été fournis par les documents suivants : la biographie du cheikh Naṣir eddin par Oualid ed Daïmâni ; le *Kitâb el Ansâb* du même auteur et le *Chiam ez Zouaia* de Moḥammed Sa'id el Yadali, dont des copies m'avaient été obligeamment communiquées par M. Destaing, alors Directeur de la Médersa de Saint-Louis. Mon dessein était de les publier en appendice, quand ils ont paru, texte et traduction, dans l'ouvrage de M. Ismaël Hamet, *Chroniques de la Mauritanie sénégalaise*. Cette publication n'est pas à l'abri de toute critique[1] mais néanmoins, elle peut être considérée comme suffisante et je me suis borné à en tirer les tableaux généalogiques (appendice IV) que j'ai dressés à l'exemple d'Eichhorn, de Caussin de Perceval et de Wüstenfeld.

A côté de ces ouvrages, je me suis encore servi des suivants : la qaṣidah d'Ibn Khalnâ qui, malgré sa sécheresse, est précieuse pour l'histoire de la seconde moitié du XVII^e^ siècle et de la première du XVIII^e^, et la biographie du Cheïkh el Yedali par Moḥammed ben 'Omar el Ghallaoui. J'ai reproduit en appendice (n° I et n° II) ces deux

1. Ainsi l'index alphabétique des noms propres n'indique pas les pages et se trouve par conséquent inutilisable. Les chiffres qui, dans la traduction, indiquent les pages du texte arabe, ne correspondent pas à la pagination de ce texte tel qu'il est imprimé, etc.

documents dont je dois encore la communication à M. Destaing. M. Gaden, chef du bureau politique du Sénégal, fit rédiger par un lettré contemporain, Moḥammed Youra, une description du pays trarza qui abonde en renseignements historiques, géographiques et littéraires : je l'ai largement utilisée dans mes notes et j'ai cru devoir la publier intégralement. Aussi, j'adresse à MM. Destaing et Gaden mes meilleurs remercîments pour ces précieuses communications.

Enfin un auteur moderne, fixé au Qaire, Aḥmed ech-Chinguiṭi, m'a été d'un grand secours par l'ouvrage vraiment remarquable qu'il a écrit sur Chinguiṭ et l'Adrar. Ce ne sont pas seulement les biographies des nombreux poètes locaux et les extraits de leurs œuvres qui rendent ce livre recommandable, ce sont surtout les renseignements qu'il donne sur la langue, l'histoire, les mœurs, la géographie et le folklore de cette région (voir Additions à la IIe partie, I, § 2).

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES IMPRIMÉS

CITÉS DANS LA IIIe PARTIE

AḤMED ECH CHINGUIṬI, *El Ouasiṭ fi tarâdjim odabâ Chinguiṭ*. Le Qaire, 1329 hég., in-8 (voir la Préface).

ANCELLE, *Les explorations au Sénégal*. Paris, 1887, in-12.

Annales sénégalaises. Paris, 1885, in-18 jés.

Annuaire du Sénégal. Saint-Louis-du-Sénégal, 1864, in-12.

AVEZAC (D'), *Note sur la première expédition de Béthencourt aux Canaries*. Paris, 1846, in-8.

BARTH, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central Afrika*. Gotha, 1857-1858, 5 vol. in-8.

BARTHÉLEMY (E.), *Notice historique sur les établissements français des côtes occidentales d'Afrique*. Paris, 1848, in-8.

BASSET (R.), *Relation de Sidi Brahim de Massat*. Paris, 1883, in-8.

Id. *Les Dictons satiriques attribués à Sidi Ahmed ben Yousof*. Paris, 1890, in-8.

Id. *Étude sur les dialectes berbères*. Paris, 1894, in-8.

Id. *Les noms de couleurs et de métaux chez les Berbères*. Paris, 1895, in-8.

Id. *Documents géographiques sur l'Afrique septentrionale*. Paris, 1898, in-8.

BEKRI (EL), *Description de l'Afrique septentrionale*, éd. de Slane. Alger, 1857, in-8.

BERLIOUX, *André Brue*. Paris, 1874, in-8.

BOU 'L MOGHDAD, *Voyage par terre entre le Sénégal et le Maroc* (*Revue maritime et coloniale*, mai 1861).

BOURREL, *Voyage dans le pays des Maures Braknas* (*Revue maritime et coloniale*, sept.-oct. 1861).

BOUTIER ET J. LE VERRIER, *The Canarian*, éd. Major (Hakluyt Society). Londres, 1872, in-8.

BOUTROUE, *Les expéditions maritimes des Portugais antérieures à la découverte de l'Amérique*. Paris, 1893, in-8.

Brandeburg-Preussen auf der Westküste von Africa 1681 bis 1721. Berlin, 1885, in-8.

CAILLIÉ, *Journal d'un voyage à Temboctou*. Paris, 1830, 3 v. in-8.

CANCEL, *Étude sur le dialecte de Tabelbala*. Alger, 1909, in-8.
CANDIDO LUSITANO, *Vida do Infante D. Henrique*. Lisbonne, 1758, in-4.
CARRÈRE ET PAUL HOLL, *La Sénégambie française*. Paris, 1855, in-8.
CHÉNIER (DE), *Essai historique sur les Maures*. Paris, 1787, 3 v. in-8.
CODERA Y ZAIDIN, *Decadencia y Desaparicion de los Almoravides en España*. Saragosse, 1899, in-12.
COLAS, *Renseignements géographiques sur l'Afrique centrale*. Alger, 1880, in-8.
COUR, *L'Établissement des dynasties des Chérifs au Maroc*. Paris, 1904, in-8.
COURNAUD, (DE) *Vie de l'infant Dom Henri* (trad. du P. Freire). Lisbonne, 1782, 2 parties in-12.
CULTRU, *Histoire du Sénégal*. Paris, 1910, in-8.
DELAFOSSE, *Haut-Sénégal-Niger*. Paris, 1912, 3 v. in-8.
DESBOROUGH COOLEY, *The Negroland of the Arabs*. Londres, 1841, in-8.
DESTAING, *Un saint musulman au XVe siècle*. Paris, 1907, in-8.
DEVIC, *Les aventures de 'Antar fils de Cheddad*. Paris, s. d. in-18 jés.
DOMBAY, *Geschichte der Scherifen*. Agram, 1801, in-8.
DONNET, *Une mission dans le Sahara occcidental*. Paris, 1896, in-8.
DOZY, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne au moyen âge*. Leiden, 1881, 2 v. in-8.
DURAND, *Voyage au Sénégal*, Paris, 1807, in-4.
EANNES DE AZURARA, *Chronica do descobrimento e conquista de Guiné*. Paris, 1841, in-8.
Encyclopédie de l'Islam, t. I. Leiden, Brill.
ESTANCELIN, *Recherches sur les voyages et les découvertes des navigateurs normands en Afrique*. Paris, 1832, in-8.
FAIDHERBE, *Le Sénégal*. Paris, 1889, in-8.
GADEN, *Les Salines d'Aoulil* (*Revue du monde musulman*, 1910).
ID. *Légendes et coutumes sénégalaises*. Paris, 1912, in-8.
ID. *Le Poular*, t. I. Paris, 1913, in-8.
GARCIA DE RESENDE, *Chronica dos valerosos e insignes feitos del Rey Dom Joâo II*. Lisbonne, 1622, in-4.
GODARD, *Description et histoire du Maroc*. Paris, 2 part. in-8, 1860.
GOLBERRY, *Fragment d'un voyage en Afrique*. Paris, an X, 2 v. in-8.
GOURAUD, *La Pacification de la Mauritanie*. Paris, s. d., in-8.
GRAVIER, *Recherches sur les navigations européennes faites au moyen âge aux côtes occidentales d'Afrique*. Paris, 1878, in-8.
GRUVEL ET CHUDEAU, *A travers la Mauritanie occidentale*, t. I. Paris, 1909, in-8.
HAKLUYT, *The Principal Navigations Voyages. Traffiques and Discoveries of the english Nation*. Glasgow, 12 v. in-4, 1903-1905.
HARTMANN, *Zur Geschichte der westlichen Sudan*. Berlin, 1912, in-8.
Histoire du naufrage et de la captivité de M. Brisson. Genève, 1789, in-8.
El Holal el Maouchyah. Tunis, 1329 hég., in-8.

HOUDAS, *Le Maroc de 1631 à 1812*. Paris, 1884, in-8.
IBN ABI ZER', *Raoudh el Qirṭâs*, éd. Tornberg. Upsala, 1843-46, 2 v. in-4.
IBN HAOUQAL, *Description de l'Afrique*. Paris, 1842, in-8.
IBN KHALDOUN, *Kitâb el 'Iber*. Boulaq, 1284 hég., 7 v. in-4.
Indice chronologico das navigações. Lisbonne, 1841, in-8.
ISMAEL HAMET, *Chroniques de la Mauritanie Sénégalaise*. Paris, 1911, in-12.
ID. *La civilisation arabe en Afrique centrale* (*Revue du monde musulman*, avril 1911).
JOAO DE BARROS, *Asia*. Lisbonne, 1777-1778, 8 v. in-8.
Kitâb 'Antarah ben Cheddâd. Beyrouṭ, 7 v. in-8, 1883.
KÜNSTMANN, *Die Handelsverbindungen der Portugiesen mit Timbuktu*. Munich, s. d. in-4.
ID. *Valentin Ferdinand's Beschreibung der Westküste Afrika's bis zum Senegal*. Munich, 1856, in-4.
LABARTHE, *Voyage au Sénégal*. Paris, an X, in-8.
LABAT, *Relation de l'Afrique septentrionale*. Paris, 1718, 5 v. in-12.
LE MAIRE, *Les voyages du sieur Le Maire aux îles Canaries, Cap Vert, Sénégal et Gambie*. Paris, 1695, in-12.
LEPITRE, *De iis qui ante Vascum a Gama Africam legere tentaverunt*. Paris, 1881, in-8.
MAGNIEN (E. DE) ET H. PRAT, *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du Chevalier de Boufflers*. Paris, 1875, in-8.
MAJOR, *The Discoveries of Prince Henry the Navigator*. Londres, 1877, in 8.
MARGRY, *Les navigateurs français et la révolution maritime du* XIV^e^ *au* XVI^e^ *siècle*. Paris, 1867, in-8.
MARMOL, *L'Afrique*, trad. Perrot d'Ablancourt. Paris, 1667, 3 v. in-4.
MASSIGNON, *Un poète Saharien* (*Revue du monde musulman*, janvier 1909).
MOḤAMMED SA'ID EL YEDALI, *Chiam ez Zouâyâ* (ap. Ismaël Hamet, *Chroniques de la Mauritanie*).
MOLLIEN, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*. Paris, 1822, 2 v. in-8.
EL OUALID ED DAIMANI, *Kitâb el Ansâb* (ap. Ismaël Hamet, *Chroniques*).
ID. *'Amr el Ouali Naṣir ed Din* (id.).
POULET, *Les Maures de l'Afrique occidentale*. Paris, 1904, in-8.
PURCHAS, *Hakluytus Posthumus*. Glasgow, 1905-1906, 20 v. in-8.
RAFFENEL, *Nouveau voyage au pays des nègres*. Paris, 1856, 2 v. in-8.
RAMUSIO, *Primo volume et Terza editione delle Navigationi et Viaggi*, Venise, 1563, in 8.
RICARD, *Le Sénégal*. Paris, 1865, in-12.
SANTAREM (DE), *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique*. Paris, 1842, in-8.
SAUGNIER, *Relation de plusieurs voyages faits à la côte d'Afrique*. Paris, 1792, in-12.
SCHEFER, *Relation des voyages à la côte occidentale d'Afrique d'Alvise de Ca da Mosto*. Paris, 1895, in-8.

SCHMELLER, *Ueber Valenti Fernandez Alemá*. Munich, 1845, in-4.
SELAOUI (ES) *Kitâb el Istiqṣa*. Le Caire, 1312 hég. 4 v. in-4.
Sirat el Faris el Homam ʿAntar. Le Qaire, 1300 hég., 32 vol. in-4.
SLANE (De), *Histoire des Berbères* (tr. fr.). Alger, 1852-56, 4 v. in-8.
SOARES (J.) DA SYLVA, *Memorias para a Historia de Portugal*. Lisbonne occidentale, 1730, 4 v. in-4.
SOLTAU, *Geschichte der Entdeckungen und Eroberungen der Portugiesen*. Brunswick, 1821, 2 v. in-8.
VINCENT, *Voyage dans le pays des Maures Braknas* (*Revue maritime et coloniale*), 1861.
WALCKENAER, *Collection des voyages*, t. I et II. Paris, 1841, in-8.
ZURLA (D PL.). *Di Marco Polo e degli altri viaggiatori Veneziani*. Venise, 1818, 2 v. in-4.

I

On rapporte qu'une partie des tribus maraboutiques pénétra dans le Saḥara occidental avec Abou Bekr ben 'Omar, fils de Tilagaguin, fils d'Ourtentak, le premier chef des Lemtouna lorsqu'il y apporta l'islam. A cette époque, la prédominance politique appartenait à une tribu plus ou moins « judaïsante », les Bâfor ou Bâfour [1], de qui descendent les Idey Chilli ainsi que les Hadj qui fournissent le *serinye* (chef) du village de Battal dans le Cayor[2]. Elle n'aurait même été complètement réduite que par les Ḥassania. Elle aurait habité les villages dont on retrouve des ruines à Intimelel (la maison blanche) au sud d'Atar, à Ntourfin, col à l'est de l'O. Abiodh[3], et à Foucht, passe du massif de l'Ibi[4]. Toutes ces localités sont dans l'Adrar. Sur ce territoire, ils auraient eu un cimetière à Bobofar[5] à une journée au sud de Khroufa. Le puits a disparu, mais on y trouve encore des poteries et de la verroterie.

1. Le nom de Bâfour se retrouve dans celui d'un ancien puits : Bir Bâfour ou Inda Bafour (Mohammed ben Aḥmed Youra, *Kitâb el Ikhbâr* f. 27 v° ; *Kitâb el Ansâb*, p. 88 du texte, 256 de la traduction).

2. Gaden, *Légendes et coutumes sénégalaises* (*Revue des études ethnographiques*, 1912), p. 202.

3. Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 166.

4. Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 75.

5. Sans doute l'Indabafor (اِنْ دَبَفُرْ) mentionné plus haut et le puits appelé aussi Bir Beni Afour (بئر بنى افور), creusé anciennement et où il y eut, entre les O. Ya'qoub et les O. Daïman un combat dans lequel ces derniers furent vaincus. (*Kitâb el Ikhbâr*, f. 27 v°). Entre Inda Bafor, Aïmer et Bir Ingag était enterré Minahna, fils du Cheïkh Moud Malek (*Kitâb el Insâb*, p. 87 du texte, 256 de la traduction).

Quelques-uns de leurs descendants vivent chez les O. Daïman ; les Ideyrik, les Idey Fou, les Merafoud et les Drakalal sont tributaires de la famille de Moḥammed el Ḥabib ; les Idaghmadjik le sont devenus par achat, des Idag Fodia, fraction des Tendagha dont ils ont adopté les marques pour le bétail : ils parlent zénaga[1].

Après avoir guerroyé dans le Maghrib, Abou Bekr ben ʿOmar laissa en 1059, le pouvoir à son cousin Yousof ben Tachfin et se voua à la conversion des infidèles du Soudan[2] où il mourut en 1087. On montre encore son tombeau dans le Tagant, à l'endroit appelé Elbibah (البيبه) à une journée et demie de Tijikja[3]. D'après les légendes sénégalaises recueillies par Gaden, il est situé à un point de la barrière orientale du Tagant, nommé Oum Loueygat[4].

1. Renseignements fournis par M. l'administrateur Gaden, d'après Moḥammed ben Aḥmed Youra, l'auteur du *Kitâb el Ikhbâr*.

2. Le domaine des noirs s'étendait du reste assez loin sur la rive droite du Sénégal inférieur, comme le montre la tradition qui rattache leur souvenir aux Saguias d'Aoulaïgât (اَوْلَيْكَاتْ), en berbère Aoudjogan (اَوْجُكَّان) pluriel *d'Aoudjogi* (أَوْجُك), les puits, creusés par les noirs ; l'eau montait à fleur de sol : tout le monde en bénéficiait sans corde ni seau : on y trouve encore aujourd'hui des restes de mottes d'argile et des pierres (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 26 v°-27 r° ; R. Basset, *Documents géographiques sur l'Afrique septentrionale*, p. 52). Un puits ancien de l'Iguidi, appartenant aux O. Alfagha Ḥabib Allah porte encore le nom d'Aoulaïgat Fâouah (Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 453).

3. Ibn Zerʿ, dans le *Raoudh el Qirṭâs* (p. 81 du texte) dit qu'il mourut des suites d'une blessure faite par une flèche empoisonnée pendant qu'il combattait les païens du Soudan, voisins du Ṣaḥara en Chaʿbân 488 (octobre 1087) : de même le *Ḥolal el Maouchia* (p. 16). Cette indication a été reproduite par Es Selaoui (*Kitâb el Istiqṣa*, t. I, p. 106). Ibn Khaldoun (*Kitâb el ʿIber*, t. VI, p. 184) dit simplement qu'il y périt (هلك) cette même année. D'après Delafosse, il fut tué dans l'Adrar, en combattant une révolte, d'une flèche empoisonnée décochée par un nègre aveugle de la tribu des Ouangara (*Haut-Sénégal-Niger*, t. II, p. 55).

4. *Légendes et coutumes sénégalaises*, p. 126, note. La tradition a conservé aussi le souvenir d'un marabout nommé Bou Bakar ibn Amar, surnommé Abou Darday qui serait venu sur les bords du Sénégal vers l'an 1200. Il me

Parmi ces tribus maraboutiques ou zouaia, on compte les Tendagha (تَنْدَغ), les Massouma (مَسُّوم), les Lemtouna (لَمْتُون), les Tâchedbit (تاشديت) et les Id Agjomalla (ايدكْجَمَّل) qui se disaient issus des Himyarites[1]. Les Medlech qui accueillirent les Tochomcha, comme nous le verrons plus loin, les Kounta et les Iddaghzainbo (اِدَّغْزَيْنبُ) se prétendaient Qoraïchites par les Omayades; les Ida Ou'l Ḥadj se rattachaient aux Anṣâr; les Taknânit[2], les Ida Ou 'Ali et les Ida Belh'asan (اِدَابَلحسن)[3] à 'Ali et les O. Abiaiir (أَبَيْيْر) à 'Abdallah ben Dja'far, le héros des légendes de la conquête, qui d'ailleurs ne mit jamais le pied en Afrique[4]. A première vue, on reconnaît, d'après les noms, que ces prétendus Himyarites ou Qoraïchites sont de purs Berbères qui ont voulu se fabriquer une illustre origine en mettant à contribution la demi-science

paraît impossible, comme le suppose M. Gaden, de l'assimiler à 'Abd Allah ben Yâsin, antérieur de deux siècles, à moins d'y voir un souvenir confus et inexact des premiers missionnaires musulmans. Nous savons en effet que 'Abd Allah ben Yâsin ibn Meggou, ne réussissant pas à l'origine, à imposer aux Lemtouna les prescriptions de la foi musulmane, se retira avec deux frères, Abou Bekr et Yaḥya, fils de 'Omar ben Tilagaguin dans une colline entourée par les eaux de la mer (et non du fleuve : voir p. 477, n. 4) couverte de broussailles, accessible pendant la saison sèche et qu'ils y demeurèrent jusqu'à ce qu'ils eussent réunis mille hommes avec lesquels ils soumirent successivement à l'islâm les Lemtouna, les Djoddala et les Massoufa (Ibn Zer', *Raoudh el Qirtâs*, p. 78-79 du texte; Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 183, reproduit par Es Selâoui, *Kitâb el Istiqṣa*, t. I, p. 100).

1. D'après le *Kitâb el Ansâb*, p. 91 du texte, 259-260 de la traduction, les Lemtouna Zouaia (Lemtouna marabouts) seraient les Idaklon (ايَدكْلُنْ), parmi lesquels les Godjah (كْجَه) se disant issus de Turki, fils de Magog, fils de Japhet, les Tachedbit, les Thagât et les Idjmalla (اِجْمَلَّ).

2. Les Taknânit possèdent encore un certain nombre de puits dans l'Iguidi. Cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 403-404.

3. Deux principales tribus de Chinguiṭ.

4. Lettre du Cheikh Sid Moḥammed *apud* Ismael Hamet, *Chroniques sénégalaises*, p. 6-7 du texte, 160 de la trad.

de leurs tolbas. C'est du reste, une tendance commune aux populations converties à l'islâm ; j'en citerai un exemple entre cent : Abou ʿAbd Allah ibn Merdanich, roi de Murcie et de Valence, après la chute des Almoravides, prétendait appartenir aux Djod'am et aux Todjib de l'ancienne Arabie; or son surnom indique une origine chrétienne récente : Merdanich = Martinez et les chrétiens le nommaient Lope ou Lobo[1].

A ces groupes maraboutiques, d'origine berbère, se joignent les descendants de cinq personnages originaires de Taroudant et qui portaient le nom de *Tochomcha* (les cinq) à cause d'une épreuve puérile où ils avaient montré leur scrupuleuse honnêteté[2]. Ils quittèrent leur pays pour aller s'établir à Abaïr (أبير) dans l'Adrar[3], mais ils y restèrent peu de temps et ils émigrèrent à cause des troubles civils qui éclatèrent dans le pays.

Le premier était Ibn Ibadj Youqob qui fut l'objet d'un prodige. Tandis qu'il fuyait avec sa femme et sa sœur, emportant ses biens sur une ânesse, un éléphant tout harnaché vint s'agenouiller devant lui et le transporta dans le Tiris[4] chez les Medjles ou Medlech où il s'établit.

1. Cf. Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne*, t. I, p. 365-367; Codera y Zaidin, *Decadencia y Desaparición de los Almoravides en España*, p. 113-114, et note 30, p. 310-311.

2. *Chiam en Zouaia* ap. Ismaël Hamet, *Chroniques sénégalaises*, p. 59-60 du texte, 228-229 de la traduction. On donna aussi à leur ensemble le nom de Zouaia et ils ont été célébrés dans un poème de Moḥammed ben Saʿïd ed Daïmâni, l'auteur du *Chiam ez Zouaia*; cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 234. Cf. aussi des vers de Moḥoudh Baba ben ʿAbid ed Daïmani *ap.* Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 394.

3. Abair était un des qṣour de l'Adrar, proche de Chinguiṭ (Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 412-413).

4. Le Tiris est au N.-O. de l'Adrar, cf. Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 196, 283; Bou 'l Moghdad, *Voyage*, p. 485-486; Donnet, *Une Mission*, p. 15; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 424-425; Gruvel et Chudeau, *A travers la Mauritanie*, p. 144, 145, 155. Moḥammed ben Eṭ Ṭâleb a mentionné plusieurs fois cette région dans ses vers. Ainsi : (ṭaouil)

Le second qui vint le rejoindre était Elfagha (var. Edjfagha) Mohondh Amghar[1], l'ancêtre des O. Daïmân, tribu maraboutique très considérable des Trarzas[2]. Il épousa la fille du Cheikh et aussi une des femmes des Mejdles. La première était originaire des Id'ag Chid'ak (ايذ كشذك), tribu maraboutique du Maroc ou, suivant une autre tradition, des Medjles (var. Medlech مدلش). Les membres de cette famille étaient, dit-on, à l'abri de la foudre et des voleurs. Elle lui donna cinq fils : Alfagha Mousa qui parla le jour de sa naissance et prononça ces mots : قال مليك, « un roi a dit », ce qui mit en fuite les accoucheuses, craignant d'en entendre davantage ; Alfagha Abhondh

تَحَمَّلْنَ أَنْ قَدْ شِمْنَ مِنْ جَالِ تِيرِسٍ مَخِيلًا بِهَا الْقَى النِّعَاعَ وَدِيَّمَا

« Elles (les litières) sont parties en observant, du côté du Tiris, de lourds nuages qui y déversaient leur contenu et des pluies continuelles. »

(Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 128).

1. Une généalogie sans fondements fait remonter ce Mohondh à Abou Bekr par son père Amir Illo b. ʿAli b. Yaḥya b. ʿAli b. Yabbo b. Maghmaiah (مَغْمَيَهْ) b. Abou Bekr b. Sâqib b. Ibrahim b. Abou Bekr b. Mousa b. ʿIsa b. ʿOmar b. Yaḥya b. Saʿid b. Idris b. ʿAbdallah b. Moḥammed b. Abd er Raḥman b. Abou Bekr eṣ Ṣiddiq (Lettre du cheïkh Sid Moḥammed, *ap.* Ismael Hamet, *Chroniques sénégalaises*, p. 4 du texte, 158 de la trad.). Les noms étrangers à l'arabe prouvent le peu d'authenticité de cette généalogie.

2. Ils ont été célébrés dans les vers de Moḥammed el Yedâli (modjtath).

دِيمان فى الناس تبر وغيرها كالفخار
فيومهم يوم عيد وليلهم كالنهار

« Les Oulad Daïman sont comme l'or pur, et les autres comme de l'argile.
« Leur journée est un jour de fête et leur nuit est pareille au jour ».

(Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 238). Le poète s'était copié lui-même, car il avait dit dans une pièce adressée à Sidi ʿAbd Allah ibn Râzikah (رازكه) el ʿAlaoui, en parlant des Zouaia : (modjtath)

هم فى المكارم تبر وغيرهم كالطُّغال

« Ils sont comme de l'or pour leurs belles actions et les autres comme de la poussière. »

(Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 234).

(ابهنض), Yaḥya, Alfagha Aoubak (اوبك), Alfagha Abiâdj (ابياج) et Id Hondh Kadhdha (يد هنض كضّ)[1].

Le troisième fils fut Ida Mossa (يد مُسّ) qui épousa une sœur d'Ida Abiâdj (var. Ida Ibâdj) venu avec lui de l'Adrar, et aussi une femme des Medjles, sœur de celle qui était mariée à Ida Abiâdj[2].

Le quatrième fut Iddadj Agda Borghah (يدّج اكدا بُرغَهْ) qui épousa la fille d'Alfagha Mohondh Amghar, et aussi une femme des Medjles, sœur utérine de la femme du cheikh Alfagha Moḥondh Amghar. Il fut l'ancêtre des Ida Ouiddâdj (ايدوداج)[3].

Le cinquième fut Abhandhâm (ابهنضام) qui épousa une femme des Medjles, étrangère aux quatre premières femmes. Il fut l'ancêtre des Doui Ya'qoub[4].

Toutefois, d'après une autre tradition, les Tochomcha habitaient dans les terres du Sud : les uns étaient pasteurs les autres sédentaires. Ils demeurèrent ainsi un certain temps jusqu'à ce que les noirs vinssent leur faire la guerre : 80 des plus nobles d'entre les Tounkilya (تونكليا) ou O. Daïman, périrent. Le reste des Tochomcha émigra vers le Tell (Tiris, Adras, Tagant)[5]. Si l'on admet cette tradition, on devra placer l'établissement des Zouaïa à proximité des noirs après leur départ de Taroudant et avant leur séjour dans l'Adrar et chez les Medlech.

1. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ismaël Hamet, *Chroniques sénégalaises*, p. 60 du texte, 229 de la traduct. qui ne nomme que l'aîné; *Kitâb el Ansâb*, id., p. 77 du texte, 245 de la trad.

2. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. Sénég.*, p. 61 du texte, 230 de la trad.

3. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. Sénég.*, p. 61 du texte, 230 de la trad.

4. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. Sénég.*, p. 61 du texte, 230 de la trad.

5. Lettre du cheïkh Sidi Moḥammed ap. Ism. Hamet, *Chron. Sénég.*, p. 3 du texte, 158-159 de la trad.

Pendant un certain temps, les Zouaïa (ou marabouts) eurent à souffrir des avanies que leur infligeaient diverses tribus, comme les Khebabcha, les 'Azîzât, les Berâbich et les Zénaga (الانباط ازناگ)[1]. Aprés leur départ, les Zouaïa respirèrent, mais bientôt ils furent opprimés par les O. Rizg (اولاد رزگ). Ces derniers reconnaissaient pour ancêtres Rizg ben Addi (ادى) ben Hassân b. Hasan b. Mousa b. Ḥamid b. Sa'îd ben Ḥassân b. El-Mokhtâr b. Moḥammed ben Ma'qil[2]. On trouverait encore des membres de cette famille près de Miknâsah : c'est d'eux que sont issus les Zmeïrat (ازميرات)[3] dans le Sahara. Une tradition rapporte que les O. Rizg auraient précédé les autres tribus au Sénégal et auraient occupé l'île où s'éleva plus tard Saint-Louis[4]. Les Tochomcha furent donc opprimés par les O. Rizg[5] et surtout des O. Bou 'Ali. L'insécurité était telle que quand ils arrivaient à un puits, ils ne faisaient pas

1. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. Sénég.*, p. 53, 62 du texte, 222, 232 de la trad.

2. Une autre tradition les fait descendre de Ma'qil par Moḥammed ben Ya'qoub b. Habba b. A'radj (var. Sirâdj) b. El Mahdi b. Moḥammed ben 'Obeïd Allah b. Chodjair (سجير, var. شجير, سكيل, سحير) ben Ma'qil. Cf. Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI. p. 60. Les fractions des O. Rizg étaient les O. Mazzouk, les O. 'Abîd, les Dja'afra, les Sekâken, les O. Yasin et les Reḥamnah (Ismael Hamet, p. 96 du texte).

3. Var. Zobeirât زبيرات et peut-être les Roqaïtat رقيطات d'Ibn Khaldoun (*Kitâb el 'Iber*, VI, p. 60), qui se composaient de familles issues de Djelâl, de Sâlem et de 'Othmân, fils de Moḥammed, fils de Ma'qil.

4. La tradition sénégalaise les place déjà à Branangouyar, entre le village actuel de Bran et l'étang de Wêl à l'époque où Bou Bakar b. Amar apparut sur les bords du Sénégal. Il aurait même fait un long séjour parmi eux ; c'est de là qu'il serait parti chez les noirs infidèles (Gaden, *Légendes et coutumes sénégalaises*, p. 126-127). Les O. Rizg ne comprenaient pas seulement que des Arabes, puisqu'une fraction appelée du nom berbère de Taghridient, aujourd'hui soumise à l'émir des Trarzas, prétend avoir fait partie de cette tribu (Gaden, *op. laud.*, p. 202).

5. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. Sénég.*, p. 58 du texte, 227 de la trad.

agenouiller leurs chameaux, mais ils les abreuvaient debout et remplissaient leurs outres[1].

A la fin du VII[e] siècle et au commencement du VIII[e], un de leurs persécuteurs les plus acharnés était Gueddoul ben Bou Mossa (گدول بن بوموسّ) des O. Bou ʿAli[2]. A certains moments, s'il faut en croire l'écrivain arabe, ils eurent recours à la magie pour se débarrasser de ses attaques. Un jour, étant arrivés avec ses gens au puits d'Agnint (اگنينت)[3], Gueddoul et les siens passèrent la nuit à se partager les Tochomcha et convinrent de les attaquer le matin s'ils ne payaient pas leurs redevances. A cette nouvelle, les Tochomcha répondirent : « Non pas, c'est nous qui nous les partagerons ». Douze d'entre eux récitèrent la sourate *Ta-ha* (XX[e] sourate) sur un crottin de chameau et le déposèrent dans un trou. Un des compagnons de Gueddoul le combla par mégarde avec ses talons et le lendemain, ses compagnons le trouvèrent mort. Ils abandonnèrent leurs projets et les Tochomcha furent sauvés[4].

1. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, p. 53 du texte, 228 de la traduction.

2. Une des fractions des O. Bou ʿAli, les Dhalhân (ظلهن), habitait primitivement auprès d'un puits auquel elle a donné son nom : Tin Dhalhan (تن ظلهن), en arabe Tin Dhallah (تن ضلّه). Je ne crois pas qu'on puisse identifier les O. Bou ʿAli avec les Ida Ouali, d'origine maraboutique, qui forment une partie importante de la population de Chinguiṭ et qui possèdent aux environs les palmeraies de Toul et d'Amdaïr el Kebir et une partie de celles d'Amḥainith, d'Amdair es Ṣaghir, d'Itouaizzigt et de Timinit (Cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, passim).

3. Du berbère اغگنّنت, diminutif d'*Ignin* اگنين, arbre appelé en arabe *tandhob* تندب dont on fait des javelots : le nom berbère est probablement dérivé du wolof *gonaké gă*. C'est un puits profond où il y a peu d'eau ; près de là est enterré le Ouali Khallid خليد, auteur du *Kitâb el Aṣel el Mosaffa* (Aḥmed Youra, *Kitâb el Ikhbâr*, f° 28).

4. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 53 du texte, 222 de la traduction.

D'après un autre récit, deux hommes des O. Bou 'Ali, de la branche des Laḥm b. El-Ḥadoum (لحم بن الحدوم) étaient partis à la chasse avec deux chiens : ils revinrent sans avoir rien pris. Ils passèrent près d'une femme vertueuse des Tochomcha : on dit qu'elle appartenait à la tribu des Idadjfagha[1] qui faisait sa prière, hors de son campement. Elle avait près d'elle son fils, un enfant gras et beau. Les deux hommes se dirent : Aujourd'hui nos deux chiens sont restés sans manger : cet enfant sera leur nourriture. Ils le partagèrent en deux et le leur donnèrent pendant que la mère répétait : « Mon Dieu! tu vois cela ; on dirait que tu ne le vois pas! »[2]. L'un des chiens ayant fini sa part voulut enlever celle de l'autre : ils se battirent; un des chasseurs tua le chien de son compagnon et tous deux s'entretuèrent : la conséquence fut la ruine des O. Bou 'Ali[3].

Les O. Rizg furent chassés à leur tour par les O. Mobârek[4] dont le chef était Aoudaika el Akra'. Il vint réclamer les redevances aux Tochomcha qui refusèrent d'abord, mais lui donnèrent un manteau. Il leur laissa sa lance en

1. Les Idadjfagha sont comptés parmi les tribus maraboutiques des Trarzas (Poulet, *Les Maures de l'Afrique occidentale française*, p. 261).

2. Une tradition analogue existe au sujet de la fille de Sidi 'Amer Amhâdj au Sig; au sujet du fils du marabout Sidi 'l Hoouâri, près d'Oran. Cf. mes *Dictons attribués à Sidi Aḥmed ben Yousof*, p. 41-42, et les auteurs cités. En ce qui concerne El Hoouâri, la mort de son fils est aussi racontée d'une autre manière. Cf. E. Destaing, *Un saint musulman au XV^e siècle*, p. 63-67.

3. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 53 du texte, 222-223 de la trad.

4. Les O. Mobârek descendaient de Moḥammed, fils de 'Amrân, issu de Ḥassan par 'Othmân, Maghfar et Aoudaï (voir le tableau généalogique). Toutefois, Poulet (*Les Maures*, p. 98 et suivantes) fait de Mobârek (M'barek) un frère de Maghfar. La descendance indiquée par Delafosse, *Haut-Sénégal-Niger*, p. 377, est encore différente. Les O. Mobârek se partagent en quatre groupes : les Gachouch. les O. Mobârek du Bakounou, les O. Mobârek du Ouagadou (O. Maḥmoud) et les O. Khouizi. Ils se montrèrent hostiles à El Ḥâdj 'Omar.

signe de protection. Peu après, sur le conseil d'Aḥmed ben Damân, ils émigrèrent vers le Sahel. Toutefois, Aoudaika, voulant établir son autorité sur toutes les tribus alla réclamer l'impôt chez les Doui Yaqoub, à Tin Iendjaou, après avoir vaincu ceux des Zouaia qui lui refusaient ce tribut consistant en grains, vêtements et tabac (*sic*). Les Doui Ya'qoub, qui paraissent avoir été des Zenagas, bien qu'ils prétendent descendre des Tochomcha, refusèrent et la guerre éclata. A la bataille d'Agaiart (أگيرت) les O. Mobârek furent vaincus et Aoudaïka périt de la main d'El 'Okaira' ben El 'Afan. A l'annonce de sa mort, sa femme, qui se nommait Karṭoufâ (كرطوفا), monta sur un arbre appelé en berbère *Tichiṭ* (تيشط) et fit entendre ses lamentations. Depuis lors, l'arbre fut appelé Tichṭ ait Karṭoufâ (تيشطايت كرطوفا)[1].

C'est approximativement à cette date qu'on peut placer la fondation de Chinguiṭ, plutôt que vers l'an 400 de l'hégire, comme on l'a proposé. Aḥmed ech Chinguiti, dans le *Ouasiṭ* dit 500 ans environ avant l'an 1329 de l'hégire c'est-à-dire vers 829. Il n'y a aucune confiance à ajouter à la tradition rapportée par Barth (*Reisen*, t. V, p. 522-523) d'après laquelle un certain 'Abd er Rahmân, homme distingué, originaire de cette ville serait allé à la cour de Haroun er Rachid, au IIIe siècle de l'hégire. D'après Sidi 'Abdallah ben El Hâdj Ibrahim el 'Alaoui, dans sa *Risâlah* intitulée صحيحة النقل إدو على وبكرية محمد غل, le nom de Chinguiṭ signifie « les sources des chevaux » (عيون الخيل). Cette ville aurait été fondée, ainsi que le qṣar voisin d'Abaïr[2]

1. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 61-63 du texte, 230-232 de la trad.

2. Voir plus haut, p. 448, note 3.

par des Alides venus de Tabelbalet[1]. Ils y auraient formé quarante ou quarante-deux tribus (?) tant de race pure que de confédérés. L'établissement des Portugais à Chinguiṭ n'a aucun fondement historique, en dépit des allégations d'un ouvrage qu'on ne consultera qu'avec une extrême défiance[2].

A cette époque un nouvel élément vint se mêler à la lutte entre Marabouts, Arabes et Zenagas : ce sont les Maghâfirah dont le nom propre[3] finit par désigner la caste des guerriers en opposition avec la caste maraboutique et les tributaires.

Les généalogistes racontent que Ḥasan ben ʿAqil eut deux fils : Aoudaï (أَوْدَى) ou Addi (ادّى) et Adlim (ادليم) ou Delim. Suivant d'autres, Addi était père de Delim et non son frère. La mère de celui-ci était une servante de Addi qui eut des relations avec elle en cachette de sa femme. Quand elle mit au monde un fils, petit comme elle et lui ressemblant, on dit : Dolaïmah a enfanté Delim. Il grandit mais son père le reniait à cause de la jalousie de

1. Tabelbalet ou Tabelbala est une oasis à 145 kilomètres environ au S.-S.-O. de Beni ʿAbbès; elle contient deux qṣour : qṣar Cheraia à l'Ouest et qṣar Zekri, plus exactement qṣar Merabtên à l'Est. Le véritable qṣar Zekri, aujourd'hui ensablé, aurait été fondé par la tribu des Ahel Zekri qui aurait émigré vers le Sahel, lorsque, suivant la légende, il fut détruit par le sultan El Akḥal (le sultan noir). La population parle un dialecte mélangé de songhaï et de berbère. Cf. Cancel, *Etude sur le dialecte de Tabelbala*, p. 2-6 ; Léon l'Africain, *Della descrittione dell' Africa*, Ramusio, t. I, f° 74.

2. C'est celui de Donnet, *Une mission au Sahara occidental*, p. 55. Cf. sur son peu de valeur, Gruvel et Chudeau, *A travers la Mauritanie occidentale*, t. I, p. 35-36. Cf. sur Chinguiṭ Barth, *Reisen und Entdeckungen*, t. V, p. 255 ; Vincent, *Relation*, ap. *Annuaire du Sénégal*, 1864, p. 132-133 ; Panet, *Revue coloniale*, t. V ; Colas, *Renseignements géographiques sur l'Afrique centrale*, p. 9-11 ; R. Basset, *Documents géographiques sur l'Afrique centrale*, p. 53-54 ; Aḥmed ech Chinguiṭi, *El Ouasiṭ*, p. 410-415, 416, 486-541.

3. D'après Aḥmed ech Chinguiṭi (*Ouasiṭ*, p. 72) les B. Maghfar serait une tribu nombreuse des environs de Fas, oncles du sultan du Maghrib par Khanâthi (خناثى), fille du cheikh Bakkâr.

sa femme qui était hilalienne. Quand il eut atteint l'âge d'homme, sa bravoure et son énergie se manifestèrent. Un jour les guerriers étaient partis, la femme hilalienne resta en arrière avec ses enfants et Delim avec eux. Tandis qu'elle arrangeait sa litière, voici que des ennemis fondirent sur eux. Ses enfants s'enfuirent; il ne resta que Delim qui combattit jusqu'à ce qu'il eut délivré la femme de son père et tué des guerriers. Lorsqu'on s'arrêta pour manger[1], elle voulut comme d'ordinaire faire passer ses fils avant Delim, mais celui-ci s'écria : « Par Dieu, qu'aucun d'eux ne s'avance alors qu'ils ont fui et que je t'ai délivrée! » Dès lors, on le prit en affection[2]. Il est inutile d'ajouter que ce récit n'a aucune valeur historique : c'est simplement un épisode du roman de ʿAntar, transporté de l'Arabie en Mauritanie[3]. Tout ce qu'on peut conclure, c'est que cette branche, en raison de son origine, paraît avoir été tenue à l'écart. Aussi il est impossible d'admettre avec la généalogie publiée par M. Ismaël Hamet (*loc. laud.*) que les chefs des Trarzas Damân, Haddi, ʿAli Chandhora, etc., dont on verra plus loin l'histoire, descendent de Delim par son fils ʿAzzouz[4]. La généalogie suivante due au Cheïkh

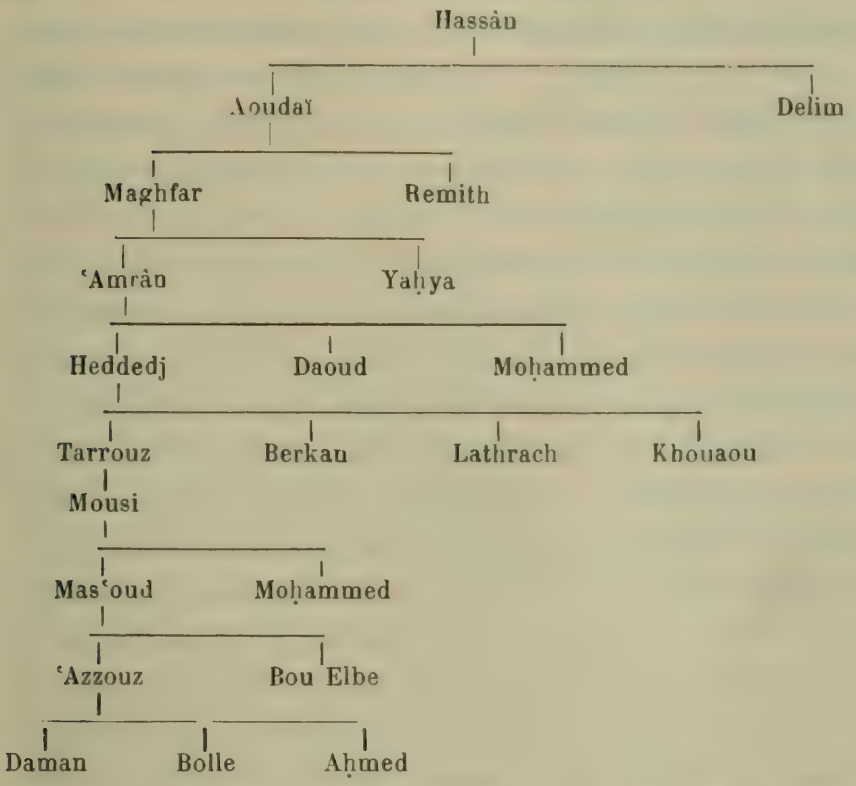
1. يتغدون variante de يتعادون.

2. Ism. Hamet, *Chroniques sénégalaises*, p. 96 du texte.

3. Cf. *Sirat el Fâris... Antar*, t. I, p. 81; *Kitâb ʿAntarah ben Cheddâd*, t. I, p. 33; Devic, *Les aventures d'Antar*, p. 49-50.

4. La généalogie donnée par Poulet (*Les Maures de l'Afrique occidentale*, p. 136) n'est pas non plus admissible : il fait descendre les O. Delim de Remith (رميث), fils de Delim, fils de ʿAntar, fils de « Makh-Far » (Maghfar). Or Remith est regardé comme frère de Maghfar, ancêtre des Loubeidhât et des Rehahla, tribu actuelle des Trarzas O. Nâṣer. Les O. Delim nomadisent entre les établissements espagnols de Rio de Ouro et l'Adrar; ils occupaient autrefois le Tiris; ils sont divisés en deux groupes : les Loudaïkat et les O. Bamar (Poulet, *Les Maures*, 136-137) et forment, avec les O. Bou Sbâ et les Erguibat l'appoint le plus considérable des bandes de Maʿel ʿAinëin et de son fils El Haiba, et des troupes de brigands qui écument le Sahara occidental. On trouve aussi leur nom écrit Dhelim (ظليم). Cf. sur eux Barth (*Reisen und Entdeckungen*, t. V, p. 562-564) qui les divise en deux groupes : les O. Delim

ʿAbd Allahi des Ahl Bou Hobeyni (Tendagha), et communiquée par M. l'administrateur Gaden, me paraît plus vraisemblable, en tenant compte, bien entendu, des lacunes certaines :



C'est de Tarrouz et de Berkân que se réclament les Trarzas et les Braknas (formes du pluriel des noms propres cités) et si l'étymologie de Terrouz est douteuse, il n'en est pas de même de celle de Brakna. C'est un mot berbère, de la $\sqrt{\text{B R K}}$, signifiant noir[1]. Comment des gens issus de pure race arabe (les Maʿqil) ont-ils pu porter un nom berbère? Il n'est pas impossible du reste que Tarrouz et Berkân soient simplement des éponymes destinés à justi-

el Aḥmar et les O. Mâref; R. Basset, *Relation de Sidi Brahim*, p. 32, note 8 et les auteurs cités.

1. Cf. mon étude sur *Les noms des métaux et des couleurs chez les Berbères*, p. 27-28.

fier les pluriels Trarza et Brakna. Il faudrait admettre alors que des tribus berbères, fortement mélangées d'Arabes, ont rattaché leurs ancêtres à une souche arabe.

Tarrouz et Berkân sont considérés comme les chefs de la marche des Maghâfirah vers le Sud : avec eux se trouvaient les O. ʿAbdallah. A l'occasion du partage du butin, une discussion s'éleva entre les deux frères Tarrouz et Berkân et les tribus se partagèrent en deux camps qui formèrent les Braknas et les Trarzas.

Mais l'émigration des Braknas, qui n'eut peut-être pas lieu en même temps que celle des Trarzas est racontée d'autre part avec les détails suivants. Au XIV^e^ siècle, sous la conduite d'un chef qui se nommait ʿAmar ʿAbdallah, ils vinrent s'établir dans la contrée au nord des forêts de gommiers d'El Fatak et d'El Hiebar[1] dont ils s'attribuèrent l'exploitation ainsi que de plusieurs mines de sel. ʿAmar ben ʿAbdallah laissa deux fils entre lesquels il partagea les tribus qui lui obéissaient : l'une, les Braknas, fut attribuée à son fils aîné ʿAli Agrichy (Ḥaqqoreich حقريش) de qui descendent les rois des Braknas ; l'autre, les O. Ḥadji, à son second fils El Aghi Darmanko[2]. Les chefs de cette tribu, dont les membres étaient marabouts et, d'après Durand, faux, hypocrites, dissimulés, avares et superstitieux,

1. La forêt d'El Hiebar, qui appartint aux Darmankour, était composée principalement de gommiers rouges. Elle était à trente-deux lieues de l'escale du Coq et du fort de Podor, et à quarante lieues de l'escale du Désert (Trarzas), à vingt lieues de Portendik, à soixante lieues d'Arguin et à vingt-cinq lieues de la rivière S. Jean et du cap Mirik dont les Anglais s'étaient réservés la propriété par le traité de 1783 (Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 223-224). Un rônier marquait l'escale de Darmankour, du reste peu fréquentée par les marchands (Mollien, *Voyages en Afrique*, t. I, p. 32).

2. Les Darmankour ou Idaou el Ḥadj fondèrent diverses colonies au Cayor, sur la rive gauche du fleuve. Ainsi les Gadde-El dont les serinye ont pour nom de famille ʿAmar, les Ngoumbala, etc. (Gaden, *Légendes sénégalaises*, p. 202).

portaient le titre héréditaire de Chems[1]. La généalogie de Carrère donne pour successeur à Ḥaqqoreich, El Mokhtâr, Sidi Ali et Aḥmed qui eut quatre fils : Sidi ʿAli, Manṣour, Moḥammed et Bakkâr que nous verrons plus loin, contemporain de ʿAli Chandhora et vivant par conséquent au commencement du XVIII[e] siècle.

Les Maghâfira, représentés par les O. Damân, vinrent à Agonint réclamer aux Tochomcha, en manière de redevance, un manteau, un sac à provisions plein de grains et du tabac; le chef était Sasi ben Damân. Ils obéirent mais, suivant leur usage, firent remettre ce tribut par les plus pauvres d'entre les justes de leur communauté : c'était le moyen d'attirer sur l'oppresseur la vengeance divine. Elle menaça Sâsi qui se hâta de rendre ce qu'il avait reçu[2]. L'habileté d'Abou Zeïd el Yaʿqoubi et l'intelligence de son cousin Baba Aḥmed de Tachedbit délivra les Tochomcha des exigences de Sid Brahim ben Sid Aḥmed el ʿArousi qui séduisant les gens par ses ruses et ses artifices parcourait les campements des Zouaias du Sud dont le chef paraît avoir été In dag Saʿad et Tachedbiti[3].

Un combat sur lequel nous n'avons pas de renseignements précis fut livré à In Ieich (انيش), entre les O. Rizq et les Maghâfirah, dans lequel Amhainin ben ʿIsa fut tué. Les O. Rizg rentrèrent dans leurs campements. A cette époque, ils étaient divisés : les uns avec les Lektaïbât

1. Labat, *Relation de l'Afrique occidentale*, t. I, ch. XVII, p. 196-197; ch. XIX, p. 244; Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 34; Durand, *Voyage au Sénégal*; Golberry, *Fragment*, t. I, p. 213-214, 221-223; Mollien, *Voyage en Afrique*, t. I, p. 32; Carrère et Paul Holl, *Le Sénégal*, p. 223.

2. *Chiam ez Zouaia* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 63 du texte, 232-233 de la trad.

3. *Chiam ez Zaouia* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 63-64 du texte, 233-234 de la trad.

(الكتيبات, لِكْتَيْبَات) campaient à Tin Iâchil[1]; les autres, ayant pour chef les O. Bou ʿAli, à Tilimmas. Ceux-ci firent une expédition dans l'Est et revinrent chargés de butin. Au retour, quelques-uns de leurs détachements passèrent par Tin Iâchil pour regagner Tilimmas. Le dernier, fait d'une trentaine d'hommes, fut attaqué par trahison, pillé et massacré par les Lektaibât. Les O. Bou ʿAli, furieux, demandèrent du secours aux Maghâfirah à qui leur chef, Moḥammed ben ʿIsa, offrit des grains de choix, des vêtements de luxe et du tabac de qualité supérieure, appelé *ṭabgha Kabbal* (طَبْغَ كَبَّلْ). Les Maghâfirah acceptèrent et se mirent en marche contre les Lektaïbât. A cette nouvelle, ceux-ci prirent la fuite avec les B. Rizg, mais ils furent rejoints et battus à In Titâm[2] : le fils de l'émir des B. Rizg, Ech Chobail ben Amhainin (أَمْهَيْنِينْ) ben ʿIsa, fils de celui qui avait péri à In Ieich, fut tué ainsi que deux fils d'El Mousi. La bataille se livra en 1040 (1630-1631)[3].

1. Tin Iâchil (تِنْ ياشِل) est un puits ancien, abondant en eau : en berbère Tin Iachchidj (تِنْ يَشِّجْ). *Iachchidj* signifie en berbère « celui qui est qualifié par la vie ». Il appartenait anciennement aux B. Rizg, aux Akhlifa et aux Lektaïbât. Ce campement a été regretté dans une pièce de vers composée par Aḥmed ben Chein ed Daïmâni, quand il se trouvait à Marrâkoch. Elle commence ainsi : (taouil)

الا ليت شعرى هل ابيتن ليلة ۞ وللنفس بين المـامَتَيْن ثـلـوج
وهل لى بذات الحى عيش الـذه ۞ منـازلـنـا قـسـا وحيث نـروج

« Si je savais si je passerai encore une nuit et si mon âme aura de la tranquillité entre les Mâmain (puits entre Tiniâchil et Agniut).

« Et si je goûterai encore une fois les plaisirs de la vie à Dzât el Hayy : c'était jadis nos demeures, alors que nous étions inconstants » (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 29-30.)

2. In Titâm (انتيتام) est appelé In Titân (انتيتان) dans le *Kitâb el Ikhbâr*.

3. Cf. la qasidah d'Ibn Khalnâ v. 56, qui donne la date de 1040 hég. *Kitâb el Ikhbâr*, f. 29 v°; *Chiam ez Zouaia*, p. 65-67 du texte, 235-237 de la traduction. C'est par erreur que M. Ism. Hamet donne 1648-1649 comme correspondant à 1040 ; ailleurs, *La civilisation arabe en Afrique centrale* (*Revue du monde musulman*, t. XIV, p. 9), il donne 1628, concordance également fausse.

Après la bataille, Aḥmed, Sâsi et ʿAttâm, fils de Dâmân[1] vinrent réclamer des redevances des Tochomcha. Ceux-ci refusèrent et repoussèrent même la demande d'un chameau pour chacun des chefs. Ils se retirèrent, mais en route, Aḥmed rencontra El Mokhtâr ben ʿAbdallah des O. ʿAbdallah (Braknas) qui amenait à El Fâdhel b. Moḥammed b. Idiman un chameau en présent. Il alla alors conseiller aux siens de s'attirer les bonnes grâces des Tochomcha et leur protection près de Dieu et de devancer les O. ʿAbdallah en leur portant des cadeaux. Le conseil fut suivi et depuis lors, ils tinrent la première place dans les prières des marabouts[2].

Une autre demande de redevances fut écartée par des moyens magiques. Haiba, fils de Sid Ibrahim el ʿArousi vint, comme son père, à la tête d'une armée, réclamer un tribut aux Tochomcha. Ceux-ci se réunirent à Tigoufatin (تيڭوفاتن) et firent appel à Sid el Amin el Barakallah, lui promettant une contribution de grains et de beurre s'il écartait l'ennemi. Il planta, aux quatre coins du camp des Tochomcha, quatre piquets sur lesquels il avait récité le verset 110 de la sourate XVI du Qorân, les versets 47 et suivants de la sourate XVII, le verset 55 de la sourate XVIII et le verset 22 de la sourate XLV. Ensuite, il ordonna aux jeunes gens de pousser des cris. Haiba, effrayé, décampa avec tous ses gens[3].

C'est, je crois, à cette date qu'on reportera la séparation des Tochomcha, placée par l'auteur du *Chiam*, immédia-

1. Deux fils de Dâmân, ainsi que Moḥammed Kerim ed Daïmâni, furent loués dans une longue qasidah par Moḥammed b. ʿAbdallah b. Abidjen des Ida Ou ʿAli (Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 13-17).

2. *Chiam ez Zouaia* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 67-68 du texte, 237-238 de la traduction.

3. *Chiam ez Zouaia* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 68-69 du texte, 238-239 de la trad.

tement après la journée d'In Titâm. Les B. Idimân[1] se joignirent aux Idaghamhad (ايدغمهد, var. Idaghahommad ايدَغَهُمَّدْ); les Idamâssa (ايدماسّ) aux Ida Ankedj (يدن كج var. Idan Abidja يدن ابِجَ) les Alfaghioun (الالفغيون) aux Ida Godja (ايدَگُجِ) les Doui Ya'qoub et les B. Iddam au Soudanais Abou Bekr Djoub et les Idan Abiadj (ايدن ابيج) aux Ida Iedjba (ايديجب)[2].

Les Zouaia n'abandonnèrent pas sans lutte la prééminence aux Maghâfirah, et, à un moment, ils faillirent triompher. Ils choisirent pour chef le ouali Abou Bekr Nâṣir eddin ben Abhour qui était d'origine lemtouna[3] : il avait un frère nommé Monir ed Din. Il était de petite taille; il avait le teint blanc, les cheveux frisés, le nez peu saillant et les talons écartés. On cite de lui de nombreux miracles, dont quelques-uns sont de vrais tours de passe-passe. Il s'acquit de la réputation comme guide spirituel, annonçant l'avenir, indiquant d'avance ceux qui seraient sauvés, si bien que les gens finirent par se laisser guider par lui dans leurs affaires temporelles. Il avait des extases et la vénération qu'on lui portait était excessive. On recueillait pour les boire sa salive et l'eau dont il s'était rincé la bouche : on mangeait avec dévotion le reste de ses repas. Lui-même prit d'abord le nom de *Sidnâ*, puis

1. Le chef de cette famille, Moḥammed b. Idimân était regardé comme le protecteur des marabouts contre les O. Rizq et les sultans des Al-Tenkolla (آل تَنْكُلَّ) *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 70 du texte, 240 de la trad.

2. *Chiam ez Zouaia* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 67 du texte, 237 de la trad.

3. *Vie de Naṣir eddin* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 8-50 du texte, 104-218 de la trad. C'est cette biographie qui a fourni les principaux éléments pour ce qui suit. Cf. aussi Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 470-471.

d'*Imâmmnâ* et enfin de Naṣir ed din. Le terrain ayant été préparé pendant trois ans, ses partisans le proclamèrent sous un mimosa. Il prit aussitôt pour vizir Abhom b. Ahmadou, surnommé le qâdhi ʿOthmân qui descendait comme lui de Hommadh Fadhedj (Fâdhil) et qui fut un de ses successeurs[1]. Son principal confident était El Mâhi b. el Fâdhel.

La première campagne fut dirigée contre le pays des Noirs : En Nahoui ben Ag ʿAbdallah s'empara du Fouta Toro et en reçut le gouvernement; El Fâdhel ben Abou Yâdel conquit le Djolof (جُلُف var. واف, وثاف) et en fut nommé *seratik*[2]; le pays d'Isinghân (اسنغان) fut soumis par Andjâi Sal qui le gouverna; Habib Allah fut mis à la tête de Raboua (var. رَبُو)[3]. Aḥmed ben El Amin et les Oulâd el Ḥâdj voulurent entreprendre la conquête du Châmâma (شامَام) entre le lac Cayor et le Sénégal. Nâsir eddin envoya pour cette expédition El Fâdhel ben Moḥammed el-Kaouri[4] : les habitants de la ville

1. *Kitâb el Ansâb* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 77 du texte, 245 de la trad.

2. واستعمل عليه سَرنكُ. Ism. Hamet « le commandement fut donné à Saranko ». J'ai lu سرتك, nom de souveraineté chez les Nègres et rapporté la phrase à Fâdhel Allah. Cf. sur ce nom, Gadeu, *Le Poular*, I, p. 110, note 13.

3. Cf. le Senghana d'El Bekri, p. 377; Isenghân portait aussi le nom de Kadjoura (*Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet, p. 85 du texte, 253 de la trad.). Cette ville était bâtie des deux côtés du fleuve. Aujourd'hui, ce nom est donné par les Noirs aux régions sablonneuses de la rive occidentale du Sénégal.

4. C'est cet El Fâdhel el Kaouri, dont il est fait l'éloge dans la qaṣidah d'Ibn Khalnâ (v. 5-7). C'est sans doute le même qui protégea les O. Daïmân quand ils fuyaient devant El Khâdhir (الخاظر), le qaïd qui leur réclamait un tribut Les O. Daïmân étaient rassemblés au puits d'Itouaigimmit (اتُوَيْكِمّيتْ), du berbère Togommadhin (تُكَمّاظ) qui signifie « sans cornes » (ar. الجَمّاء) quand El Kaouri intervint et le qaïd se retira sans avoir rien reçu (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 27-28). Après la mort de Nâṣîr eddin, il battit les O. Khalif et les Arguibât qui, par trahison, avaient massacré Sid el Ḥasan et les principaux

d'Oudjeft (وجفت)[1] ajoutèrent un renfort de 60 hommes. L'expédition arriva de nuit près d'Abakh (ابَاخ) fleuve du Châmâna. Le roi du pays qui se nommait Birogrig (بـرُگْرِيگْ) fut averti par ses sujets de l'approche d'une armée de blancs (بيضان). Il manda un de ses chefs[2] qui vint accompagné de huit cavaliers et lui communiqua la nouvelle que les blancs avaient passé le fleuve (le lac?). Le chef déclara que c'était faux et que l'informateur était connu pour un lâche, puis il partit. Le lendemain arrivèrent les Musulmans, guidés par En Nadjîb monté sur un chameau et frappant du tambour. A sa vue, le roi nègre prit la fuite à cheval, mais il fut rejoint et tué par les cavaliers maures. Le qâdhi ʿOthman voulait confier le gouvernement du Châmâma à un des principaux de Guennâr (گْنار), mais, sur le refus des habitants, il en investit Inṭa Ṣâr (انطَى صار) oncle maternel des enfants de Hamad Fâl (همد فال) et frère d'Abdjingâr (ابجنگْار). C'est lui qui, comme le prédit Nâṣir eddin, tua plus tard le qadhi ʿOthmân à la journée d'Indjiri. El Fâdhel délivra un certain nombre de femmes

qadhis à Kathib el Qodhât, mais quand, à la mort de ʿOthmân, les Tolbas eurent proclamé pour chef suprême El Mobârek, El Fâdhel, qui était son concurrent, alla se joindre aux Maghâfirah (*Vie de Naṣir eddin*, p. 44-45 du texte, 210-211 de la trad.). Il mourut en dzou'lḥidjdja 1099 (nov.-déc. 1684). Son fils Aḥmed Zarrouk fut enterré à Agdernit.

1. Il s'agit ici de la ville d'Aoudjeft (اوجفت) dans l'Adrar, à deux jours de Chinguit, peuplée en grande partie de Samâsida et aux environs de laquelle sont de nombreuses palmeraies (Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 416, 418).

2. Le texte porte بطريق من بطارقه que M. Ism. Hamet, p. 175, traduit par « patriarche ». Il ajoute en note que بطريق ou بطريك est le latin « patricus » (*sic*) « qui sert à désigner un général d'armée chrétienne et aussi les patriarches revêtus d'une dignité spirituelle comme les évêques d'Orient ». Il a confondu le mot بطريق qui dérive du latin *patricius* par l'intermédiaire du grec πατρίκιος et est donné à tous les généraux chrétiens, et le mot بطريك qui vient du grec πατριάρχης et désigne en Orient les patriarches d'une secte chrétienne (nestoriens, melchites, jacobites).

et d'enfants des Zouaias que les rois nègres avaient enlevés.

A ce moment, Nâṣir eddin groupait autour de lui, non seulement des Zénagas et des Zouaias, mais encore des Maghâfirah et des nègres. Mais cet accord ne dura pas. Les Zouaias voulurent lever la *zekkah* (impôt légal), et cette contribution fut mal vue des guerriers. Un des tributaires (لحبة) nommé Babbah (بَبَّهْ) la refusa et fut appuyé par les Ḥassania qui déclarèrent que l'impôt devait être payé de bon gré[1]. A Tachedbit, on fit des difficultés : bien plus, Haddi[2] envoya une troupe de Maghâfirah enlever de vive force tout ce que Sid el-Ḥasan ben El Qâdhi, chargé de lever l'impôt, avait recueilli. Les tolbas passaient du reste pour avides comme on le voit par une parole du chef des O. Rizg : cependant ils songèrent à conserver la paix. Une députation composée d'El Moṣṭafâ ben El Qorrâh, du cheïkh El Amin ben El Fâdhel et de Moḥammed ben Baba Aḥmed fut envoyée chez les Trarzas et les autres Maghâfirah. Mais Maḥmoud ben 'Aballa (عبّل) fit échouer leur mission : un fetoua avait été rendu par un personnage vénéré, El Ḥâdj 'Abdallah el Belḥasani, déclarant qu'il était licite de verser le sang des tolbas et de piller leurs biens. Tous les Maghâfirah étaient d'accord, tandis que leurs adversaires étaient divisés. Ainsi les Ṭochomcha et les Idjaidjba (اجَيجَبَهْ) étaient unanimes à vouloir la guerre ; d'autres se partageaient entre les deux partis, comme les Ida Ou 'Ali et les Ida Belḥasan de Chinguiṭ. Les premiers

1. D'après une tradition communiquée par M. l'administrateur Gaden, la guerre eut effectivement pour cause le refus de payer l'impôt et ce fut Boubba, tributaire de Kheylit Ould Mokhtâr, marabout de Tachedbit, qui le refusa à son patron et se réfugia auprès du chef des Trarzas.

2. Peut-être Haddi, chef des Trarzas, fils d'Aḥmed O. Daman et père de 'Ali Chandhora.

étaient commandés par ʿAbdallah b. Ṭâleb, connu sous le nom d'El Ghâdhi (الغاظى = القاضى) et ils venaient à peine de terminer la guerre qui avait eu lieu à Chinguiṭ. D'autres restèrent entièrement neutres, comme les O. Abieiri (ابييرى)[1].

C'est alors que commença la guerre de Chorbobbah (شُرْبُبَّهْ)[2].

L'armée de Nâṣir ed din comptait douze mille hommes : il la divisa en deux corps : l'un commandé par El Qâdhi opéra dans l'Ouest et revint avec du butin sans avoir livré bataille ; l'autre ayant à sa tête Moḥondh ben Djabba el Bârtili (محنض بن جبّ البارتلى) et El Moṣṭafa ben Okhtaïr, partit pour l'Est et eut à In Toudjadj avec les Maghâfirah une sanglante rencontre dans laquelle le chef zouaia fut blessé.

1. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 429.

2. Le sens de ce mot est incertain. Dans un passage, l'auteur de la *Vie de Nâsir eddin* le prend comme un nom de lieu « Nâṣir eddin disait aux gens de Chorbobbah qui étaient Zouaias (لاهل شربببه من الزواية)» et dans un autre passage (p. 15 du texte) : « C'est le mot qu'ils emploient pour quiconque vient de recevoir un ordre ; ils le prononcent d'un ton élevé en baissant les coins des lèvres et en remuant la tête ; c'est aussi un cri de guerre par lequel ils s'excitent à combattre l'ennemi quand ils le rencontrent : « مشتق من قولهم لكل من اتاهم شُرْبُبَّهْ وهو امر له ان يفعل فعلا وهو ان يصوت بعد ان يرخى شدقيه ويحرك راسه وهو عندهم من اصوات اهل الحرب يحضوه بذلك على قتال العدو اذا لقيهم. Dans le *Ouasiṭ* (p. 178, note 6, et p. 469, note 1). Aḥmed ech Chinguiṭi le prononce Charbabba (شَرْبَبَّ) et l'explique en disant que شر a le sens de guerre et que بَبَّ est un nom d'homme : le tributaire Babba qui refusait de payer. Dans un de ses poèmes, Moḥammed ibn eṭ Ṭalab el Ya'goubi donne la leçon Chirbobba :

(taouil)

على حافظ من عهد شِرْبُبَّ حافظوا على ملكه مثل المجرة مهيع

« Sur une voie droite et large comme la voie lactée dont ils ont maintenu la conservation depuis le temps de Chirbobba. »

Il s'agit de la famille d'Abou Mousa b. Ya'la b. 'Amir (Aḥmed ech Chinguiṭi, *loc. laud.*).

Dans la journée de Djioua (جيوَ)[1] qui suivit, les Maghâfirah attaquèrent d'abord les troupeaux des tolbas et tuèrent deux hommes des Ida Ou Djâqos (ايد و جاقُس) qui recherchaient leurs chameaux. Mais Nâsir eddin se mit à leur poursuite avec les Azzoun qui perdirent 33 hommes et leur reprit leur butin.

La journée qui vint après détermina la défaite du parti des Marabouts. Nâsir eddin, d'après les traditions, avait prévu sa mort et l'annonça en des termes qui rappellent un propos de Léonidas aux Thermopyles[2]. El Fâdhel el Kaouri, ayant reçu des mets accommodés au safran, les fit offrir à Nâṣir ed Din. Mais celui-ci les refusa en disant à El Mâhi ben El Fâdhel et à Moḥammed ben El Amin ben El Fâdhel : « Nous n'en mangerons pas, car nous déjeunerons aujourd'hui de choses plus délicates et plus agréables que celles-ci ». C'était le matin de la journée de Tirtillas[3] et l'imâm prédit la mort de ceux qui devaient y succomber, lui compris.

1. S'agit-il du Djioua, autre nom de Mersa que les Européens appelaient Portendick (Altération de Port d'Haddi). Cf. Bou 'l Moghdad, *Voyage*, p. 483; Donnet, *Une Mission*, p. 8; Gruvel et Chudeau, *A travers la Mauritanie*, p. 89, 160. En ce cas la bataille aurait été livrée au bord de la mer. C'est à tort que M. de Slane (*Histoire des Berbères*, t. II, p. 15, note 1) a cru retrouver dans Portendick le nom de la tribu lemtouna des B. Ourtenṭaq (ورتنطق, Ibn Khaldoun, *Kitâb el Iber*, VI, 181). Portendik se nommait encore Port d'Addy au xviiie siècle.

2. Plutarque, *Apophtegmes des Lacédémoniens*, § 13.

3. Tirtillâs (تِرْتِلَّاسْ), qui signifie en berbère « les os sont cachés » à cause des morts qui y sont enterrés, est un des puits de l'Aoulil, région qui se trouve entre Amendou (امندو, var. Amender امندر) du côté occidental, et Aoutchafar (أَوْچَفَرْ) du côté oriental, jusqu'à El Ghaicha (الغَيْشَ) du côté nord. Le nom berbère d'Aoulil (اوليل) est Aoutchatchen (اوچاچن), pluriel d'Aoutchitch (اوچيچ) (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 14-15). Aoulil est déjà mentionné par Ibn Haouqal, comme contenant une mine de sel ; il était éloigné d'Aoudaghost d'un mois de marche et de Sidjilmasa d'un mois et demi. L'auteur ajoute qu'on se trouvait alors en pays musulman, ce qui semblerait indiquer qu'à son époque

Les Zouaias furent cependant vainqueurs. Ils tuèrent plus de cent Maghâfirah et parmi eux leur chef Maḥmoud ben ʿAballa, l'instigateur de la guerre et poursuivirent leurs ennemis jusqu'à Tanâfalit, mais Nâṣir eddin succomba avec sept de ses compagnons et ce fut une perte irréparable. Avec lui périrent son frère Ḥomaïn (حمين). Aballa (ابلّ), Ḥabib ben Alfagha (ou Atchfagha) Aoubak (حبيب بن الفغ اوبك), Mâhi (مَاهِ)[1]; Moḥondh ben Alfagha (ou Atchafagha) El Amin (محنض بن الفغ الامين), El Mokhtâr ben Aoubak (اوْبَكْ var. حوبَكْ). El Moṣṭafa ben Motaili (متيّلى) Adjouad ben Yaʿqoub[2], Ṣanba ben Ourzig (صنبَ بن ورزگ) esclave d'Ibrahim, plus deux hommes des O. Zeïneb. Trente-trois des Azzoun et deux hommes furent blessés : Iâ Moḥaououam (يامحوّم) et Yâballa (يابلّ)[3].

(IVe siècle de l'hégire, xe siècle de J.-C.) le pays environnant n'était pas converti à l'islâm (Ibn Haouqal, *Description de l'Afrique*, trad. de Slane, p. 68). El Bekri, un siècle après, mentionne les salines d'Aoulil dans le pays des Djeddala (*Description de l'Afrique*, p. 79). On assimile aujourd'hui Aoulil à Arguin, malgré l'opinion de Reinaud qui y voyait à tort les salines de Gandiole. Cf. Desborough Cooley, *The Negroland of the Arabs*, p. 22-23 ; Gaden, *Les Salines d'Aoulil* (*Revue du monde musulman*, 1910, p. 436-443) ; Gruvel et Chudeau, *A travers la Mauritanie occidentale*, t. I, ch. v ; Hartmann, *Zur Geschichte der Westlichen Sudan*, note 21, p. 18-19. On appelle aujourd'hui Aoulil la Ouelalen (اِنْ وَلَالَنْ). A son extrémité occidentale est une mine de sel appelée Intaouert (انتورت) qui signifie en arabe Abou'l Melḥ. Une des sebkhas porte le nom de Ḥâdith (حادث) d'où sort El ʿAdilah (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 13).

1. Mâhi ben El Fâdhel fut tué par Et Tounisi ben Sid Brahim, père d'El Karifah (*Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 81 du texte, 249 de la trad., qui l'appelle El Mâhi (الماهى).

2. Il est appelé Adjouad Maṣghará (اجود مصغرا) par le *Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 89 du texte, 258 de la trad.

3. Le vers 54 de la qaṣidah d'Ibn Khalnâ dit que la bataille de Tirtillas eut lieu بعام شنه. En appliquant à ce chronogramme le calcul de l'Aboudjed, on trouvera le chiffre de 355 (ش = 300, ن = 50 et ه = 5) qui est manifestement impossible. Mais on m'a communiqué au Sénégal une notation différente que je donne ci-dessous, et dans laquelle ش = 1000, ن = 50 et ه = 5. Le chiffre ainsi obtenu est 1055. Comparée aux dates qui suivent, celle-ci me paraît trop

Sur l'avis du qâdhi ʿAbd Allah ech Chinguiti les cadavres de Nâṣir eddin et de ses compagnons ne furent pas lavés et on ne prononça pas sur eux les prières des morts : on les considérait en effet comme des martyrs, ayant péri en combattant les infidèles.

Il y eut ensuite une rencontre à El Khaouâr (الخوار)[1] contre les Trarzas commandés par Haddi : elle paraît avoir été de peu d'importance.

La guerre se prolongea encore pendant plusieurs

reculée. La qaṣidah, v. 54, nous dit en effet que la paix qui suivit Chorbobbah eut lieu بعام شغه. Avec l'aboudjed oriental, nous trouvons 385 (ش = 300, ب = 80 et ه = 5) aussi impossible que le chiffre précédent. Avec l'aboudjed sénégalais, nous avons 1085 (ش = 1.000, ف = 80, ه = 5) qui est admissible. Mais si nous gardons pour la date de la bataille 1055 (شنه), il faut admettre que la guerre a encore continué 30 ans après la mort de Nâṣir eddin. Or, comme nous le verrons plus loin, les événements se précipitèrent. Il est évident qu'il y a lieu de se défier des chronogrammes. On pourrait peut-être pour Chorbobbah (bataille de Tirtillas) lire بعام شعه (ش = 1000, ع = 70, ه = 5) = 1075. Cette correction aurait pour avantage de ne pas modifier la date de la paix, qui paraît assurée par d'autres synchronismes. On peut supposer qu'après la mort de Naṣir eddin, la guerre dura encore dix ans ; la mort de Haddi, chef des Trarzas, étant placée en 1095, dix ans après la conclusion de la paix. Je ne donne, bien entendu, cette correction que comme une hypothèse.

Voici la table des chronogrammes telle qu'elle est employée chez les Maures :

1, ايقش.	4, دمت.	7, زعذ.
2, بكر.	5, هنث.	8, حفظ.
3, جلس.	6, وصخ.	9, طضغ.

هذا لرموز تدعى عند البيضان بالغبار

La première lettre à partir de la droite compte pour une unité, la seconde pour une dizaine, la troisième pour une centaine et la quatrième pour un mille. Ainsi dans ايقش : ا vaudra 1 ; ى 10 ; ق 100 et ش 1.000. Dans بكر : ب compte pour 2 ; ك 20 ; ر 200, etc.

La valeur de chacune des lettres est donc la suivante : ا = 1 ; ب = 2 ; ت = 400 ; ج = 3 ; ح = 8 ; خ = 600 ; د = 4 ; ذ = 700 ; ر = 200 ; ز = 7 ; س = 300 ; ش = 1.000 ; ص = 60 ; ض = 90 ; ط = 9 ; ظ = 800 ; ع = 70 ; غ = 900 ; ف = 80 ; ق = 100 ; ك = 20 ; ل = 30 ; م = 40 ; ن = 50 ; ه = 5 ; و = 6 ; ى = 10.

1. Là est enterré Abou Maïdjah (ابو ميجة) Ahmed Châ Allah, fils de Yaʿqoub In Allah (*Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 78 du texte, 247 de la trad.).

années, mais elle fut marquée par les défaites des marabouts qui étaient loin d'être organisés comme leurs adversaires[1]. Après la mort de Nâṣir eddin, ses partisans prêtèrent serment au faqih El Amin qui était le plus instruit des hommes de son temps et avait des sympathies chez les marabouts comme chez les Maghâfirah. Ceux-ci déclarèrent qu'ils se soumettraient à lui, ce qu'ils n'avaient pas voulu faire pour Nâṣir eddin qui n'était pas des descendants de Sid el Fâdhel[2] : en effet, il était Lemtouna. El Amin se montra alors disposé à faire la paix avec les Maghâfirah. Mais les tolbas le déposèrent et proclamèrent à sa place le qâdhi ʿOthmân.

Celui-ci avait la réputation d'être sévère pour les rebelles, doux pour les faibles. Il recommença la guerre contre les Mâghâfirah qui furent battus par une troupe de 800 hommes à Tilmas : on leur enleva 400 chameaux appartenant aux O. ʿAid. Là périt Adjouad ben Alfagha Aoubak. Le qâdhi ʿOthmân n'assistait pas à cette bataille.

Ce succès fut suivi d'un grave échec. El Ḥasan étant allé, avec les principaux qâdhis, percevoir l'impôt de l'achour chez les O. Khelif et les O. Rizg, fut bien reçu en apparence, mais Aoudaïka ben Bou Ayoub Borigrig (un descendant du roi nègre de Châmâma?), les chefs des Arghiouât (ارغيوات) et des Barân (براں) conspiraient leur perte. Ils firent prévenir Haddi et les Maghâfirah par Sid Aḥmed et Teferiti et El Fâdhel el Bafori que les tolbas d'El Ḥasan étaient dispersés au milieu des populations. Les Braknas refusèrent de se joindre aux Trarzas qui, secondés par Ghailân, les O. Khalif et les Noirs attaquèrent les tolbas et les exterminèrent, sauf un petit nombre, à

1. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 470.
2. Ancêtre de Mâ el ʿAïneïn et de son frère, Cheïkh Saad Bouh.

l'endroit appelé depuis Kathib el Qodhât[1]. Parmi les morts se trouvait El Mâhi, tué par 'Isa ben Kounta el Kholaïfi. Après sa mort, une lueur jaillit de son pied et l'on put, à sa lumière, enterrer ses compagnons[2].

Ce désastre fut vengé par El Fâdhel el Kaouri qui se trouvait chez les Ida ou Fâl et qui, avec quelques cavaliers, alla attaquer les O. Khalif, les Bâfor et les Arghiouât. La journée prit le nom d'Es Ṣâki (الصاكِ). Aoudaika ben Bou Ayoub et le Sid Aḥmed ben Abou Bekr furent tués avec 38 hommes des O. Khalif et un certain nombre d'Arghiouât.

Le qâdhi Othmân voulut à son tour venger El Ḥasan sur les noirs qui avaient pris part au guet-apens. Il marcha contre eux, mais fut surpris par eux de bon matin : sa troupe fut défaite et lui-même, comme l'avait prédit Nâṣir eddin, fut tué par Intaṣar qu'il avait mis à la tête du Châmâma. Avec lui périrent également Mouloud Moḥammed, El Moṣṭafa ben El Fâdhel, Amna ben Alfaghâ, El Mokhtâr El Iadanhandhi (اليدنهضى var. المهنضى) avec son cousin Abhandham ben Mohondh b. Alfagha Aoubak et d'autres.

Cette mort divisa les tolbas. Les uns proclamèrent Nour eddin El Mobârek b. Ḥabib Allah, tandis que les O. Rizg se ralliaient à El Fâdhel el Kaouri. Sur les instances de son frère Ibrahim, celui-ci se désista, mais il passa avec les siens du côté des Maghâfirah, El Mobârek resta seul chef des tolbas. Il avait la peau blanche, la taille élevée, de beaux traits et les extrémités fines. Il passait pour le plus savant, le plus généreux et le plus brave des jeunes gens de son époque. A la tête de 400 hommes — on voit

1. Cet endroit est aussi appelé A'lib el Ghodhaia (كتيب=آعليب الغظايا القضاة). Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 470.

2. *Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet; *Chron. sénég.*, p. 83 du texte [illegible] trad.

combien les 12.000 guerriers de Nâṣir avaient diminué —; il marcha contre les Maghâfirah. Ceux-ci le cernèrent à El ʿArch[1], mais il remporta la victoire. Toutefois ils réunirent tous leurs alliés et leurs tributaires et vinrent l'attaquer à Tin Iadjmâr (تِن يجمار) ou Tindjemâr (تينجمار)[2]. La journée fut désastreuse pour les tolbas. El Mobârek fut tué par un homme des O. Dâmân, et avec lui un grand nombre de personnages considérables : Mateïli, oncle de l'imâm, et ses deux fils, El Qâdhi et El Hâdi, Aḥmed Sinbeiro (سنبير), fils d'El Fâdhel b. Moḥondh b. Idimân; Aḥmed et El Amin, fils d'El Moṣṭafâ ben El Fâdhel, ʿAbdallah en Nâmiri, Moḥondh ben Âʿdidj (محنض بن اعديج, var. ʿÂzabadj اعزبج); El Mokhtâr ben Mâhi, Aghlakouraid' (اغلكوريذ), neveu du qâdhi ʿOthmân; Moḥondh et El Amin, fils d'Alfaghâ Balla (بلّ)[3], Aḥmed ben Khalnâ[4];

1. Mare d'hivernage dans l'Aftout de Faye (Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 227, 275).

2. En berbère Tindjoummaren (تنجمرن) : ce mot désigne les lignes qui ornent les coupes, car cet endroit a des lignes blanches et rouges. (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 13-14). C'est sans doute le Tindjmaren de Gruvel et Chudeau (*A travers la Mauritanie*, p. 65-67), saline et puits près de l'Aftout Saheli. Là fut enterré Abou Haïda El Mokhtâr, célèbre pour sa science, fils de Yaḥya, des Ida Yaʿqoub (*Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet; *Chron. sénég.*, p. 91 du texte, 260 de la trad.).

3. Il n'est pas probable qu'il soit le même que Billa, dernier fils d'El Mokhtâr b. ʿOthman, car son nom était ʿAbdallah. Mais peut-être est-ce le même que le faqih Billa, cousin d'El Fâdhel el Kaouri, mentionné dans la qasidah d'Ibn Khalnâ, v. 8, et enterré à In Tizzit (انتيزّيت, var. ان تيظيث), puits ancien, dans un marécage boisé, au S. d'Aouleyat; en berbère In Tizidh ان تزظ. Il a le sens de السفا, arbuste épineux, et on le trouve sous ce nom dans ces vers : (motaqârib)

وصُنت الدموع لدى اربع بوادى الاراك فوادى الصفا

« J'ai retenu mes larmes près d'Arbaʿ, puis à Ouâdi'l Arâk, puis à Ouâdi's Safâ. »

(*Kitâb el Ikhbâr*, f° 27 v°; *Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet: *Chron. sénég.*, p. 82 du texte, 250 de la trad.).

4. Peut-être un ancêtre de l'auteur de la qaṣidah.

Moḥammed ben Moḥondh ben El Ḥasan In d Aoubak, les deux fils d'Adjouadj ; Imidjen (إميجن) ben El Moṣṭafâ, frère de Mouloud qui tomba avec le qâdhi Othmân, etc. D'autres périrent dans les journées qui suivirent, parmi lesquels Ḥabib Allah, fils d'Aḥmed Sinbeiro, tué avec le qâdhi ʿOthmân.

Ce désastre amena de nouvelles défections : le faqih El Amin se retira avec des femmes et des enfants chez les Maghâfirah, tandis que Monir eddin, frère de Nâṣir eddin, était proclamé par les survivants et se dirigeait avec une centaine de cavaliers sur le Fouta et les Ida Iadjba (ايدَ يَجْبَ). Ceux-ci avaient proclamé En Naḥoui ben Ag d'ʿAbd Allah, ce qui amena des difficultés. Enfin, Monir eddin resta seul imâm. Il fit quelques courses heureuses ; mais le plus grand nombre de ses gens étant partis avec El Mokhtâr ben Ag d ʿAbdallah pour une expédition lointaine, un parent des Maghâfirah, ʿAli Abou ʿAli (اعلى ابو اعلى) vint les avertir qu'ils pouvaient surprendre Monir eddin et En Naḥoui. Celui-ci, ne jugeant pas la lutte possible, proposa d'aller retrouver son frère El Mokhtâr, mais Monir eddin refusa et tous deux succombèrent à la journée de Bakalla (بكّل) où périrent également Chellidj el Fâdhel, fils de ʿAbd Allah b. Moḥondh b. Idimân[1] ; Ḥâbidâ (حابيدى), fils de Moud Aoubak b. Aḥmed ben Tameknaid' (تمكنئذ)[2] ; et Aḥmed Daoula (احمد دولَ) fils de Moḥondh b. Alfagha Aoubak[3].

Il ne restait plus qu'El Mokhtâr ben Ag d'ʿAbd Allah qui

1. *Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 81 du texte, 250 de la trad.

2. *Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 88 du texte, 256 de la trad.

3. *Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 89 du texte, 257 de la trad.

revint et fut proclamé imâm[1]. Il continua la guerre avec succès, tua aux Maghâfirah une centaine de leurs principaux personnages et leur enleva un butin considérable de chameaux, de chevaux, d'esclaves, etc. Dans une expédition contre les Lietama (ليتامَ), tribu des Braknas, et les O. Embarek, il obtint d'abord quelques succès, toutefois la sanglante bataille d'Amadir (أَمَدِرْ) qui dura toute une journée, affaiblit considérablement sa troupe. Il se retira pendant la nuit et délibéra avec ses compagnons pour savoir s'ils ne fuiraient pas chacun de leur côté. Mais son frère Amâdjen ben Ag d'Abdallah (اماجن بن اكد عبدلّ) lui rappela que ses prédécesseurs avaient préféré la mort à la fuite. Le combat recommença au matin ; les tolbas furent cernés et tous exterminés. El Mokhtâr ben Ag d'Abdallah, jeté à terre par sa jument, fut tué du coup et eut la tête tranchée. On raconta que les ennemis ayant voulu la placer sous les marmites dans les braises du foyer, elle fut violemment projetée au loin dès qu'on l'approcha du feu. Cette journée de Tin Iefdhadh (تن يفضاض), var. : Tin Beidhâdh (تين بيضاض) fut la dernière bataille livrée par les tolbas. Quelques-uns furent encore tués au delà du Sénégal, d'autres franchirent le fleuve comme Moḥondh ben Djobbâ el Bâstili et Moḥondh ben Cheïkh et Tendaghi et allèrent faire la guerre sainte contre les noirs idolâtres.

La guerre était terminée par l'épuisement des marabouts : Dans la tribu d'El Mokhtâr ben Ag d 'Abdallah, il ne restait plus un seul homme adulte : les femmes et les enfants étaient prisonniers des Maghâfirah. Un certain nombre de familles zouaïa avaient déjà, comme nous l'avons vu, cher-

1. C'est par erreur que M. Isn. Hamet suppose un El Mokhtâr chef des Maghâfirah et trouve de l'obscurité dans le texte ; celui-ci est très clair (*Chron. sénég.*, p. 214 et note 1).

ché asile chez eux : elles durent subir leurs conditions de paix. L'accord fut conclu sur la dune d'El Khodia : les marabouts renonçaient à tout pouvoir temporel : ils devaient laver les morts des guerriers, prononcer sur eux les prières, présider à leurs mariages : pour salaire, ils recevraient un mouton : ils devaient en outre héberger pendant trois jours tout guerrier qui circulerait dans leurs campements et lui fournir une monture pour regagner le plus proche. A partir de cette date, les Ḥassania ne devaient plus creuser de puits, mais on leur devait le tiers de l'eau de chaque puits des marabouts auprès duquel ils s'arrêteraient. En revanche, les guerriers devaient protéger les marabouts contre tout pillage[1].

II

Il nous faut maintenant remonter de plus de deux siècles en arrière et voir les débuts d'un élément qui entrera en scène après la victoire définitive des Maghâfirah, l'élément européen.

Après les Français qui connaissaient le Rio de Ouro, avant que les pilotes de l'Infant Dom Henrique eussent passé le cap de Noun[2], sous l'énergique impulsion de l'Infant, les Portugais avaient commencé l'exploration des

1. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 471.

2. Cf. sur cette question Estancelin, *Recherches sur les voyages et les découvertes des navigateurs normands en Afrique*, p. 136-156 ; d'Avezac, *Note sur la première expédition de Béthencourt*, p. 5 ; Gravier, *Recherches sur les premières navigations européennes*, p. 15 ; Lepitre, *De iis qui ante Vascum a Gama Africam legere tentaverunt*, p. 58-59, 61, 66 ; P. Margry, *Les navigations françaises*, ch. I, p. 13-70 ; Boutroue, *Les explorations des Portugais*, p. VIII, 12-13, contre l'avis opposé du vicomte de Santarem, *Recherches sur la priorité de la découverte*, passim et Major dans son édition du *Canarien*, p. 102 et suiv. note. Je dois reconnaître toutefois, en laissant de côté la question des Normands, que le récit du moine donné par Boutier et Le Verrier (*ibid*, ch. LVI-LVIII, p. 97-109) ne peut être considéré comme une autorité sûre.

côtes de l'ouest de l'Afrique en vue du trafic de l'or et des esclaves. En 1443, après une première reconnaissance, Nuno Tristão découvrit l'île d'Adeger (var. Adeget, Gete) assimilée à Arguin où il vit vingt-cinq barques, montées chacune de quatre Maures, qui passaient de l'île au continent. Il fit descendre dans sa chaloupe vingt hommes qui donnèrent la chasse à cette flottille et firent quatorze prisonniers. De là, il s'avança vers une autre île qu'il appela « de las Garzas », à cause des nombreux hérons qu'il y trouva. Il revint à Lisbonne ramenant des esclaves noirs vendus par les Maures[1].

L'année suivante, Lançarote (ou Lancelot), écuyer de D. Henrique, Estevão Affonso, Rodrigo Alvares, Joâo Dias et Joâo Bernaldes, ayant obtenu à certaines conditions l'autorisation de l'Infant, créèrent dans la ville de Lagos une compagnie pour continuer et exploiter les découvertes. Ils équipèrent dix caravelles dont le commandement fut donné à Lanzarote. A leur arrivée dans l'île de las Garzas, Martim Vicente et Gil Vasques, accompagnés chacun de huit soldats, s'approchèrent dans des barques de l'île de Nâr[2], prirent d'assaut une ville qu'ils trouvèrent sans défense, y tuèrent beaucoup de monde et ramenèrent 155 prisonniers. Lanzerote attaqua d'autres îles, entre autres

1. Joâo de Barros, Ire Décade, l. I, ch. VII, p. 63-64 ; « La relation de Martin Behaim ap. Schmeller », *Ueber Valenti Fernandez Alemâ*, p. 21 est assez obscure. Cf. aussi Soares da Sylva, *Memorias*, t. I, p. 421, 423-424 ; Candido Lusitano, *Vida do Infante D. Henrique*, p. 219-222 ; Künstmann, *Valentin Ferdinand's Beschreibung*, p. 38-39 ; De Cournand, *Vie de l'Infant D. Henri*, 2e part., p. 73-75 ; Walckenaer, *Collection de Relations de voyages*, t. I, p. 70 ; Eannes de Azurara, *Chronico do Descobrimento*, ch. XVII, p. 99-102 ; *Indice Chronologico das Navigações*, p. 26 ; Major, *The Discoveries of Prince Henry the Navigator*, p. 93-94. Le sommaire donné par Soltau (*Geschichte der Entdeckungen und Eroberungen der Portugiesen*, t. I, p. 13-14), est confus et peu exact.

2. Nâr est le nom que les Dyolofs donnent aux Maures et à leur langue.

Tider[1], située également dans la baie d'Arguin et en ramenèrent 40 prisonniers. A leur retour, les chefs de l'expédition reçurent une magnifique récompense de D. Henrique[2]. Le but de l'Infant était d'installer dans l'île d'Arguin un poste solidement occupé, à l'abri d'une attaque des Maures de la terre ferme pour protéger plus efficacement le commerce[3].

En 1445, un écuyer de l'Infant Dom Henrique, Gonçalo de Cintra, partit avec un seul vaisseau et, guidé par un Zénaga (hum Moro Azenegue) qui devait lui servir d'interprète, aborda aux îles de la baie d'Arguin et s'engagea pendant la nuit dans une petite baie où le reflux le laissa à sec[4]. Les Maures des environs vinrent l'attaquer par

1. Cf. Donnet, *Une mission*, p. 65.

2. João de Barros, I^re^ Décade, l. I, ch. VIII, p. 65-70; Candido Lusitano, *Vida do Infante D. Henrique*, p. 223-229 : Eannes de Azura, *Chronica*, p. 105-131 ; De Cournand, *Vie de l'Infant D. Henri*, 2^e^ partie, p. 78-85 ; Soares da Sylva, *Memorias*, p. 424-426 ; Walckenaer, *Collection de Relations*, t. I, p. 70-71 ; Major, *The Discoveries of Prince Henry*, p. 95 ; Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, I, p. 15-16, confond cette expédition avec celle de Nuño Tristão.

3. Cf. Damião de Goes, *Chronica do Principe D. João*, p. 28 ; Soares da Sylva, *Memorias*, I, 426 (qui a reproduit Damião de Goes) ; Kunstmann, *Die Handelsverbindungen der Portugiesen mit Timbuktu*, p. 172.

4. El Bekri mentionne déjà près d'Aoulil (Arguin), l'île nommée Aiouni (ايونى) où l'on ne pouvait arriver de la terre ferme par la marée haute, mais qui, à marée basse, devenait une presqu'île (*Description de l'Afrique* texte arabe, p. 171) Ibn Abi Zer' (*Raoudh el Qirtâs*, p. 79 du texte) nous rapporte également qu'au début de sa mission, 'Abd Allah ben Yasin se retira avec Yaḥya ben Ibrahim et sept personnes des Djoddalas, dans une île de la côte sur laquelle on arrivait à pied lorsque la marée était basse, et en barque quand elle était haute : on y trouvait des arbres sauvages, du gibier, des oiseaux et des poissons. Ibn Khaldoun (*Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 183) donne des détails différents qui me paraissent moins exacts : les neuf émigrants se seraient retirés dans une île du Nil (بحر النيل), séparée par un courant peu profond en été, mais divisée en plusieurs îles en hiver. Cette description indiquerait une île du Sénégal et c'est la conclusion qu'a tirée M. de Slane (*Histoire des Berbères*, t. II, p. 69, note). L'argument que les Zénagas habitaient au nord du fleuve du Sénégal quand les Portugais firent leurs premières explorations (qu'il place à tort en 1446) n'a pas non plus de valeur. Les Zénagas n'étaient pas des Djoddalas, et d'ailleurs les noirs occupaient, au temps des Lemtounas, la rive septentrionale du Sénégal.

surprise et lui tuèrent huit hommes dont Gonçalo de Cintra qui donna son nom à la baie[1].

Cet échec ne découragea pas l'Infant et c'est sur ce point que se dirigèrent en 1446 Antâo Gonçalves, Diogo Affonso et Gomes Pires, avec des caravelles. Suivant Joâo de Barros, ils auraient été envoyés par D. Pedro, régent du royaume. Ils devaient faire la paix, traiter du commerce avec les Maures et les convertir. Leur tentative échoua; toutefois, ils ramenèrent un Maure qui consentit à les suivre pour voir l'Infant (D. Henrique ou D. Pedro?) et laissèrent en otage un des leurs, Joâo Fernandes. L'année suivante, Antâo Gonçalves, Garcia Mendes revinrent avec des navires que la tempête sépara. Ils se retrouvèrent aux îles d'Arguin. Ils commencèrent par attaquer un village où ils trouvèrent 25 Maures : à lui seul, Lourenço Dias de Sétubal en prit sept à la course. On traita ensuite de la rançon des prisonniers et l'endroit fut nommé pour cette raison Cabo do Rescate. Les Portugais y retrouvèrent Joâo Fernandes en bonne santé. Il avait vécu de la vie des Maures, chez un chef nommé « Ahude Maymoum » et donna à ses compagnons des renseignements sur l'existence misérable que menaient les indigènes, vivant d'une sorte de graine sauvage, d'herbes, de lézards, de sauterelles et surtout de lait, quelquefois de pêche. Le terrain était stérile; les seules demeures étaient des tentes; les vêtements étaient faits de peaux de bête : seuls, les chefs avaient des haïks et des étoffes moins grossières. Ils étaient

1. Eannes de Azurara, *Chronica*, ch. XXVII, p. 140-146; Soares da Sylva, *Memorias*, I, 426-427; Antonio Galvâo ap. Purchas, *Hakluytus Posthumus*, t. X, p. 9; Joâo de Barros, I^re^ Décade, l. I, ch. IX, p. 71-72; Candido Lusitano, *Vida do Infante Dom Henrique*, p. 230-234; De Cournand, *Vie de l'Infant Dom Henri*, II^e^ part., p. 86-90. Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, I, 22; Walckenaer, *Collection de Relations*, t. I, p. 71; *Indice chronologico*, p. 33; Major, *The Discoveries*, p. 95.

divisés en clans et n'obéissaient pas à un roi. Les Portugais revinrent avec João Fernandes, et, à leur retour, tuèrent quelques Maures au Cap Blanc et firent 55 prisonniers qu'ils ramenèrent en Algarve[1].

Une autre expédition, organisée par Gonçalo Pacheco de Lisbonne, avec autorisation de l'Infant et composée de trois caravelles, commandées chacune par Dinis Eannes de Grâ écuyer de Dom Henrique, Alvaro Gil inspecteur de la Monnaie à Lisbonne et Mafaldo de Setubal débarqua à Arguin. Les Portugais y prirent sept Maures, puis quarante-sept autres; ensuite, longeant la côte, ils firent encore cinquante esclaves, mais perdirent sept des leurs dans l'île de las Garças. Ils furent rejoints par neuf vaisseaux de la flotte de Madère qui les aidèrent à ravager l'île d'Arguin d'où les Maures s'enfuirent, laissant huit tués et quatre prisonniers[2].

La même année, D. Henrique chercha à s'établir d'une façon permanente dans l'île d'Arguin et de dominer par là la côte africaine. L'Infant équipa une nouvelle flotte de quatorze caravelles à laquelle il donna pour chef Lanzarote,

1. João de Barros, *Asia*, I^re^ Décade, l. I, ch. x, p. 75-83; Eannes de Azurara, *Chronica do descobrimento*, ch. XXIX, p. 151-152: XXXII, XXXVI, p. 162-163; ch. LXXVII, p. 364-370; XCI, p. 430-431; Ant. Galvão ap. Purchas, *Hakluyt Postumus*, t. X, p. 9; Soares da Sylva, *Memorias*, p. 427-428; Candido Lusitano, *Vida do Infante Dom Henrique*, p. 234-250; Martin Behaim, ap. Schmeller, *Ueber Valenti Fernandez Alemâ*, p. 22; Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, I, p. 23; Walckenaer, *Collection de Relations*, t. I, p. 71-73; Major, *The Discoveries*, p. 95-100. Le récit de la croisière est inexact et diffère dans De Cournand, *Vie de l'Infant Dom Henri*, II^e^ partie, p. 90-108.

2. Eannes de Azurara, *Chronica do descobrimento*, ch. XXXVII-LVIII, p. 184-228; João de Barros, I^re^ Décade, l. I, ch. IX, p. 73 (qui nomme l'un des chefs Dinis Fernandes); Martin Behaim, ap. Schmeller, *Ueber Valenti Fernandez Alemâ*; Soares da Sylva, *Memorias*, I, p. 431; Candido Lusitano, *Vida do Infante Dom Henrique*, p. 252-254; De Cournand, *Vie de l'Infant D. Henri*, p. 108-111; Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, I, 23-24, suit l'orthographe des noms de Barros); Walckenaer, *Collection de Relations*, t. I, p. 173-174 (les noms propres sont inexacts).

illustré par les expéditions précédentes. Avec lui étaient Soeiro da Costa, Alcaide Mór de Lagos, qui avait servi en Espagne et en France, et Alveiro de Freitas, commandeur d'Aljezen qui avait fait la guerre en Afrique. Ils furent rejoints par trois vaisseaux venus de Madère, avec Tristão Vaz, capitaine de Machico, Alvaro Dornellas et Alvaro Fernandes. Il en vint de Lisbonne, commandés par D. Alvaro de Castro, qui devint plus tard comte de Monsanto et Alvaro Gonçalves de Ataïde qui fut ensuite comte d'Atonguia. Cette flotte partit le 10 août 1445. Un premier débarquement eut lieu à Tider, l'île fut aisément soumise; les habitants pris, tués ou dispersés. Lanzarote, regardant sa tâche comme accomplie résigna le commandement en chef de l'expédition et chaque capitaine de vaisseau redevint libre de ses mouvements : quelques-uns se dirigèrent au Sud, vers les rivages des royaumes nègres : d'autres se réunirent à Soeiro, ravagèrent les côtes du Saḥara, mais sans résultat, et retournèrent en Portugal[1].

Une expédition faite en 1446 par Gomes Pires n'eut pas de résultats. L'année précédente, il commandait un vaisseau de la flotte de Lançarote et, à son retour, il était entré en pourparlers de commerce avec les Maures du Rio de Ouro et leur avait promis de revenir au bout d'un an. Il tint parole et se présenta à l'époque fixée avec deux caravelles; mais ses tentatives pour nouer des relations commerciales échouèrent et tout le bénéfice de l'expédition consista dans la capture de 79 Maures[2].

1. Eannes de Azurara, *Chronica do descobrimento*, ch. XLIX-LVIII, p. 228-270; LXIIII-LXVII, p. 309-334; João de Barros, *Asia*, Ire Décade, l. I, ch. XI, p. 83-98; ch. XIII, p. 108-113; Candido Lusitano, *Vida do Infante Dom Henrique*, p. 255-259; De Cournand, *Vie de l'infant D. Henri*, p. 111-128; Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, t. I, p. 29-33; Soares da Sylva, *Memorias*, t. I, p. 431-434; 440-442; Major, *The discoveries of the Prince Henry*, p. 101-104.

2. Eannes de Azurara, *Chronica do descobrimento*, ch. LXXXIX, p. 427-429;

Une autre expédition, envoyée en 1447 ou 1448 n'eut pas de résultat. L'Infant avait adressé à Massat trente-six Maures prisonniers pour être échangés contre des nègres; mais il s'en fallut de peu que les Portugais, commandés par Antão Gonçalves, ne périssent par une trahison des Maures[1].

Le 22 mars 1455, un vaisseau dirigé par Vicente Dias de Lagos, partit ayant à son bord Alvise da Ca da Mosto et arriva à Arguin où l'on connaissait quatre îles : Arguin, l'ilha Branca (la blanche), ainsi nommée à cause de ses sables; las Garças et las Coraçôes inhabitées. Ca da Mosto nous apprend que la première était le centre d'un commerce considérable consistant principalement en esclaves et en or; toute l'année, c'était un va et vient des vaisseaux des Portugais qui s'en étaient réservé le monopole : les indigènes étaient des Zénagas sur lesquels Ca da Mosto donne des détails intéressants. A l'aspect des premiers vaisseaux portugais, ils pensèrent être en présence d'oiseaux gigantesques, à cause des voiles qu'ils prenaient pour des ailes. Puis, les voiles ployées, ils crurent voir d'énormes poissons, d'autres les prirent pour des fantômes circulant de nuit. On s'explique aisément comment les premières relations furent difficiles avec les Portugais empressés, d'ailleurs, à les traiter en ennemis. Du reste, les renseignements de Ca da Mosto concordent avec ceux

XCII, p. 432-435; João de Barros, *Asia*, Ire Décade, l. I, ch. XIII, p. 114-117; ch. XV, p. 125-170; Soares da Sylva, *Memorias*, I, 442; Candido Lusitano, *Vida do Infante Dom Henrique*, p. 304-306; De Cournand, *Vie de l'Infant D. Henri*, p. 145-146, 166-167; Major, *The Discoveries*, p. 115-116; Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, p. 47-49.

1. Eannes de Azurara, *Chronica do descobrimento*, ch. XCIII, p. 436-440; Soares da Sylva, *Memorias*, I, 447-448 (ne donne qu'un récit très sommaire de cette expédition dont il nomme le chef Diogo Gil : de même De Cournand, *Vie de l'Infant D. Henri*, p. 168-169); Major, *The Discoveries*, p. 117; Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, t. I, p. 48-50.

de Fernandes qui avait séjourné chez eux. Poursuivant son voyage, il arriva à l'endroit appelé Duas Palmas, entre le Sénégal et le Cap Vert où les Zénagas (Azenagues) se procuraient des nègres idolâtres comme esclaves[1].

Ca da Mosto mentionne déjà à Arguin en 1455 un château construit par ordre de D. Henrique, mais on peut croire que ce n'était qu'une construction provisoire remplacée plus tard par un château définitif. En effet, en 1464, Soeiro Mendes d'Evora, nommé gouverneur de l'île, jeta les fondements d'une forteresse[2], ou plutôt en termina la construction. En effet, d'après Künstmann[3], la construction

1. Alvise da Ca da Mosto, *Navigationi*, ap. Ramusio, *Primo Volume*, f° 98 v°-101 r°; Major, *The Discoveries*, p. 138-143; D. Pl. Zurla, *Di Marco Polo e degli altri Viaggiatori Veneziani*, t. II, p. 121-134.

Il est étrange que les auteurs portugais que j'ai consultés aient commis une erreur de dix ans et plus sur la date de cette expédition. On pourrait croire à une confusion entre deux voyages de Vicente Dias, mais tous parlent de la présence d'Alvise da Ca da Mosto à bord du vaisseau. Soares da Sylva (*Memorias*, I, 426) donne 1444, et mentionne qu'il poussa jusqu'à la Gambie (Rio de Gambra); Candido Lusitano (*Vida do Infante Dom Henrique*, p. 229-230) porte la même date et ajoute qu'il ignore les résultats de l'expédition, sauf la découverte de la Gambie. De Cournand (*Vie de l'Infant D. Henri*, II[e] partie, p. 84) a simplement traduit Candido Lusitano. Quant à l'*Indice Chronologico*, il place le départ du vaisseau de Vicente Dias le 22 mars 1445, juste dix ans avant la date exacte (p. 31-32). Or, outre que celle-ci est donnée par Alvise da Ca da Mosto lui-même, il aurait dû paraître invraisemblable à un auteur sérieux que ce Vénitien, né en 1432, pût se trouver à l'âge de 12 ou 13 ans sur un vaisseau portugais d'exploration, d'autant que ce ne fut qu'en 1454 qu'il fut présenté à l'Infant (cf. D. Pl. Zurla, *Di Marco Polo e degli altri Viaggiatori Veneziani*, t. I, p. 101-112; Schefer, *Relation des voyages à la côte occidentale d'Afrique d'Alvise da Ca da Mosto*, p. IX-XIX).

2. L'*Indice Chronologico* (p. 40) a fait une confusion en disant que le fort d'Arguin fut construit par Soeiro Mendes, gentilhomme de la maison du roi, en 1449. Le diplôme par lequel Affonso V nomme Soeiro Mendes gouverneur d'Arguin dont il avait fait construire le château est du 26 juillet 1464. Cependant, d'après João de Barros (*Asia*, I[re] décade, l. II, ch. I, p. 139) il aurait été bâti en 1461.

3. *Valentin Ferdinand's Beschreibung*, p. 41-43, note 61. Cf. aussi du même auteur, *Die Handelsverbindungen*, p. 177-180, 205-206; Schmeller, *Ueber Valenti Fernandez Alemâ*, p. 44-45. C'est aussi l'opinion du vicomte de Santarem : dans une note de son édition de la *Chronica do Descobrimento* d'Eannes de

commencée sous le prince Henrique ne fut terminée que sous Affonso V. En récompense, celui-ci en aurait nommé gouverneur, l'architecte, Soeiro Mendes. D'ailleurs, en 1481, à son avènement, João II envoyait encore des ouvriers et du matériel pour achever la construction du fort[1]. Depuis, sa possession passa au prince D. João, puis à Fernão Gomes, moyennant un tribut annuel de 100.000 reis[2].

Établis à Arguin où étaient des pêcheries considérables, les Portugais essayèrent de pénétrer dans l'intérieur du continent dans l'espoir d'arriver par terre aux états du Prêtre-Jean. En conséquence, ils travaillèrent à l'établissement d'un comptoir à Haden (Huaden, Aden, Guaden, Ouadân)[3] par où s'écoulait une partie du produit des

Azurara (p. 100), il dit que l'infant D. Henrique commença la construction du fort en 1448; Soares da Sylva (*Memorias para a historia do Portugal*, l. I ch. cxxxii, t. I, p. 415) attribue la construction, soit à D. Henrique, soit à Affonso V. Un obscur auteur, à qui Schefer a eu tort de faire des emprunts (Davity, *Description générale de l'Afrique*), dit que le fort d'Arguin fut construit en 1441, sous la charge de Seiroc Mendes (*Relation des Voyages à la côte occidentale d'Afrique*, p. 39, note 1). Major, *The Discoveries*, p. 94, place cette fondation en 1448.

1. Künstmann, *Die Handelsverbindungen*, p. 174, 209-210. De même Walckenaer (*Collection des voyages*, t. II, p. 249-253) dit que le fort d'Arguin, commencé par Affonso en 1455, ne fut terminé que sous João II, en 1492. Je dois cependant faire observer que les chroniqueurs portugais que j'ai consultés ne parlent que de la construction du fort S. Jorge de la Mina : cf. Garcia de Resende, *Chronica dos valerosos e insignes feytos*, ch. XXXIII, f° 13-14. Il est à remarquer qu'une confusion semblable existe dans Martin Behaim (ap. Schmeller, *Ueber Valenti Fernandez Alemã*, p. 22) où il est dit qu'un fort fut bâti à Arguin et qu'on y établit un prêtre du nom de Polon (de nomine Polono), originaire de Lagos, mais il ajoute : « et hic fuit primus qui divinum officium celebravit *in Guinea* ».

2. João de Barros, *Asia*, Ire Décade, l. II, ch. II, p. 143.

3. Cf. sur cette ville, Alvise da Ca da Mosto, *Navigationi*, f° 99-100, et les commentaires de Zurla, *Di Marco-Polo*, t. II. p. 121-135; Golberry, *Fragments*, I, 212-212; Major, *The Discoveries*, p. 141; Walckenaer, *Collection*, t. I, p. 104; Künstmann, *Die Handelsverbindungen*, p. 175; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 419-420; Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, passim. Elle était habitée par deux tribus : les Kounta et les Ida Ou'l Ḥadj. Des guerres eurent lieu

salines de Teghazza. Ce pays payait tribut à Ioualaten (Oualata). La mort du roi interrompit ce projet qui fut repris sous Joâo II, au dire de Marmol[1]. En tout cas, les Portugais, possédèrent des établissements à Azogui, dans une palmeraie à 13 kilomètres O.-N.-O. d'Atar, entre cette ville et Tasirt[2]; c'était la principale de tous : ils en possédaient aussi à Amder[3] et près de Ouaddân[4]. Ils y avaient affaire aux Zénagas, aux Loudayas et aux Berabich. Néanmoins le château bâti par eux à Arguin ne tarda pas à être négligé et à tomber en ruines, comme on le voit par une lettre de D. Joâo III, citée par Künstmann[5]. Une garnison y était maintenue sans doute au nom de l'Espagne, car en 1587, Hakluyt en fait mention dans la préface qu'il met en téte du récit du voyage de Laudonnière en Floride[6]. L'occupation du Portugal par l'Espagne ne semble pas avoir nui tout d'abord à Arguin où le commerce était très florissant en 1591 : les Européens cherchaient à attirer l'or qu'on recueillait du Darha (O. Draʿa?) et qui était porté au Maroc, quoique le Darha ne fût qu'à 60 lieues d'Arguin (?). Les objets d'échange étaient des couteaux, des clochettes, des miroirs, des bracelets de verre et

entre les gens de Ouaddân et ceux de Chinguiṭ : l'une d'elles est rapportée dans une qaṣidah de Harm ben ʿAbd el Djalil el Aʿlaoui, mort en 1270 hég. (cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 27-32, 473-477). Les Kounta prirent le parti des Ida Ou'l Ḥadj de Ouaddân contre les Ida Ou ʿAli de Chinguiṭ qui furent vaincus et la ville assiégée. La paix fut conclue moyennant un tribut imposé aux vaincus et la palmeraie de Tanouchert entre Chinguiṭ et Ouaddân fut donnée pour gage aux vainqueurs. (Cf. sur Tanouchert, Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 186, 228, 231, 232; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 417.)

1. *L'Afrique*, t. III, p. 7.
2. Cf. Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 169, 172, 173, 194, 198, 199.
3. Cf. sur Amder, Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, 145, 147, 165, 167, 169, 172, 194, 222, 230, 238.
4. Künstmann, *Die Handelsverbindungen*, p. 217.
5. *Die Handelsverbindungen der Portugiesen*, p. 181.
6. *Principal navigations*, t. VIII, p. 445.

toute sorte de verroteries. Les marchands européens en tiraient de l'or, des esclaves nègres, des peaux de buffle, de la gomme, de la civette, des œufs d'autruche, des chameaux, des vaches et des chèvres[1].

La domination de l'Espagne, alors en guerre avec la Hollande, amena pour les Portugais la perte de leur établissement d'Arguin, au moment où ils se préparaient à reconquérir leur indépendance. Trois vaisseaux hollandais, ayant pris une barque où se trouvaient un des principaux Maures de la côte, apprirent par lui l'état du fort et le peu de sympathie que les indigènes éprouvaient pour les Portugais. Les Hollandais débarquèrent sans difficulté le 29 janvier 1638 et le 25 février, la place se rendit. « Ce n'étoit qu'un quarré d'environ vingt cinq toises de face, dont près des trois quarts étaient environnés par la mer. Les murs avaient quatre toises de hauteur et douze pieds d'épaisseur, avec un chemin couvert palissadé, mais sans fossé, ni autre ouvrage extérieur. La face du côté de la terre avoit deux batteries de dix canons chacune; il y avait encore dix canons en batterie sur les trois autres »[2].

Maîtres d'Arguin, les Hollandais fortifièrent la place régulièrement et développèrent considérablement le commerce. Mais en 1665, ils ne purent résister à la vigueur d'une attaque des Anglais qui s'emparèrent d'Arguin en deux jours. Toutefois, l'année suivante, les Hollandais revinrent en force et obligèrent à capituler les Anglais qui n'avaient même pas réparé les brèches du siège pré-

1. *A relation sent by Melchior Petomy to Nigil de Moura*, 26 janvier 1591, ap. Hakluyt, *Principal navigations*, t. VII, p. 88-89 ; Künstmann, *Die Handelsverbindungen*, p. 213 ; id., *Valentî Ferdinand's Beschreibung*, p. 43-44.

2. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, p. 70-72. Cf. aussi Künstmann, *Die Handelsverbindungen*, p. 181 (la date de 1633 donnée par Barbot est une erreur) ; Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 13 ; Walckenaer, *Collection de Relations*, I, p. 253 ; Berlioux, *André Brue*, p. 25-26.

cédent. Ils traitèrent avec les chefs maures du voisinage et ne négligèrent rien pour accaparer le commerce, surtout de la gomme, qu'ils achetaient à un prix excessif pour ruiner la Compagnie française du Sénégal[1].

Aussi en 1678, Ducasse fut envoyé du Havre avec un vaisseau de guerre pour s'emparer du fort; mais, ne se trouvant pas en force suffisante pour attaquer les Hollandais alliés aux Maures, il alla chercher au Sénégal des secours que lui accorda Jacques de Fumechon, directeur général et commandant pour la Compagnie. Parti le 11 août, arrivé le 22, il commença les opérations du siège qui fut conduit si activement que le 29, le commandant hollandais Derlincourt (ou Der-Lyncourt) demanda à capituler[2]. Il obtint des conditions favorables, s'embarqua pour la Hollande avec tous les siens, tandis que les Maures alliés avaient la liberté de se retirer où ils voudraient[3].

Toutefois la Compagnie française ne sut pas profiter de ses avantages. Elle se contenta d'enlever les canons, les munitions et les marchandises et, bien que la possession d'Arguin fut laissée entre ses mains, elle abandonna ce poste en se contentant d'interdire le trafic sur cette côte. Aussi en 1685, les Hollandais tentèrent d'y établir un comptoir avec la protection et sous la suzeraineté de l'Electeur de Brandebourg. Cette première tentative échoua, mais une seconde, favorisée par la guerre qui éclata entre la France, l'Angleterre et les États Généraux, fut plus heureuse. Le comptoir fut rétabli et la négligence apportée

1. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, p. 72 ; Künstmann, *Die Handelsverbindungen*, p. 181-182.

2. Je ne sais où Donnet a trouvé que les Français s'emparèrent d'Arguin « après un terrible combat contre les Zénagas » (*Une mission*, p. 67).

3. Le Maire, *Voyage aux iles Canaries*, p. 46-47; Labarthe, *Relation de l'Afrique*, p. 72-75; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 179-180; L. du Casse, *L'amiral Ducasse*, p. 22-28.

par les agents de la Compagnie à faire valoir leurs droits au Congrès de Ryswick en 1698, laissa, malgré des réclamations tardives, ce poste au pouvoir des Hollandais et de l'Electeur[1].

III

On a vu que Haddi, fils d'Aḥmed, chef des Trarzas, joua un rôle important dans la défaite des tolbas. La tradition lui attribue l'adjonction à sa tribu des Raḥaḥela[2] et des Loubeydat, sous la forme légendaire suivante : Fils d'une femme des O. Mobârek, il alla demander à son oncle, chef de cette tribu, le secours de quelques guerriers. Il en reçut sept, Boyied et Raḥḥel, ancêtres des Loubeydat et des Raḥâḥela. Aujourd'hui ceux-ci sont parmi les tributaires[3]. Il fut en relation avec les Français et c'est probablement d'après lui que ceux-ci donnèrent à Iourou (يورو) le nom de

1. Le P. Labat, *Nouvelle Relation de l'Afrique*, t. I, p. 78-91; Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 13; Berlioux, *André Brue*, p. 280-281; *Brandenburg-Preussen auf der Westküste von Afrika*, p. 45; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 180. Je n'ai pas pu consulter l'ouvrage du Dr. Stuhr, *Die Geschichte der See-und Kolonialmacht der grossen Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg auf der Küste von Guinea und auf den Inseln Arguin und Sanct Thomas*, Berlin, 1839, in-8.

2. A une époque indéterminée, les Raḥaḥela furent l'objet d'une attaque des Ida Ouaïch à Ifarchi (إِيْغَرْشى, var. إِفَرْش) à l'ouest de Tindagsammi (تَنْدكَسَمّ), en berbère In Farchi (إَانْ فَرْش), c'est-à-dire l'endroit où il y a beaucoup d'araks. Il y avait là un puits profond dont l'eau était bonne pour les chameaux à cause de sa salure, puis le sable a coulé et l'emplacement en est inconnu aujourd'hui. Après un combat d'une heure, les Ida Ouaïch furent repoussés, mais en partant, ils emmenèrent une jument fameuse appelée Er Rabya (الرّبْيَ) dont la rapidité est encore célèbre chez les Raḥaḥela (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 54 v°-55 r°.

3. Manuscrit de cheikh 'Abd Allah, communiqué par M. l'administrateur Gaden.

Port d'Addy (Haddi) altéré dans la suite en Portendick[1].

Il mourut en chaoual (11 sept.-9 oct.) ou en dzou'l Qa'dah (10 oct.-8 nov.) 1095 (1684) à Izdelaf[2]. C'est là qu'en 1092 (1681) était mort Bakkâr ben ʿAli[3]. Par cette date, on voit qu'il y a eu une confusion dans le récit du P. Labat, suivi par Berlioux, qui fait réconcilier Haddi avec le Brak du Oualo, Fara-Pinda, en 1715. Il donne la description de la femme et de la mère de « Sidy Addi » qui l'accompagnaient. Mais ce voyage fut fait en réalité par La Courbe, et en 1685. Il est évident que le P. Labat a transposé des faits, à moins qu'on n'admette, ce qui n'est pas vraisemblable, que deux chefs de Maures Trarzas aient porté en même temps le même nom[4]. Même en adoptant la date rétablie par Cultru, il ne peut s'agir de Haddi mort en 1684.

Il fut remplacé par ʿAmar Agoudjil (اعمر آگجيل var. Agjeid ; en berbère, l'orphelin) qui régna jusqu'en ramadhân 1114 (janv.-fév. 1703) : il fut assassiné à Aguilit par les O. Delim[5]. Le cheïkh ʿAbdallah b. Moḥammed ibn Abidja composa un poème sur sa mort[6].

Sous son règne, La Courbe, gouverneur du Sénégal qui remontait le fleuve pour visiter les escales, entra en relations avec Chemchi, le chef de la tribu des Darmankour ou Ida Ou 'l Ḥâdj. Il reçut sa visite à l'escale du Brak; ce prince était accompagné de deux de ses fils et de trois marabouts. « C'étoit un petit homme assez blanc de visage qui paraissait 65 ou 66 ans; il avoit la barbe grise et longue.

1. Le P. Labat, *Nouvelle Relation de l'Afrique*, t. I, ch. xix, p. 211 ; Poulet, *Les Maures*, p. 27.
2. *Qaṣidah* d'Ibn Khalnâ, v. 3-5.
3. *Qaṣidah*, d'Ibn Khalnâ, v. 1.
4. Le P. Labat, *Nouvelle Relation*, t. III, p. 125-128, 135-152.
5. Poulet, *Les Maures*, p. 27 ; *Qaṣidah* d'Ibn Khalnâ, v. 11-12.
6. Ap. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 17-20.

Il étoit coiffé d'un bonnet rouge autour duquel il y avoit un matel ou pièce de mousseline blanche qui y faisoit dix ou douze tours et composoit son turban. Il étoit vêtu de pagnes blanches, taillées à la manière des nègres, mais ce qu'il avoit de plus qu'eux, c'étoit une grande pièce d'étoffe de laine blanche barrée de soie écarlate, dont il étoit négligemment enveloppé. » La Courbe se rendit ensuite à l'escale du Désert pour assurer le commerce de la gomme et remédier au pillage des commis des traitants[1].

Vers 1686, d'après le récit de La Courbe, successeur de Chambonneau, les Maures (Trarzas?) profitant de la crédulité des Ouolofs et de la discorde qui régnait chez eux, passèrent le Sénégal, tuèrent le Brak Farakomba, et chassèrent le damel et le Bour ba Ouolof de leurs États, mais les Ouolofs finirent par les repousser[2]. En même temps, les attaques isolées continuaient de la part des Maures contre les marchands isolés qui remontaient le Sénégal; ainsi en novembre 1685[3], ce fut une des raisons qui motivèrent le voyage du gouverneur rapporté plus haut.

Enfin, on place sous son règne deux combats dont nous ne connaissons que les noms et les dates : celui de Tâdjâl en dzou 'l ḥidjdjah 1100 hég. (16 sept.-14 oct. 1689) et celui d'Omm A'bân en ramadhân 1107 (4 avril-3 mai 1696)[4].

1. Le P. Labat, *Nouvelle Relation*, t. III, p. 105-112 attribue à Brue la conduite de La Courbe. Cf. Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 101-102, et sur la piraterie commise par le P. Labat, le même ouvrage, p. 6-7, 128-129. Berlioux a purement et simplement reproduit le récit de ce dernier (*André Brue*, p. 223-228).

2. Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 100; Le P. Labat, *Nouvelle Relation*, t. III, p. 85-86; Destaing, art. Djolof, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, t. I, p. 1086.

3. Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 95. C'est à tort que le P. Labat (*Nouvelle Relation*, t. III, p. 55-56) place cette aventure en 1714 sous le gouvernement de Brue, et nomme Gaudebou le héros de l'aventure, au lieu de Gaudebon. Il prétend que ces Maures faisaient partie d'un corps d'armée du sultan du Maroc.

4. *Qaṣidah* d'Ibn Khalnâ, v. 9-10.

ʿAli Chandhourâʿ (شنظورا, var. شنذوره) succéda à son père : les écrivains européens et musulmans font de lui un grand éloge[1]. Le fort d'Arguin et le comptoir de Portendick étaient situés dans ses possessions et c'est là qu'il faisait le commerce de la gomme. Au début de son règne, il semble avoir cherché à s'appuyer sur le Maroc. Il se rendit avec un marabout de Chinguiṭ, ʿAbdallah Moḥammed ben ʿAbd Allah b. Eṭ Ṭâleb b. Ḥabib b. Abidja qui se prétendait chérif, à Miknâsah, auprès de Mouley Ismaʿil, sultan du Maroc, pour lui demander du secours contre les O. Rizg qui étaient encore puissants et de qui il avait tout à craindre. Le sultan lui donna une armée considérable, avec laquelle il s'avança dans le Sud et anéantit les O. Rizg[2].

Peu après son avènement, mourut son parent Ahmed Daya en rebiʿ I 1117 (23 juin-23 juillet 1705)[3]. Le petit-fils de ce personnage, ʿAli ben ech Charghi Daya ben Aḥmed Daya dans une surprise des B. ʿAttâm à Ilkhatti[4].

1. *Qaṣidah* d'Ibn Khalnâ, v. 15-17; Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 34; Durand, *Voyage au Sénégal*, ch. XX, p. 265.

2. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 4-5. Les historiens du Maroc ne parlent pas de cette expédition.

3. Je ne sais sur quelle autorité s'appuie M. Ism. Hamet pour placer son tombeau à In Farague. Le vers de la qasidah qu'il analyse n'en fait pas mention (v. 13).

وموت احددى عام زيشق وفى ربيع الاول فحتق

(*La civilisation arabe*, p. 7). Le *Kitâb el Ikhbâr* dit formellement qu'il est enterré à Tamghart (تمغرت), en berbère, la vieille femme ou la dame, ainsi que le ouâli Abou Zeid ben Yaʿqoub, auteur de prodiges et de miracles (f° 30).

4. Ilkhaṭṭi (ٱلْخَطّ) est le nom ḥassania du ouadi appelé en berbère Agouni (اَڭْنِي); c'est un lieu d'habitation des Trarzas et il s'y livra de nombreux combats. Les Ahl Ag Mottâr (اَڭْمُتَّارْ), y surprirent les Ahl ʿAbballa (عَبَّلَ) et tuèrent leur émir Birâm (برام) ben Maḥmoud. Il avait avec lui deux serviteurs. Les Ahl ʿAbballa y livrèrent aussi une bataille aux O. Attâm pour le motif suivant. Des jeunes gens de cette dernière tribu avaient attaqué les Ahl ʿAbballa, et en avaient blessé, chassé et tué plusieurs. Ce fut la journée de Tintchagmâtchek el ʿOggâl (تنْ چَغْمَاچِكْ العگّال). Les Ahl ʿAbballa

On peut placer à cette époque la bataille d'Abbouṭ (ابوط) livré par les O. ʿAttâm aux O. Aḥmed ben Dâmân. Ces derniers avaient tué Abanna ben ʿAli (اَبَنَّ بن اعل) Hassân el ʿAttâmi, ce qui amena une guerre importante. Les O. ʿAttam firent une expédition, surprirent les O. Dâmân, les poursuivirent depuis le matin jusque dans la nuit, et tuèrent Moḥammed Cheïn (شين) ben ʿAmar ben Sid Aḥmed

partirent vers le Sud et s'arrêtèrent à Ilkhaṭṭi. Les O. ʿAttâm restèrent dans le Sahara du Nord jusqu'à ce que l'hiver fût fini. Ils partirent alors en toute hâte avec leurs troupeaux, leurs femmes et leurs tentes à l'insu des Ahl ʿAbballa, qu'ils surprirent. Ceux-ci résistèrent peu de temps, puis s'enfuirent après avoir perdu dix-sept de leurs nobles. Ils abandonnèrent leurs tentes, leurs troupeaux, leurs enfants et leurs femmes. Chacune des tentes des O. ʿAttâm s'installa sur l'emplacement d'une des tentes des Ahl ʿAbballa, s'emparant de ce qu'elle possédait en troupeaux et en nègres. A Ilkhaṭṭi est enterré l'émir Moḥammed ben Mokhtâr b. ʿAmar ben ʿAli Chandhoura. Là eut lieu également une rencontre célèbre entre les Ida Ou ʿAli et les Ida bel Ḥasan. Des contestations s'étaient élevées entre eux, puis les premiers, rencontrant le cheikh Bâbât (بابات) des Ida bel Ḥasan, marabout et non guerrier, qui instruisait un disciple, les tuèrent tous deux. Les Ida bel Ḥasan envoyèrent contre eux, sous la conduite de ʿAbd er Raḥmân une troupe qui les trouva retranchés dans le marais de Bou Traifia, où il y avait beaucoup d'arbres et de l'eau en abondance. ʿAbd er Raḥman les défia et les vainquit; sa victoire fut célébrée dans de nombreuses qaṣidas de ʿAbd Allah surnommé El Aḥoual, neveu du cheikh Bâbât, et mort à la bataille de Tandoudj au XIIIe siècle de l'hégire (cf. sa biographie dans Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 304-311). Voici quelques vers de l'une d'elles : (basiṭ)

جادت بطيف سوى لى ام عمار لله لله لقيا طيفها السارى
لما راوا عابد الرحمان منقبضا تحت العجاجة مثل الضيغم الضار
ولوا فرادى ومثنى مد برين ولم يثنوا من الرعب وجها بعد ادبار
اوصى اليهم نذيرا ثم جاءهم فى منعة بعد ايضاء وانذارى

« Omm ʿAmmâr a été généreuse en envoyant son fantôme me visiter la nuit; quelle heureuse rencontre que celle de son fantôme nocturne.

« Quand ils virent ʿAbd er Raḥman s'élancer dans la poussière, tel un lion dévorant.

« Ils tournèrent le dos séparément et par couples ; et dans leur effroi, ils ne tournèrent pas la tête dans leur retraite.

« Il leur donna un avertissement, puis il vint à eux après les avoir avisés et avertis. »

Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 308-309; *Kitâb el Ikhbâr*, fo 10-13.

ibn Dâmân[1] qui protégeait la retraite et les litières où étaient portées les femmes. Tant qu'il vécut, nul ennemi ne put en approcher. Au matin, on s'aperçut qu'il était mort. ʿOthmân ben Ibrahim prit sa place et ne cessa de défendre les litières jusqu'à la nuit. Auparavant, il était obscur, quoiqu'un héritage l'eût enrichi. Dès lors, il occupa la première place dans la tribu. Sidi Moḥammed en Nâbighah el Ghallaoui[2] a dit de lui dans une qaṣidah consacrée aux événements du Sahara.

« Combien en avons-nous laissés! Combien en avons-nous séparés comme la mort de celui qu'on a tué, Abanna!

« Combien de Maghâfir lui ressemblaient en foule pour le sang avant qu'il n'eût terminé une année![3] »

C'est peut-être aussi vers cette époque qu'eut lieu une rencontre entre les Trarzas et les O. Dâmân d'une part et

1. Son fils Aḥmed fut tué plus tard avec ses deux fils à Inzamaddi (إِنْزَمَدِّ) par une troupe d'Ida Ou ʿAïch. Inzamaddi « avec un ز ressemblant à un ظ » est un des puits des Tagnant dans l'Adjar, en berbère Inzamadhdhen (إِنْزَمَظَّنْ) Zamadhdhen signifie « fermé » parce que de grands tas de sable bouchent une partie du puits (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 26; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 454.)

2. Moḥammed en Nâbighah el Ghallâoui ech Chinguiṭi el Ḥaoudhi est l'auteur d'un traité abrégé des miracles de Sidi Moḥammed el Yedâli, d'une biographie de ce saint intitulée السند العالى فى تعريف اليدالى ou النجم الثاقب فى بعض ما لليدالى من المناقب (voir l'appendice) cf. Ism. Hamet, *La civilisation arabe*, p. 9-10. Il est enterré à Tinfandja (تِنْفَنْجَ) c'est-à-dire Dzat Fandj (ذات فنج). Ce Fandj était un homme des Idaghban (إِدَاغْبَانْ) qui creusa ce puits (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 29, v. 26-27). Cf. aussi Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 90-91, qui déclare ne pas connaître le nom de son père, mais qui cite de ses vers.

3. Mètre ouafir.

فكم تركناه وكم ابنّا كقتل من قد قتلوا أبنّا
فكم بدا من مغفرى عاما فى الدم قبل ان يتم عاما

(*Kitâb el Ikhbâr*, f° 25-26.)

les Braknas de l'autre à Intimadhi (اِنْتِمَاظ). Le combat fut acharné. D'abord les Trarzas furent mis en fuite et poussés à travers le Farsaḥâ (فرسحا), jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un grand arbre à Ikhroufa (اِخْرُوف). Là, ils trouvèrent Iḥmaida (اِحْمَيْدَه) ben ʿAli ben Ech Charghi b. Aḥmed (ʿAli Chandhourâ?) b. Heddi b. Aḥmed ben Dâmân avec quelques personnes. Ils arrêtèrent la poursuite et mirent à leur tour les Braknas en fuite[1].

Mais l'intérêt du règne de ʿAli Chandhourâ consiste surtout dans ses rapports avec les Européens. Le 29 juillet 1717, Brue, revenu au Sénégal où il était envoyé par la Compagnie Mustelier qui avait remplacé la Compagnie des Indes, conclut avec lui un traité qui ne fut pas toujours observé[2].

Le 23 février 1723, Brice commandait à Froger de la Rigaudière qui était à la tête de l'escadre de la Compagnie de laisser à Arguin le gouverneur Both qui devait réclamer l'exécution du traité de 1717 et la restitution de 50 captifs qu'il avait pris à bord de deux barques de la Compagnie, *la Captive* et *la Pompe*[3]. ʿAli Chandhourâ, en effet, ne cessait de montrer de bonnes dispositions pour les Hollandais. Le 26 février au matin, une escadre, commandée par Périer de Salverte, avait débarqué des troupes qui s'emparèrent aisément du fort d'Arguin, abandonné par ses

1. *Kitâb el Ikhbâr*, f° 10. Intimâdhi est un mot d'origine berbère : In dag temâdhi (اِنْدَگْتِمَاظ) c'est-à-dire le puits d'Ag Temâdhi, nom d'une fraction des O. Daïman, dont il ne reste plus qu'un petit nombre. Dag temâdhi signifie « maître de cent » ذو مائة.

2. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. xix, p. 22; Berlioux, *André Brue*, p. 258-259 ; Cultru, *Histoire du Sénégal* (p. 174) dit à tort que ʿAli Chandhoura était roi des Braknas.

3. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. xii, p. 150.

défenseurs après une courte résistance. En même temps, ʿAli Chandhourâ permettait à un gouverneur hollandais Jean Beers, de s'établir à Portendick et de s'y fortifier. La conduite maladroite et cruelle du gouverneur français d'Arguin, Duval, souleva les Maures contre lui. Les Hollandais surent profiter de ces dispositions. ʿAli Chandhourâ marcha contre Arguin et bloqua le fort dont le commandant Jean de Both, à bout de munitions, dut capituler entre les mains des Hollandais. A cette nouvelle, la Compagnie envoya une nouvelle escadre commandée par Froger de la Rigaudière. Celui-ci échoua devant Arguin, mais il occupa Portendick que les Hollandais avaient abandonné et qu'il se fit céder par ʿAli Chandhourâ par un traité qui renouvelait les clauses de celui de 1717; il confirmait à la Compagnie le droit absolu de faire seule le commerce sur la côte, à condition de payer les coutumes ordinaires à ʿAli Chandhourâ et à Abou ʿAli, fils d'Abou Bekr (Bouali, fils de Bou Bakar). C'était ce dernier qui, maître de l'escale de Portendick, avait conclu le traité au nom du roi des Trarzas. Les coutumes accordées étaient les suivantes :

Droits du gouverneur d'Arguin.

« Au gouverneur pour sa protection et son droit de courtage : mille Piastres, à raison d'une Piastre par quintal. La Piastre évaluée à trois livres monnoyée de France. 3.000 livres

Prix de la gomme.

« Mille pièces de toille bleüe, appellée Blaenkaton de 25 aulnes d'Hollande, ou 12 aulnes un tiers de France, chacune coûtant 17 Florins, revenant à 21 livres 5 sols monnoye de France 21250 livres

« Plus 500 douzaines de miroirs de carton, à six douzaines par quintal, à sept sols la douzaine 175 livres

« Plus 500 douzaines de peignes de bois, à six sols la douzaine 150 livres

« Plus 2000 cadenats, à cinq sols la pièce 500 livres

« Plus 2000 couteaux Flamands, à cinq sols pièce 500 livres

« Total de ces articles 25575 livres

Coutumes ou droits que l'on paye à Ali Chandora pour la charge d'un navire de tel Port qu'il puisse être.

« Depuis un très long temps ce Chef des Maures exige de chaque vaisseau un droit qu'on appelle coutume de 2400 piastres en espèce. Mais il peut prendre pour la moitié de cette somme 300 pièces de toille bleue, évaluée à 1200 piastres, mais qui reviennent en effet à 21 livres 5 s. la pièce, qui font 6375 livres, et comme il ne manque jamais à profiter de cette alternative, il se trouve qu'au lieu de 7200 livres, il reçoit 9975 livres

« Outre la coutume, on a encore introduit l'usage de luy faire un présent de diverses marchandises, qui monte à 2870 livres 10 s.

« On paye au Maître-Langue, c'est-à-dire à l'Interprète, pour cent jours que durent la traite et chargement, à raison d'une demie piastre par jour, moitié en espèces et moitié en toille bleüe 50 Piastres qui reviennent à 150 livres.

« A 20 Laptots Maures, c'est-à-dire gens de journée qui servent à charger le bâtiment, à un quart de piastre par jour, pour le même tems et aux conditions cy-dessus 1418 livres 15 s.

« Total de ces 4 articles 14469 livres 15 s.

« Ce qui fait avec les articles précédents 40044 livres 15 sols pour la traite de 700.000 livres de gomme sans les dépenses du bâtiment. 40044 livres 15 s. [1].

La Compagnie y construisit un nouveau fort dont la situation physique et militaire fut aussi mal choisie que possible [2]. Le 29 mars 1723, sous l'influence d'un favori nommé Malikouri, maître de Bequio et de la plus grande partie de l'île de Bifeche, ʿAli Chandhourâ écrivit à Brue pour lui annoncer son intention de vivre en paix avec les Français et d'ordonner aux Trarzas qui étaient dans le fort d'Arguin avec les Hollandais, de se retirer [3]. Son fils Serkes et un des principaux Trarzas, ʿAli ben Ḥamed vinrent en conséquence, le 17 avril, saluer Bruce à Saint-Louis [4]. Ceci servit les projets de la Compagnie qui, en 1724, envoya à Arguin une nouvelle escadre commandée par Pierre de Salverte. Après avoir battu les Maures qui ne paraissent pas avoir tenu grand compte des ordres de ʿAli Chandhourâ, il obligea les Hollandais à capituler [5].

La cause de ces bonnes dispositions doit être cherchée sans doute dans la guerre que le roi des Trarzas soutenait contre Bakkar, roi des Braknas [6]. Ceux-ci faisaient la

1. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. XIX, p. 246-249.

2. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. XIV, p. 158-164; Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 18-19, où il appelle Abou ʿAli « Boraly »; Golberry, *Fragmens d'un voyage*, t. I, p. 137-139; Walckenaer, *Collection de Relations*, t. II, p. 260-287; Barthelemy, *Notice sur les établissements français*, p. 41; Berlioux, *André Brue*, p. 283-296; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 180-182.

3. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. XVII, p. 184-185; Berlioux, *André Brue*, p. 311-314.

4. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. XVII, p. 194-195; Berlioux, *André Brue*, p. 314-322.

5. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, p. 223-224; Berlioux, *André Brue*, p. 326-328; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 182-183.

6. Peut-être le Bakkâr, fils de ʿAli, roi des Braknas, qui éprouvait une vive amitié pour le ouâli Moḥammed Aḥmed ed Daïmâni duquel on raconte plu-

récolte de la gomme au bois d'Alfatack et la vendaient à une escale du Sénégal, appelée le Terrier Rouge, à 50 lieues de la principale résidence de Bakkar, sur les terres du Seratik. A la tête de 1.000 fantassins et de 1.000 cavaliers, ʿAli Chandhourâ mit en fuite les Braknas et les poursuivit du côté du lac Cayor[1].

Non seulement les Trarzas, mais aussi les Darmankour s'empressèrent de se faire un ami de Brue. A son voyage en 1723, le chef de cette tribu, Chems, l'envoya saluer par deux marabouts, El Fâzol (الفاضل) et Ahmadena qui lui offrirent des ornements en or[2].

En 1727, le fort de Portendick fut détruit ainsi que

sieurs miracles. Cf. le récit donné par Moḥammed ben Khalnâ Oualid ed Daïmâni : *Karâmât Aoulia Tochomcha*, et résumé par Ism. Hamet, *La civilisation arabe en Afrique centrale*, p. 23-26. Il ne doit pas être confondu avec Bakkâr ben Ali qui mourut à Izdilaf en 1092 de l'hégire (Ibn Khalnâ, *Qasidah*, v. 1) : cette année ayant commencée le 21 janvier 1681, c'est par erreur que M. Ism. Hamet (*La civilisation arabe*, p. 7) donne pour correspondance 1680-1681, au lieu de 1681-1682. Le même auteur cite le passage d'Es Selaoui, *Kitâb el Istiqṣa*, d'après lequel, en 1689, le chérif du Maroc, Mouley Ismaʿil fit dans le Sahara une expédition qui le conduisit jusqu'à Agha (اقا), Ṭaṭa (طاطا), Tichit (تيشيت) et Chinguit, et où il reçut des députations des Berâbich, des Maghâfira, des Delim, des Djurâr et des Moṭâʿ et des tribus des Maʿâqil qui lui promirent obéissance. Dans cette ambassade se trouvait le cheïkh Bakkâr el Maghfiri, père de Khenatha, qu'épousa Mouley Ismaʿil, à qui elle donna un fils, Mouley ʿAbdallah. Elle était douée de beauté et instruite. Ce passage du *Kitâb el Istiqṣa* se trouve au t. IV, p. 27 du texte arabe : il est la reproduction à peu près textuelle de quelques lignes du *Tordjemân el Moʿarib* d'Aḥmed ez Ziâni (cf. Houdas, *Le Maroc de 1631 à 1812*, p. 17 du texte arabe, 31-32 de la traduction française). Il ne paraît pas vraisemblable, comme le croit M. Houdas (*ibid.*, p. 32, note) que ce Bakkar soit le même que le marabout « Mahomet ben Buker » qui vivait dans la Chaouia, à l'est de Temesna, et qui accueillit Mouley Rachid, prédécesseur de Mouley Ismaʿil, lorsqu'il n'était que prétendant au trône (De Chénier, *Recherches historiques sur les Maures*, t. III, p. 344). Cf. aussi Cour, *L'établissement des dynasties des Chérifs au Maroc*, p. 190-191). La notice que l'abbé Godard a consacré à cet événement (*Description et histoire du Maroc*, II[e] partie, p. 516) qu'il place en 1690, est inexacte et confuse.

1. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. XIX, p. 244-245.

2. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. XVII, p. 196-197; ch. XVIII, p. 244.

celui d'Arguin et la traite attirée à l'escale du Désert[1].

Le jour de la rupture du jeûne de l'an 1139 (22 mai 1727), mourut ʿAli Chandhourâ. Son tombeau est au-dessus de Dabangou[2].

Il eut pour successeur son frère ʿAmar, surnommé Agoudjil, dont Ibn Khalnâ fait le plus grand éloge pour avoir protégé les marabouts. Il mourut dans la nuit de djomada II 1170 (26 février 1757)[3] et fut enterré à Agdernit (اَگْدَرنيت)[4].

Le 4 de rabi ʿl aoual 1165 (21 janvier 1752) eut lieu la journée d'El Batha dans laquelle les Oulâd Ghailân furent vaincus[5].

En 1166 de l'hégire (1752-1753) mourut le ouali Sidi Moḥammed ben El Mokhtâr ben Saʿid ben El Mokhtâr ben

1. Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 18; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 197.

2. Ibn Khalnâ, *Qaṣidah*, v. 15; Ism. Hamet, *La civilisation arabe*, p. 8. C'est par erreur que celui-ci donne pour date correspondante 1726 : il n'y a donc pas d'erreur dans la *Qaṣidah*, d'après laquelle le chérif Ismaʿil mourut une année ou à peu près avant lui (بسنة اونوها).

3. Ibn Khalnâ, *Qaṣidah*, v. 28; Ism. Hamet, *La civilisation arabe*, p. 8; Ancelle, *Explorations du Sénégal*, p. xvii; Poulet, *Les Maures*, p. 27.

4. La forme primitive de ce nom est Adʾarui (أَذْرُن) : c'est celui d'un arbre connu chez les Berbères. C'est un puits de l'Iguidi méridional : auprès d'un grand cimetière où sont enterrés les chefs des O. Daïmân et des Trarzas. Outre celles de Moḥammed ben Es Saʿid ben ʿAmar Agoudjil, et Aḥmed Zerrouq ben El Fâdhel el Kaouri, on cite encore les tombes de Sid Bakhnitta (بَخْنِتَّ), possesseur de la timbale des Beni Sâssi (صاحب طبل بنى ساسى), un chef des O. ʿAttâm, le Sid El Djerid ben Aḥmed Lamdjâd, etc. (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 8 v°-9 r°). Le poète El ʿAtin ben Moḥammed el Yaʿqoubi en a parlé dans une réponse à une satire faite contre lui par un des B. Daïmân, à l'occasion de sa lutte avec Sidi ben Moḥammed ed Daïmân (mètre basiṭ).

اغرى معاشر اكْدرنيت شاعرهم ورشحوه لتنقيصى وتفنيدى

« Ceux qui sont à Agdernit ont excité leur poète et l'ont poussé à me déprécier et à me traiter de menteur. »

(Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasit*, p. 224.

5. Ibn Khalnâ, *Qaṣidah*, v. 57-58. Les Oulad Ghaïlân étaient des Berâbich.

Ali b. Yaḥya b. Yedadji[1]. Le récit de ses miracles tiendrait, dit le biographe, en un ou trois volumes : le recueil qu'en a fait El Ghallâoui est plus restreint. Il était né en 1096 hég. (1684-1685). Je ne puis m'expliquer comment M. Massignon, dans un article qui sera cité ci-dessous fait assister El Yedali, né en 1096 et mort à l'âge de 76 ans, à la bataille de Tirtillas qui eut lieu en 1075. La légende prétend que sa mère ayant été prise avec toutes les femmes de la tribu dans la guerre de Chorbobbah, ce qui ne s'accorde pas avec ce que nous savons, El Mokhtâr ben Sa'id revint près d'elle et l'emporta sur son dos. Il faudrait supposer qu'il s'écoula vingt et un ans entre les deux événements, ce qui n'est pas vraisemblable.

Sidi Moḥammed se rendit par mer à Agadir Douma (اگادير دوما), ville florissante où il fut bien accueilli par les chrétiens. Leur chef lui donna le papier qu'il demandait. Il eut un fils nommé El Mobârek et une fille appelée Meïmounat el Ḥilâlyah. Outre un certain nombre de poésies, il composa les ouvrages suivants :

1° الذهب الابريز فى تفسير كتاب الله العزيز[2] ;

2° حلة السيرى فى معرفة العرب وخير الورى ;

3° فوآئد الفوآئد et son commentaire ;

4° Un livre de droit, d'après Sidi Khalil ;

5° Un ouvrage dans lequel il réfute le cheïkh Et Tenoundjou, commençant par صلاة ربى مع السلام على حسبى خير الانام ;

1. Son biographe fait remarquer que la forme Yedadji est Zénaga pour Yedali par suite du changement du ل en ج (cf. p. 3). Yedadj ou Iedal était un des cinq Tochomcha. Cf. Appendice II.

2. Cf. la description de ce commentaire dans Destaing, *Notes sur des manuscrits arabes de l'Afrique occidentale*, n° 1 (*Revue africaine*, 1911, p. 65-67).

6° Un commentaire sur sa qaṣidah, où il loue Ahmed Haïba l'émir des Braknas[1].

Il est enterré dans le cimetière d'In Tafokt[2]. Sa mère et son petit-fils Moḥammed ben Ḥaroud (حرود) ed Daïmâni sont enterrés dans le cimetière d'Aghnadjbort[3]. Un chef trarza, Moḥammed el Mokhtâr ben 'Amar, fut sauvé grâce à un avis miraculeux donné par ce Moḥammed ben Ḥaroud. Lui-même apparut une nuit au commandeur des croyants (امير المومنين) Sidi 'Abd el Qâder, surnommé Almami El Kouri El Foutâoui (المعروف بالمام الكورى الفوتاوى, sans doute un chef des Toucouleurs du Fouta-Toro) quand il fut pris par les infidèles dans l'expédition d'Ibrimmil (اَبرِمّل var. ابدمل Abdmilla).

Après 'Amar, régnèrent, mais rapidement, ses frères : Mokhtâr, Moḥammed Babanet et Addi[4].

Le successeur de ce dernier fut El Mokhtâr ben 'Amar. Il semble que des troubles éclatèrent dès le début de son règne, car la qaṣidah parla d'une journée de Djafdjafou (جَفْجَفُ) en ramadhân 1170 (20 mai-18 juin 1757). Peut-être se rattachera-t-elle à la conquête de l'Iguidi où habitaient primitivement les O. Bouzikri qui en furent chassés

1. Cf. le récit de ses miracles et de ses exploits dans le *Kitâb el Ikhbâr*, f^os 4-5 ; Massignon, *Un poète saharien* (*Revue du monde musulman*, juin 1909, p. 199-206) ; Ism. Hamet, *La civilisation arabe dans l'Afrique centrale*, avril 1911, p. 10-20. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 226-239.

2. In Tafokt (اِن تَـافُـكْتْ) est un cimetière du côté nord de l'Iguidi. En berbère, Tafokt signifie soleil, c'est-à-dire « le puits du soleil » (*Kitâb el Ikhbâr*, loc. laud.). Cf. sur ce mot mes *Études sur les dialectes berbères*, p.60-63.

3. Aghnadjbort (اَغْنَجْبُرْتْ), diminutif d'Anadjbor (اَنَجْبُرْ) signifie « premier », car ce fut le premier cimetière creusé dans l'Iguidi (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 9).

4. Ancelle, *Les explorations du Sénégal*, p. 17.

par Mokhtâr. Ils furent remplacés par les O. Daïmân[1]. On raconte qu'il visita le Maroc et reçut de Moḥammed ben ʿAbdallah ben Ismaïl[2] une timbale d'airain qui fut brisée dans les circonstances suivantes. Les O. Aḥmed ben Dâmân avaient chassé les O. ʿAttâm de leur pays et les avaient repoussés jusque chez les Ida Ou ʿAïch et les O. Embârek. Pendant quelque temps, la distance qui les séparait maintint la paix. Mais les O. Attâm firent une expédition, se cachant le jour, marchant la nuit, jusqu'à ce qu'ils tombèrent à l'aube sur leurs ennemis, du côté d'In Banba (اِن بَنْبَ)[3], à l'endroit appelé Laoubba (لَوْبَّ) près duquel il y a aujourd'hui une construction française. La surprise fut complète, mais il ne périt que deux hommes : un individu assez obscur, des Al el Khâlil (آل الخاليل) et un certain Aḥmed Bougâr (بوگار) ben Ibraïk (ابْرَيكْ) allié aux

1. *Kitâb el Ikhbâr*, f° 4.

2. Poulet, *Les Maures*, p. 27, Moḥammed ben ʿAbdallah ben Isma'il, gouverna d'abord, au nom de son père, le royaume de Marrakoch de 1169 hég. (1755-1756) jusqu'en ṣafar 1171 (15 octobre-13 novembre 1757) époque à laquelle il succéda au Chérif ʿAbdallah : il régna jusqu'en redjeb 1204 (17 mars-16 avril 1790), cf. Ez Ziani ap. Houdas, *Le Maroc de 1631 à 1632*, p. 67-86 du texte; Es Selâoui, *Kitâb el Istiqṣa*, t. IV, p. 84-119; Dombay, *Geschichte der Scherifen*, p. 147-219; Chénier, *Recherches sur les Maures*, t. III, p. 465-533; Godard, *Description et histoire du Maroc*, 2e partie, p. 548-567. Ces historiens ne parlent pas de la visite du prince trarza.

3. Un des puits de l'Iguidi. On raconte que ce mot vient de In Banban (اِنْ بَنْبَن) et que Banban signifie « les cuisses » (الافخاذ). On dit aussi que cet endroit fut ainsi appelé d'un tata (قصر) dans le Fouta (فُوتْ) qu'on nommait Banba, ce qui supposerait que primitivement des noirs y étaient établis. Là est enterré le cheikh Aḥmed ben Moḥammed el ʿAqil, mort en 1244 (1828-1829) qui fut célébré dans les vers de ses contemporains. Il étudia d'abord auprès de sa sœur Khadidja bent Moḥammed el ʿAqil, auteur elle-même d'un commentaire sur la *ʿAqidah* d'Es Senousi, intitulée ام البراهين. La science mystique lui fut enseignée par le cheikh Alfa Ibrahim du Fouta Djalou (من اهل فوت جَلُ?) Il revint dans son pays au bout de six ou sept ans et y remplit les fonctions de qâdhi jusqu'à sa mort (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 5, v°-8 r°; Ahmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 453 qui l'écrit اِنْبَنْبَهْ).

Al ʿAmar ben ʿAli. Les tentes ne furent pas pillées, mais les O. ʿAttâm emmenèrent les chameaux et brisèrent la timbale donnée à El Mokhtâr par Mouley Moḥammed ben ʾAbdallah[1]. Le fils d'El Mokhtâr, ʿAleit (عاليت), fut enterré à Tirtillas[2].

Le règne de ce prince paraît avoir été assez court, car c'est le nom de son successeur, ʿAli Kouri, qui paraît dans le traité avec les Anglais. Ceux-ci, en effet, s'étaient emparés en 1760 du Sénégal dont la possession leur fut confirmée par le traité de 1763. Il réservait aux Français le droit de commerce sur la côte comprise entre le cap Blanc de Barbarie et la barre du Sénégal et de fréquenter les mouillages situés entre les deux points. Mais l'Angleterre profita d'une obscurité dans la rédaction de l'article pour l'annuler. De plus, pour empêcher tout commerce de la gomme par mer, elle détruisit tous les établissements d'Arguin et de Portendik, défendit à ses propres marchands de fréquenter ces mouillages et un navire fut entretenu armé dans le but de maintenir cette police. Les Trarzas furent donc contraints de porter leur gomme à l'escale du fleuve[3].

En même temps, et pour compenser peut-être le dommage causé aux Trarzas par la suppression des escales maritimes, les Anglais avaient institué les coutumes suivantes à payer au roi « Hilly Kouri » (ʿAli Kouri) et à ses interprètes[4]. Le détail qui est curieux en a été conservé

1. *Kitâb el Ikhbâr*, f° 7 v°-8 v°.

2. *Kitâb el Ikhbâr*, f° 15 r°. Ancelle (*Explorations du Sénégal*, p. xvii) le donne comme ayant régné après ʿAli Kouri et avant ʿAmar Coumba ses frères. Carrère et P. Holl le nomment Aleiete et le font succéder à Mokhtâr ʿAmar (*De la Sénégambie*, p. 260) ; il y a évidemment une confusion. Ils ajoutent qu'il laissa un fils nommé Mokhtâr Aleite.

3. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 201, 215-217, 258.

4. Déjà cependant, comme on l'a vu plus haut, l'ancienne Compagnie française des Indes avait fondé l'usage des coutumes « ainsi nommées parce

par Golberry, d'après le livre officiel anglais[1]. Les coutumes ne devaient être payées qu'à la fin de la saison de la traite de la gomme, après le retour des traitants et même de la flotte qui allait trafiquer en Galam. Elles comprenaient :

Pour le roi :

33 pièces de guinée,
21 fusils de traite,
600 pierres à fusil,
600 balles de plomb,
2 aunes de drap écarlate,
3 pièces de toile de Silésie,
2 onces de clous de girofle,
12 livres de sucre terré,
15 ancres de poudre,

En recevant ces coutumes, ʿAli Kouri devait offrir :

7 peaux de bœuf au gouverneur,

Pour Hamet Brahim, premier interprète du roi :

2 fusils de traite,
1 pièce de guinée,
1 ancre de poudre,

qu'elles étaient des présents qui se renouvelaient annuellement, payées aux chefs des Maures, aux principaux d'entre eux, aux interprètes de leurs rois et à leurs femmes pour les engager à porter aux comptoirs français la totalité de la gomme récoltée » (Golberry, *Fragmens*, p. 166).

1. « Les Anglais avaient une sorte de registre manuscrit qui contenait, dans le plus grand détail, les motifs, l'énumération et l'ordre des coutumes qu'on devait payer annuellement aux chefs des nations africaines, les époques où ces coutumes devaient être délivrées, des notes relatives à l'importance de ces chefs et de ces nations, des instructions sur les règles qu'il fallait suivre en délivrant ces coutumes et des observations politiques dans le commerce de cette partie de l'Afrique. Ce registre ou ce livret était envoyé par le ministère anglais au gouverneur du Sénégal avec ordre de s'y conformer.... Le hasard a mis entre mes mains un de ces registres ou livrets, écrit en anglais et terminé par des remarques intéressantes, par une lettre du secrétaire de la trésorerie au commandant anglais du Sénégal. » (Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 266-268.)

Pour les six autres interprètes du roi :

6 fusils de traite,
6 pièces de guinée
6 ancres de poudre

Pour Sidi Moktar (Mokhtâr) un des principaux chefs trarzas[1] :

24 pièces de guinée,
10 ancres de poudre
11 fusils de traite,
500 balles de plomb,
2 pièces de toile de Silésie
1 aune de drap écarlate,
6 livres de sucre terré,
1 once de clous de girofle.

Pour le valet de Sidi Mokhtâr :

1 pièce de Guinée,
1 fusil de traite,
1 ancre de poudre.

Sidi Mokhtâr, en recevant les coutumes, devait offrir au gouverneur un présent de cinq bœufs.

Pour Babukar (Abou Bekr) Syrhé, un des chefs des Trarzas:

25 pièces de guinée,
10 ancres de poudre,
11 fusils de traite,
500 pierres à fusil,
500 balles,
2 pièces de toile de Silésie,

1. Sidi Mokhtâr avait fait deux fois le pèlerinage de La Mekke et avait le titre de ḥâdji, ce qui lui attirait de la considération. Comme il se prétendait issu de Mohammed, il portait un turban vert. On louait sa belle figure, son esprit et ses manières décentes (Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 32.)

1 aune de drap écarlate,
6 livres de sucre terré,
1 once de clous de girofles.

Le valet d'Abou Bekr recevait la même quantité que celui de Sidi Mokhtâr [1].

En plus de ces coutumes, les Anglais essayèrent de s'attacher le roi des Trarzas et les principaux chefs par des honneurs et des présents particuliers quand ils venaient à Saint-Louis. Pour ʿAli Kouri, il était salué à son arrivée par sept coups de canon de la batterie de la Savane; Sidi Mokhtâr et Abou Bekr Siré, de trois coups. En outre, ils recevaient chaque jour pour leur nourriture :

ʿAli Kouri :

1 bœuf moyen,
6 mesures de blé égales à 42 mules,
2 galons de mélasse,
2 galons de vin rouge ou blanc [2],
5 livres de sucre terré,
8 pains.

A Sidi Mokhtâr et à Abou Bekr Siré, chacun :

2 galons de vin,
2 galons de mélasse,
3 mesures de blé égales à 21 mules,
12 livres de viande fraîche de bœufs,
3 pains.

Si les fils de ces trois personnages venaient recevoir les coutumes à la place de leurs pères, ils avaient droit à la moitié des vivres.

On avait prévu le cas où, mendiants de leur naturel, les chefs ou leurs enfants tenteraient de prolonger leur séjour

1. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 269-271.
2. On remarquera ce présent officiel offert à un prince musulman.

à Saint-Louis. Il était entendu qu'ils n'y resteraient que le temps nécessaire à arranger quelque affaire avec le gouverneur[1].

Néanmoins, en dépit de ces avantages, les Trarzas avaient continué, malgré la surveillance du vaisseau anglais à faire le commerce de la gomme avec des interlopes qui risquaient d'être coulés bas. Aussi la politique anglaise employait-elle un autre moyen pour retenir les Trarzas dans la soumission. Elle favorisait la rivalité entre eux et les autres Maures, surtout les Braknas : le relèvement de l'escale de Podor, où ceux-ci portaient leur gomme, avait accru leur puissance et leur considération[2].

Aussi, tant que le fort et l'établissement de Podor devaient subsister, les Anglais payèrent à Ḥâmed Mokhtâr qui avait succédé en 1766 à son père, roi des Braknas, les coutumes suivantes :

54 pièces de guinée,
8 pièces de toile de Silésie,
15 ancres de poudre,
6 fusils de traite,
200 pierres à fusil,
200 balles,
11 longues barres de fer,
12 filières de rassades,
30 piastres,
1 livre de clous de girofle,
1 coffre de bois avec un cadenas.

Quand il venait à Saint-Louis, il devait être salué a son arrivée et à son départ par cinq coups de canon[3].

1. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 276-277.
2. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 258-260.
3. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 275-276.

Ḥâmed Mokhtâr se trouvait à la tête, non seulement des Braknas, mais des Darmankours qui lui étaient inféodés. « Ils ont, dit Golberry, un attachement et une déférence qui ne se sont jamais démentis : leur chef témoignait le plus grand respect pour Hamet-Moktar (Ḥâmed Mokhtâr) chef des Brachknaz (Braknas), qu'il reconnaissait comme roi, comme général de la nation, comme le père de la famille des Agrichys : dans toutes les circonstances, les intérêts de ces deux tribus sont toujours réunis, toujours compris dans les mêmes traités, et le roi des Brachknaz (Braknas), discute, agit, conclut tout seul pour ces tribus germaines, sans que jamais il y ait eu aucune réclamation, aucune opposition de la part des Maures Darmankours [1]. »

En redjeb 1175 (26 janvier-27 février 1762) mourut un émir des Braknas nommé Aḥmed ben Haïba. Il avait été en relations avec le ouali Sidi Moḥammed ben Sa'id el-Yedâli qui l'avait loué dans une qaṣidah. En récompense, l'émir s'était engagé, lui et ses successeurs à lui payer, ainsi qu'à ses descendants, une redevance jusqu'au jugement dernier [2].

La qaṣidah mentionne, sans autres détails, la déroute d'Antar le 25 de chaoual 1180 (24 mars 1764) [3].

Sur ces entrefaites, le Sénégal fut, en 1779 reconquis par la France qui en garda la possession par le traité de 1783. Il eût été de bonne politique de s'attacher 'Ali Kouri qui regrettait les Anglais et de maintenir comme eux l'interdiction de trafiquer de la gomme à Arguin et Portendik pour concentrer ce commerce à l'escale du Désert où les Maures portaient ce qu'ils récoltaient dans la

1. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 272-273.
2. Ibn Khalnâ, *Qaṣidah*, v. 55; *Kitâb el Ikhbâr*, f° 4 v°-5 r°.
3. Ibn Khalnâ, *Qaṣidah*, v° 60-61.

forêt du Sahel [1]. Mais cette sage politique ne fut pas suivie et en 1781 et 1782, des vaisseaux français venaient traiter de la gomme à Portendik, non pas en interlopes, mais en vertu de lettres de marques délivrées dans les bureaux de la marine et d'une autorisation spéciale du ministère [2].

Le traité de Versailles, en 1783, aggrava cette faute en reconnaissant aux Anglais le droit de trafiquer à Arguin et à Portendik. Le résultat fut qu'en raison de la concurrence des acheteurs, le prix de la gomme devint douze à quinze fois supérieur à ce qu'il était avant la conquête anglaise [3]. Lorsque la vente de la gomme était favorable à Portendik, les Trarzas s'y rendaient de préférence et la vente faiblissait à l'escale du Désert. Heureusement, elle se soutenait à Podor, à l'escale du Coq et au Terrier Rouge, où les Braknas, ne pouvant se rendre à Arguin ni à Portendik, apportaient la gomme qu'ils récoltaient dans les forêts d'El Biar et de Podor [4].

En 1784, grâce à une intrigue, une Compagnie de Paris obtint le monopole du trafic de la gomme au Sénégal, ce qui ruina les maisons de Bordeaux, de Nantes, de la Rochelle et du Havre [5]. Malgré l'incapacité de cette Compagnie, on étendit le privilège à tout le commerce, esclaves, or, bois, etc., en dépit des protestations du chevalier de Boufflers, gouverneur du Sénégal [6]. En 1785 le 20 juillet,

1. La forêt du Sahel était possédée exclusivement par les Trarzas; elle était entièrement composée de gommiers blancs, c'est-à-dire produisant de la gomme blanche, la plus estimée par sa pureté et sa blancheur. Elle était a vingt lieues à l'est de Portendik et à 25 lieues au nord de l'escale du Désert (Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 201.)

2. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 219.

3. Pruneau de Pommegorge, *Description de la Nigritie*, p. 13-14; Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 18-19; Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 140, 217-218.

4. Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 36-37.

5. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 279.

6. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 281.

le Directeur de la Compagnie conclut avec ʿAli Kouri un traité pour l'établissement de comptoirs dans son pays. Les coutumes annuelles qu'il s'engageait à payer étaient les suivantes :

200 pièces de guinée,
2 fusils à 2 coups,
30 coudées d'écarlate,
1 pièce de mousseline
10 miroirs,
10 peignes,
10 paires de ciseaux,
10 cadenas,
10 jambettes,
10 pièces de platelle,
10 barres de verroterie,
1 filière d'ambre.
1 filière de beau corail,
100 livres de poudre à tirer,
1000 balles,
1000 pierres à fusil,
1 bassin,
80 bouteilles de mélasse,
2 pains de sucre,
2 bâtons pour les tentes.

Les femmes et les ministres de ʿAli reçurent également des coutumes[1].

Le 2 mai 1785, un traité fut signé avec les Darmankour[2] et le 10 mai, ou plus probablement le 26 de la même année, avec Ḥâmed Mokhtâr[3].

1. Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 231-232.
2. Durand, *Voyage au Sénégal*, Atlas, 3.
3. Durand, *Voyage au Sénégal*, Atlas, 33.

Le traité avec ʿAli Kouri fut suivi d'un autre (27 juillet 1785) entre de Repentigny, gouverneur du Sénégal et le roi des Trarzas, pour la restitution des esclaves fugitifs et d'autres questions relatives à la traite. Cependant la même année (août 1785), il prétendait s'approprier la totalité ou au moins la moitié des objets se trouvant sur les bateaux qui faisaient naufrage sur le Sénégal. Il dut se désister de ces prétentions devant l'attitude énergique de Saugnier, qui fit arrêter son frère, et du commandant français du fort de Podor, Duclauzel[1].

En même temps, ʿAli Kouri essayait d'étendre son pouvoir sur la rive gauche du Sénégal. Le roi du Oualo avait été ministre de son prédécesseur et l'avait fait assassiner par des Trarzas de ʿAli Kouri, mais, ayant eu lui-même quelques difficultés avec ce prince, il fut étranglé vers la fin de 1785[2].

La haine contre les Trarzas ne cessait d'agiter Ḥamed Mokhtâr, roi des Braknas qui est représenté comme lâche, orgueilleux et insolent. En 1787, le chevalier de Boufflers qui le vit à Podor en fait un portrait peu flatté. « C'est un homme fort puissant, mais fort doux et en même temps fort dévot. Il n'aime que les femmes et les prêtres et passe sa vie le plus qu'il peut à Podor pour être loin de son camp, loin de ses ennemis. Il habite une mauvaise chambre du fort avec une femme en titre et trois ou quatre dames d'honneur qui en manquent de temps en temps, livré aux conseils de ses marabouts qui lui laissent faire toutes ses sottises et toutes ses fredaines pourvu qu'il

1. Saugnier, *Relations de plusieurs voyages*, p. 128, 130, 133.

2. Saugnier, *Relations de plusieurs voyages à la côte d'Afrique*, p. 130. D'ailleurs Saugnier confond les Braknas et les Trarzas. De même que plus haut (p. 3), il dit que les Blacknars (Braknas) avaient pour chef Halicon (ʿAli-kouri) et les Trasars (Trarzas) Admet Moctar (Ahmed Mokhtâr).

porte une centaine de leurs petits scapulaires qu'ils appellent gris-gris et qu'il fasse par jour environ huit à dix prières ridicules sur une peau de mouton qu'on étend à ses pieds. Le reste du temps, il converse — cela s'appelle palabrer — sur les intérêts de sa prétendue couronne et le résultat de tous ses palabres est de demander des présents et des secours qu'on ne lui donne que le moins qu'on peut, d'emprunter au tiers et au quart des étoffes, des fusils et d'autres marchandises, sous prétexte d'une guerre à soutenir, mais qu'il donne par le fait à tout ce qui l'entoure... Sa figure est assez belle; il ressemble à une sainte face dont la couleur aurait beaucoup poussé au noir. Il est plutôt drapé qu'habillé d'une manière très pittoresque, presque toujours en blanc. Du reste, il a absolument la dégaine d'un roi fainéant et, qui plus est, d'un roi mendiant[1] ». Boufflers reçut de lui comme cadeau un cheval arabe[2].

Mais n'osant attaquer les Trarzas avec ses deux seules tribus, il s'allia avec ʿAbd el Qâder, almamy ou seratik des Pouls du Fouta-Toro qui, comme lui, fréquentait l'escale de Podor. Fort de cette alliance, il enleva en 1785 la favorite de ʿAli Kouri à qui elle fit déclarer qu'elle se séparait à jamais de lui. ʿAli Kouri et les Trarzas ressentirent vivement cet affront; ils préparèrent la guerre et sollicitèrent en vain les secours de la France : ils obtinrent des marchands anglais des armes et quelques provisions[3].

Le gouvernement français laissa écraser ʿAli Kouri. Celui-ci était à Saint-Louis lorsqu'il apprit l'invasion de Ḥamed Mokhtâr et de ʿAbd el Qâder. Il se hâta de partir et

1. L. de Magnien et Henri Prat, *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers*, p. 457-458; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p 233.

2. L. de Magnien et Henri Prat, *Correspondance inédite*, p. 462.

3. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 260-261.

dans le courant d'octobre 1786, il rencontra l'ennemi à vingt lieues de la capitale du Sénégal. L'armée des Braknas à laquelle s'était joint un contingent de 400 nègres était plus forte que celle des Trarzas. Ceux-ci eurent d'abord l'avantage, mais ils cédèrent bientôt et prirent la fuite. Golberry en vit passer 200, fuyant au galop de leurs dromadaires sur lesquels ils étaient montés par couples : en vingt heures, ils étaient arrivés à Saint-Louis, passèrent le Sénégal à la nage et, après avoir perdu quelques-uns des leurs, abordèrent sur les terres du damel du Cayor, allié de leur maître. Quant à celui-ci, il refusa de fuir malgré les prières et les supplications des siens. Démonté et blessé de plusieurs balles, il défit le pagne dont il était habillé, l'étendit à terre, se fit placer dessus et, avec trois hommes déterminés, attendit l'ennemi, le visage tourné vers lui. Quand Hamed Mokhtâr s'approcha à la tête de sa cavalerie, ʿAli Kouri lui adressa les plus sanglants reproches et les plus mortelles injures. Le chef Brakna, plein de fureur, fit faire une décharge générale sur le roi trarza qui périt frappé de plus de 50 balles[1].

Cette victoire faillit être aussi funeste à Ḥamed Mokhtâr qu'à son ennemi. Le siratik ʿAbd el Qâder, en effet, en attribua l'honneur à son contingent poul et prétendit faire la loi, non seulement aux Trarzas, mais encore aux Braknas, aux Darmankours, aux rois nègres des environs et même aux Français du Sénégal. Mais, ayant commis l'imprudence d'attaquer le damel du Cayor, il fut vaincu et fait prisonnier. Les Maures purent respirer[2].

1. Durand, *Voyage au Sénégal*, ch. XIX, p. 240; Golberry, *Fragmens*, t. I, p. 263-264; 355-356. Cf. un trait analogue du chef nègre d'Aougham dans une guerre contre Tarîn, roi des Masin de Tichit, et Tin Yeroutân, roi d'Aoudaghost entre 350 et 360 de l'hégire, 961-971 (El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 159).

2. Durand, *Voyage au Sénégal*, ch. XIX, p. 240; Golberry, *Fragmens*, t. I, p. 265.

Sous le règne de ʿAli Kouri, la guerre recommença entre les O. ʿAttâm et les O. Aḥmed ben Dâmân, les premiers avaient enlevé des bœufs aux O. Aḥmed Isghaiir (اِسْغَيْرْ). Ceux-ci les poursuivirent jusqu'à Tin Idder où ils les rejoignirent et les O. ʿAttâm furent défaits par Moḥammed ben ʿAli Maouta, surnommé Bâcha Ḥangâr (بَاشَ حَنْگَارْ) allié des O. Dâmân, qui blessa grièvement à la tête Aḥmed ben Moḥammed Adjmâr (اجمار). Après le combat, une partie du O. Dâmân avec leurs cousins, les O. ʿAbballa, les B. Sâsi, les O. Zennoun et les Ahl Ag Mottâr partirent cherchant de l'eau et des pâturages jusqu'à Iṭouaila (اِطْوَيْلَ) et les autres jusque In Tefâchit (اِنْتِفَاشِيتْ)[1]. Là, les blessures d'Aḥmed causèrent sa mort. Le chef des O. ʿAttâm les excita à la vengeance; ils se jetèrent de nuit sur le campement des O. Dâmân dont ils tuèrent le chef, ʿAli ben Sidi El Mokhtâr ben Haddi, son fils, El Mokhtâr ben Djaimoun, ʿAli ben ʿAmr b. El Mokhtâr b. ʿAli Chandoura[2], en tout sept personnes, puis ils revinrent dire à leurs familles : « Nous en avons tué, comme jamais l'ange de la mort n'en a tué un jour. » L'émir des Trarzas, ʿAli Kouri ben ʿAmar ben ʿAli était à ce moment dans le Sud, avec une troupe des O. Isghaiir. Quand son interprète (ترجمانه) ʿAbd el Ouahhâb lui apprit l'attaque des O. ʿAttâm, il alla trouver le cheïkh des Ander Isghaiir (اَنْدِرْ اِسْغَيْرْ) qui connaissait la magie. Celui-ci lui donna

1. Intifâchiti est un endroit abondant en eau : il vient du berbère ان تَـفَشِّذ ce mot signifie « une colline de sable blanc ». Dans le cimetière considérable qui est auprès, est enterré, outre Aḥmed ben Moḥammed Adjmar, le savant Aḥmed Fâl ben Moḥammed Tâl et Ya'qoubi (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 26 v°).

2. C'est peut-être le même qui est appelé plus haut Moḥammed ben Mokhtâr ben ʿAmar b. ʿAli Chandhourâ et qui est enterré à Ilkhaṭṭi.

un secret pour arrêter les ennemis partout où ils se trouveraient et les empêcher de fuir. « Quand ce charme les aura atteints, dit-il, ils ne bougeront pas jusqu'à ce que tu les aies rejoints. » Les O. ʿAttâm prirent la fuite, mais lorsqu'ils furent arrivés à Dâmân[1] le charme opéra : ils cheminaient depuis le matin jusqu'au soir et toujours ils se retrouvaient à Dâmân « comme l'âne du moulin ». A ce moment arriva l'émir qui les avait poursuivi à marches forcées. Quand les O. ʿAttâm virent qu'ils ne pouvaient lui échapper, ils creusèrent un fossé garni d'un retranchement, placèrent au milieu leurs familles et leurs richesses, jurèrent par Dieu de ne pas abandonner leur poste et se recommandèrent mutuellement de ne pas fuir et de soutenir le combat. L'attaque commença dans la matinée. Sid Aḥmed ben Moḥammed Bâbâna (بابانَ) se mit à haranguer ses compagnons dont il était le héros. « O. Aḥmed ben Dâmân, dit-il, vous et tous ceux qui sont avec vous, il n'y a pas de cheval plus blanc que le mien, pas d'homme plus magnanime que moi et dont le vêtement soit plus long. Faites ce que je ferai : vous guérirez vos maux, vous mettrez en fuite vos ennemis. » Tous lui répondirent : « Nous ne resterons pas en arrière de toi : tu ne feras rien que nous ne le fassions ». Il lança son cheval de l'autre côté du fossé, mais n'y arriva pas, atteint, lui et sa monture, de nombreux coups de fusils. Les O. Dâmân

1. Dâmân (دامان) est un puits d'eau douce dans l'Inchiri : l'eau est proche de l'ouverture ; il pousse aux environs des fleurs odoriférantes. C'était la résidence du chef de la tribu trarza de ce nom. Ce point a été mentionné dans un vers du poète Amḥammed ben Eṭ Ṭalab el Yaʿqoubi. (basiṭ).

امست اميم لدى دامان منزلها سقاه كل ملثّ يحمل الودقا

« Omaim s'est trouvée au soir à Dâmân, puisse le nuage chargé d'eau qui apporte l'ondée arroser son campement. »

(Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 254 ; *Kitâb el Ikhbâr*, f° 18 ; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 188.)

s'élancèrent à sa suite; beaucoup furent tués, mais l'enceinte fut forcée. Un petit nombre des O. 'Attâm s'échappa avec leurs familles et leurs biens. Ils s'arrêtèrent à Limdanna (لِمْدَنَّ) où il y avait de l'eau, puis continuèrent leur marche et se réfugièrent dans le Tagant. Les O. Aḥmed ben Dâmân passèrent la nuit sur le champ de bataille à enterrer leurs morts et à soigner leurs blessures. Quand ils voulurent reprendre la poursuite, il était trop tard[1].

Si l'on en croit Labarthe[2], les tribus maures regardaient le sultan du Maroc comme leur chérif, mais celui-ci n'avait pas la moindre autorité sur ces populations nomades[3].

En 1787 des bandits appartenant aux Braknas, aux Trarzas et aux Darmankours, infestaient les côtes de l'Océan entre Inguinghir, près du marigot des Maringouins, et le cap Boïador. Ils vendaient les naufragés qu'ils conduisaient au Maroc. Quelquefois même, comme on le voit par l'exemple de Brisson, en 1785, il les amenaient eux-mêmes à Mogador pour être rachetés. Ils les vendaient aussi à un fils du sultan du Maroc qui, s'étant révolté contre son père, avait été contraint de fuir dans l'oasis de Oualata (Ioualaten)[4].

Pendant ce temps, la Compagnie ne faisait que péricliter par sa propre faute et par celle du gouvernement français. On lui avait donné le privilège exclusif de la traite de la gomme, mais on accorda bientôt des permissions particu-

1. *Kitâb el Ikhbâr*, f° 18-23.

2. *Voyage au Sénégal*, p. 35.

3. Caillié rapporte que, suivant les Maures, il aurait existé dans le Sahara un gros village de leur caste, près des puits remplis d'une eau salee et détestable, qu'on appelle les puits des Trarzas : les habitants exploitaient le sel et en faisaient un commerce considérable avec le Soudan. Mais les gens du Tafilalet au Maroc auraient détruit ce village (*Journal d'un voyage à Temboctou*, t. II, p. 417, 418).

4. *Histoire du naufrage et de la captivité de M. Brisson*, p. 102-103; Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 206-207.

lières à des marchands étrangers à la Compagnie. Celle-ci d'ailleurs, prit de fausses mesures, si bien qu'en 1790 aucune nation riveraine ne voulait traiter avec elle[1].

Vers 1800, les Ida Ou ʿAïch qui avaient vécu jusque-là tributaires pressurés par les O. Embarek[2], les O. Nâṣir et les O. Betta, cherchèrent à recouvrer leur indépendance. Moḥammed ben Khouma, leur chef, refusa le tribut. Ses successeurs, ʿAmar et Bakar ould ʿAmar, continuèrent la lutte, mais ce ne fut que sous le fils de ce dernier, Moḥammed Cheïn (شين), que l'action décisive eut lieu. Réunis à Lachneïkat, près de Tijikja[3], ils restèrent bloqués pendant quatre mois par les Ḥassania. Pendant ce temps, leur chef s'assura l'appui des O. ʿAbdallah et réussit, après avoir séparé les confédérés, à vaincre les O. Embarek et d'autres tribus ḥassania et à devenir indépendant. Il eut pour successeur son fils Moḥammed ould Moḥammed Cheïn, sous le règne duquel fut fondé en 1819 le poste de Bakel. Il mourut en 1820, laissant six fils. L'aîné, Soueid Aḥmed revendiqua le pouvoir qui, en raison des règles de

1. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 219-220, 282.

2. Cf. sur les O. Embarek (Mobârek) Aḥmed ech Chinguiṭi (*Ouasiṭ*, p. 464-465) qui fait leur éloge. Delafosse, *Haut Sénégal-Niger*, t. II, p. 377-379.

3. Aujourd'hui Fort Coppolani, du nom du résident qui y fut assassiné. Cette ville fut fondée il y a un peu plus de 230 ans. Des Maures émigrés à la suite de guerres entre Zouaya emmenaient avec eux un marabout aveugle. Ils s'arrêtèrent dans le Ouâdi Rechid, alors désert, et songèrent à s'y établir. Leur compagnon se fit apporter une poignée de terre, la flaira et dit : Quittez ce ouadi; il est bon pour la culture des palmiers, mais funeste pour ses habitants. Ils reprirent leur route et allèrent dans la vallée d'Entomtâkit (انتُمتاكيت) où il fit le même essai. Enfin, ils descendirent à Tijikja où, ayant flairé la terre, le marabout leur dit : C'est un pays béni ; établissez-vous y avec la bénédiction de Dieu (Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 429-430; Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 121, 164, 224, 228, 245, 257). La même légende existe pour la fondation de Tichit (cf. Delafosse, *Haut Sénégal-Niger*, p. 220). Cf. un récit analogue sur l'habileté d'un Berbère à reconnaître un terrain en flairant le sol, chez El Edrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 10-11 du texte.

succession, devait appartenir au frère du défunt, El Mokhtâr. Celui-ci fut battu à Bou Hauz, dans l'Aftout Chergui, mais il prit sa revanche l'année suivante à Dakna dans l'Erguibat, à l'Est du Tagant. Les partisans de Soueïdi durent fuir dans le désert où ils se nourrirent de gomme, d'où leur surnom d'Abakak. La séparation était complète. Soueïdi Aḥmed régna sur les Abakak et eut cinq fils. Son frère Solaïmân Aḥmed lui succéda : puis son fils Moḥammed Soueïdi Aḥmed qui assassina son oncle pour le remplacer. Vers 1830, il eut pour successeur son frère Bakar Ould Soueïdi Aḥmed qui mourut centenaire[1]. De leur côté, l'autre fraction, les Cheratit, plus nombreux furent gouvernés par El Mokhtâr, puis par son frère Ely. La guerre éclata entre l'oncle et les neveux; Aḥmed ould Mokhtâr et Bakar Ould Mokhtâr; le premier demanda des secours aux Kounta, les seconds aux Ahl Sidi Maḥmoud, Ely fut remplacé par eux. A la mort de Bakar, Mokhtâr Ould Aḥmed son neveu, étant trop jeune pour lui succéder, l'autorité fut confiée à son cousin Rasoul Ould Ely. Celui-ci prétendit garder le pouvoir lorsque Mokhtâr le revendiqua. Une guerre civile s'ensuivit chez les Cheratit, mais Rasoul, battu à Bedezouk, dans l'Affola, au nord-est de Tijikja, puis à El Khaba n'eut d'autre ressource que de faire sa soumission à son cousin. Sous son règne, les Mechdouf[2], tribu zénaga commandée par Aḥmed Mahmoud Ould Mokhtâr, se rendit indépendante par la victoire d'El Kharjouh entre l'Affola et le Ḥaoudh, grâce

1. Ancelle (*Les explorations au Sénégal*, p. xxvi) dit en février 1887 qu'il fut assassiné par un Abakak, or il vivait encore en 1904. C'est ce Bakar Ould Soueïdi qui fut vaincu par ʿAmmar ould Osmân, chef des O. Embarek, entre 1840 et 1850 (Delafosse, *Haut Sénégal-Niger*, t. II, p. 378 379).

2. Sur les Mechdouf ou Mejdouf cf. Barth (*Reisen und Entdeckungen*, t. V, p. 548) qui les assimile aux Masoufa des géographes arabes.

à la défection des Ahl Sidi Maḥmoud[1]. Des vers en hassania ont conservé le souvenir des luttes des Mechdouf contre les O. Embârek :

أَسكِ عنْ تصريفْ القيّومْ
وَآسْكِ يذاك التصرّوفْ
مشظوف اكْبلْ ملْكْ واليوم
عِذْتْ اَنَ مالِكْن مشظوفْ

O changement de l'immuable !
O vicissitudes !
Les Mechdouf avaient autrefois la royauté,
Et aujourd'hui leur royauté se trouve renversée[2].

Après la mort de ʿAli Kouri, son frère Aḥmed Mokhtâr[3] avait été nommé tuteur de son neveu Sidi ʿAli[4], roi des Trarzas. Les victoires qu'il avait remportées, l'habileté avec laquelle il avait administré le pays, la générosité avec laquelle il distribuait les présents qu'il recevait des Français, lui avaient concilié la faveur des grands et du peuple et il n'eut pas de peine à se faire reconnaître comme roi au détriment de son neveu[5]. En 1817, il avait 65 ans. Mollien, qui le vit à l'escale, nous trace de lui un portrait avantageux : « Sa figure inspire le respect; sa chevelure et sa barbe blanche lui donne l'air imposant d'un patriarche; il

1. Cf. *Annuaire du Sénégal*, 1864, p. 164, note; Poulet, *Les Maures*, p. 85-87; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 464, 467, 470-471; Ancelle, *Les explorations au Sénégal*, p. XXIV-XXVII; Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 214-216.

2. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 465.

3. Il est appelé ʿAmar ould Mokhtâr par Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 260, et par Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. XVII.

4. Celui-ci est nommé Mohamet Eli Kabari par Carrère et Paul Holl, *De la Sénegambie*, p. 260.

5. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, t. I, p. 73; Carrère et Paul Holl, *De la Sénegambie*, p. 261; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 315.

est vêtu d'une longue pièce d'étoffe blanche qui enveloppe son corps et laisse passer ses bras et ses jambes dont la force musculaire le dispute à celle des jeunes gens qui le suivent. La blancheur de ses vêtements est la seule marque qui le distingue de ses sujets : on le voit fumer dans la même pipe que ceux qui l'entourent »[1].

Toutefois, Sidi ʿAli ne se laissa pas dépouiller sans résistance. Il monta jusqu'en Galam pour chercher du secours et s'allia les zénagas des Douaïch en épousant une de leurs princesses nommée Lalia. Avec une poignée d'hommes et les Douaïch attachés à sa fortune, 300 environ, il remporta quelques légers avantages et se dirigea vers le bord de la mer, peut-être pour rester en communication avec les vaisseaux européens. Poursuivi par Aḥmed Mokhtâr, il fit prendre à ses gens un poste avantageux et ils se retranchèrent derrière leurs chameaux comme dans une forteresse[2]. Les ennemis se contentèrent d'en faire le blocus qui fut signalé par un trait d'audace. Quatre des assiégeants réussirent à pénétrer dans le camp de Sidi ʿAli espérant le tuer par surprise. Ils ne réussirent qu'à trancher la tête de six de ses principaux partisans et rentrèrent sains et saufs dans leur camp avec ces trophées[3].

Quoique l'armée d'Aḥmed fût quatre fois plus forte que celle de son neveu, il crut devoir demander du secours au roi des Braknas qui lui envoya deux mille fantassins. Sidi ʿAli, informé de leur départ, résolut de prévenir leur jonction avec Aḥmed Mokhtâr; il marcha contre eux, les surprit par son audace et les battit : 80 d'entre eux furent

1. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, t. I, p. 67.
2. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, t. I, p. 73-74; Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 261-262.
3. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, t. I, p. 75-76.

tués; le reste prit la fuite. Le prince se tourna alors contre son oncle. La bataille fut acharnée, mais Sidi ʿAli fut vaincu; il fut obligé de fuir dans le désert, pendant que son camp était forcé; les femmes et les enfants furent massacrés : celle de Sidi ʿAli fut arrachée par Aḥmed lui-même aux bourreaux qui, après lui avoir brisé les dents, l'avaient livrée à la brutalité des guerriers : cent esclaves furent pris ainsi qu'un grand nombre de bœufs [1].

En 1817, régnait chez les Braknas Aḥmadou Ould Sidi ʿAli[2]. Caillié, qui le visita, donne une description pittoresque de son camp : « Le camp d'Hamet-Dou (Aḥmadou) pouvait contenir, lors de mon séjour, à peu près cent tentes, et de quatre à cinq cents habitants. Lorsque le roi reçoit les droits accoutumés, son camp est rempli d'étrangers qui viennent lui demander des cadeaux. J'en ai vu qui y étaient depuis trois mois, dans l'espoir d'obtenir dix coudées de guinée, ce qui représente une valeur de dix francs. Ces parasites vont se loger dans la première tente où on veut bien les recevoir, et deux fois par jour, le matin et le soir, un chapelet d'une main, une *satala* (سطلة) de l'autre, vont de porte en porte mendier un peu de lait. Pendant la journée, ils se promènent deux à deux dans le camp, se réunissent sous les tentes pour faire la conversation, et s'endorment le plus souvent en se débarrassant mutuellement de la vermine qui les ronge... La tente du roi n'a rien qui la distingue de celle de ses sujets; elle est faite, comme toutes les autres, en tissus de poil de mouton; elle est garnie, à chaque bout, de huit cordes de cuir,

1. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, t. I, p. 76-79.

2. C'est celui qui est appelé Hamet-Dou par Caillié et qui en 1824 avait un ministre du nom de Moctar (Mokhtâr) Boubou, chef du village de Podor chez qui se rendit le voyageur français (Caillié, *Journal d'un voyage à Temboctou*, t. I, p. 46). Son frère, Sidi Aybî, gouvernait une fraction des Brakuas (Caillié, *ibid*,, p. 70).

avec autant de piquets, qui servent à la tendre. Deux montants de dix à douze pieds de long, croisés par le bout et s'ajustant dans une petite traverse d'un pied de long sur six pouces de large, se placent au milieu, et servent à l'élever; cette traverse surmonte les montants et empêche que leurs bouts ne crèvent la tente. Un tapis fait dans le pays, en poil de mouton, entoure la tente intérieurement; quatre piquets sont plantés à l'un des bouts et soutiennent deux traverses où l'on passe une corde ou une courroie en manière de filet, sur laquelle on place le bagage. Les effets sont contenus dans des sacs de cuir carrés en forme de malle, dont l'ouverture est placée à l'un des bouts; ces sacs ont un couvercle fermant à cadenas.

« Les harnais des chevaux et des chameaux entourent la tente. Le lit du roi est fait comme celui des nègres; c'est une claie garnie de nattes, supportée sur des piquets et des traverses, à environ un pied de terre. Une natte étendue par terre remplit le vide de la tente, et sert de lit à la suite du roi. Le commun du peuple couche par terre sur des nattes sous lesquelles ils étendent quelquefois un peu de paille. Pour préserver les effets d'être volés, on dresse une natte autour, vers le bout de la tente. La provision d'eau est gardée dans des outres placées sur des piquets dans l'intérieur...

« La vaisselle du roi consiste en six ou huits plats creux et ronds en bois; ils contiennent environ six litres chaque et servent à mettre le lait et les autres aliments; trois chaudières en fonte, et deux pots en terre qu'ils tirent du Fouta, forment la batterie de cuisine et complètent l'ameublement. Cette description de la tente du roi convient également à toutes; seulement chez les pauvres, les tapis sont remplacés par des nattes.

« Hamet-Dou (Aḥmadou) est presque toujours entouré

de guéhués[1] ou chanteurs ambulants. Il y en a un grand nombre parmi les Maures; ils marchent toujours à la suite des princes, dont ils obtiennent tout ce qu'ils veulent, en employant tantôt les plus basses adulations, tantôt les menaces. Chaque prince en a un attaché à sa suite; celui de Hamet-Dou (Aḥmadou) le suit partout où il va. Souvent, assis dans la tente, il chante ses louanges et lui débite les flatteries les plus outrées... Sa femme et ses enfants l'accompagnent ordinairement et répètent en chœur les sottises qu'il vient de chanter...

« Les guéhués ont deux sortes d'instruments dont ils s'accompagnent en chantant. L'un, fait en forme de guitare, n'est autre chose qu'une petite calebasse ovale, recouverte d'une peau de mouton très bien apprêtée; un bâton d'un pied de long la traverse horizontalement près de ses bords, et sert à monter les cordes de l'instrument, qui sont au nombre de cinq, faites de plusieurs brins de crins tordus ensemble : cet instrument se touche et rend des sons très agréables. Le second est une sorte de harpe à quatorze cordes de boyaux de mouton, montées sur un bâton de deux pieds de long, placé obliquement dans une calebasse ronde, beaucoup plus grande que la première. Une corde en cuir, tendue horizontalement sur la peau qui recouvre la calebasse, sert à fixer les cordes par le bas; quelquefois c'est à un morceau de bois placé en travers qu'elles sont attachées. A l'extrémité de la calebasse et sous la dernière corde se trouve un morceau de fer très plat et ovale, de cinq pouces de long, garni de petits anneaux également en fer; et lorsqu'on touche la harpe, ils font un cliquetis qui accompagne agréablement le son de cet instrument déjà assez harmonieux[2]. »

1. Du wolof *gévèl bă*.
2. Caillié, *Journal d'un voyage à Temboctou*, t. I, p. 87 et suiv.

En général, Aḥmadou vécut en bonne intelligence avec les Français, excepté dans la circonstance suivante. En 1819, les Trarzas, prétendant avoir des droits sur le Oualo que la France avait l'intention d'occuper, se liguèrent avec les Braknas et les Pouls et passèrent le fleuve, mais furent battus avec leurs alliés par une expédition de la garnison de Saint-Louis. Ils durent, par le traité du 7 juin 1821, céder ce qu'ils prétendaient avoir de droits sur le Oualo. Ce traité fut complété par un autre conclu avec les Braknas (21 juin 1821) et par un avec les Ida Ou ʿAïch qui devaient venir à l'escale de Bakel[1]. Sidi ʿAli, fils de ʿAli Kouri, était venu se joindre aux ennemis de ʿAmar Ould Mokhtâr. Celui-ci voulant se soustraire à l'hégémonie française, chercha à rouvrir aux Anglais le marché de Portendik, mais les négociants de Saint-Louis s'entendirent avec Hamet Fall, un des personnages les plus importants des Cherqi Ould Heddi parmi les Trarzas. Ils le décidèrent, par des présents, à empêcher l'ouverture de ce marché qui aurait fait une redoutable concurrence aux escales du fleuve. En 1822, ʿAmar Ould Mokhtâr excita la fureur d'un de ses fils, Brahim Ouali, qui se rendit à Portendik et assassina Hamet Fall. Le père de ce dernier, ʿOmar, souleva le Oualo avec l'aide de Sidi ʿAli et une bataille fut livrée à Tewourwour. ʿAmar Ould Mokhtâr y fut vaincu, et deux de ses fils, Elikran Nach et Brahim Ouali, l'assassin de Hamet Fall, y furent tués, le dernier par Brahim Khalil, frère de sa victime. Sidi ʿAli redevint maître de l'escale, et percevait les coutumes, lorsqu'en 1827 il fut assassiné par trahison dans un combat contre les O. Dakchar : ʿAmar ould

1. Barthélemy, *Notice historique sur les établissements français*, p. 14-15; Raffenel, *Nouveau voyage au pays des Nègres*, t. II, p. 56-57; Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. XXI; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 303-304.

Mokhtâr demeura seul maître du pays[1]. Mokhtâr fils de Sidi ʿAli ne continua pas longtemps la lutte. En 1828, il fit sa soumission à Moḥammed el Ḥabib[2] qui venait de succéder à son père comme roi des Trarzas[3]. Tout semblait oublié lorsqu'en 1830 un des hommes de sa suite assassina un noir sénégalais. Mokhtâr en fut rendu responsable par le roi des Trarzas auprès du gouvernement du Sénégal et lorsque, en 1832, il se rendit à Saint-Louis avec toutes les garanties de sûreté fournies par Moḥammed el Ḥabib, il fut arrêté sur la dénonciation de celui-ci, jugé et exécuté le 19 décembre[4].

En 1824 Ahmadou, roi des Braknas eut à lutter contre ses cousins Mh'ammed Sidi, Mbaoua, Aḥmed Sidi et Mokhtâr qui lui reprochaient de ne pas partager avec eux les coutumes qu'il touchait des blancs. Ils s'emparèrent de 200 bœufs qu'ils emmenèrent chez les Nor'mas. Ceux-ci s'unirent pour défendre les révoltés avec les O. Aḥmed[5], aux O. ʿAîd et aux O. Bakkar; une partie des Ida Ou ʿAich, les Abakak, commandés par Moḥammed Ould Soueïd Aḥmed, se joignirent à eux. La bataille se livra à Youga, vaste plaine de dix lieues de tour; elle dura trois jours. A la fin, Aḥmadou remporta la victoire; Aḥmed Sidi fut tué ainsi que 73 Braknas et 25 Ida Ou ʿAïch. De son côté, Aḥmadou perdit 54 hommes :

1. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie française*, p. 263-276.

2. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie française*, p. 276-277; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 315.

3. En 1833, d'après Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xvii; cette date est trop rapprochée. Celle de 1822 donnée par Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 28 est également inexacte.

4. Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xvii; Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie française*, p. 277; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 37.

5. Les O. Aḥmed avaient assassiné plusieurs harratin d'Aḥmadou après avoir obtenu leur pardon pour des ravages commis dans ses champs de mil. (Caillié, *Journal d'un voyage*, t. I, p. 70.)

les révoltés se réfugièrent dans le Tagant. Les morts furent enterrés sur le champ de bataille[1]. Leurs tombeaux consistant en carrés de cailloux surmontés d'une pierre tumulaire furent visités par Caillié. « Nous passâmes, dit-il, près de huit à dix tombeaux : du plus loin que mes compagnons les aperçurent, ils s'écrièrent : *Salam alaikoum*, *la ilah ilallahou*. Nous nous arrêtâmes pour prier, ce qui me donna le temps de visiter ces tombeaux. Des tertres sont élevés au-dessus des corps et, à la tête de chacun, il y a une pierre plate sur laquelle est écrit le nom du défunt. Après une courte prière, nous jetâmes chacun une petite branche d'arbre, puis mes compagnons se rendirent à celui d'un marabout très vénéré[2]. » Aḥmadou remporta un autre succès sur le cheïkh des Ida Ou ʿAïch et l'Almamy du Fouta Toro, Biram, à Kra Ferouel, près de Youga[3].

Moḥammed el Ḥabib, le nouveau roi des Trarzas, avait pour mère Imbairika (إمبيريك) fille de Sidi ʿOmaïr, fils de Sidi'l Mokhtâr, un des chefs des O. Aḥmed b. Dâmân, enterré à El Mayaḥ (الميّاح), localité de Tinchigel (تينشيگل) où se trouve un cimetière, contenant les tombes de gens vertueux, de chefs et de savants des O. Dâmân[4].

1. Bourrel, *Voyage au pays des Maures Braknas*, p. 42.
2. Caillié, *Journal d'un voyage à Temboctou*, t. I, p. 104.
3. Bourrel, *Voyage au pays des Maures Braknas*, p. 42.
4. Tinchigel, du berbère *Tinchag Il* (تنشاگ إل), c'est-à-dire « près de la mer »; تنشگ signifie « près de » et إل, « la mer » (ou le fleuve). Les poètes des B. Daïmân l'ont arabisé en ذات اليمّ dans ces vers (basiṭ).

ان الماق من شوق الذين لدى عدّ المكارم ذات اليم منـدفقهٔ
وشوقهم ان يكن عىّ اللسان به ففى احشا السن بـ لشوق مُنطلقهٔ

« Mes yeux versent des larmes au sujet de ceux qui étaient près de la foule des gens généreux à Dzat el Immi.

Il prit le titre d'émir du Sahara et livra bataille près d'Itouaïnich (إتْوَينيش) en 1827 aux O. Aḥmed b. Dâmân. Peu après ils firent la paix, en 1829[1].

En 1830, Moḥammed ʿAmar, disciple de l'imâm Bou Bakar, chef du Dimâr, vaincu d'abord par Yousof, Almamy du Fouta Toro, reprit le dessus, s'empara de Podor et marcha contre Dagana. Le gouverneur du Sénégal, Pron, alla à sa rencontre et le vainquit à Mbilor. Le faux prophète fut arrêté dans sa fuite par les chefs du Oualo[2], suspendu à un tamarinier en face de Richard Toll et fusillé par eux[3].

Débarrassé de Sidi ʿAli et de son fils Mokhtâr, Moḥammed el Ḥabib songea à étendre sa puissance sur la rive droite du fleuve, et en particulier sur le Oualo où ses adversaires avaient trouvé des partisans. Pour y arriver, il épousa la reine Guimbotte à la fin de 1832 et le mariage fut célébré à Dagana. Le gouverneur du Sénégal, Kernel, comprit le danger de laisser les Maures s'installer sur la rive droite. Il commença la guerre et eut pour auxiliaire Fara Tenda, qui devint en 1855 chef du Oualo. Deux expéditions eurent lieu; Portendik fut bloqué pour empêcher le commerce de la gomme avec les Anglais et son successeur conclut le 30 août 1835, un traité de paix. Moḥammed el Ḥabib renonçait pour son fils Ely à toute prétention sur le Oualo[4].

« Et si la langue est impuissante à exprimer le regret, dans mes entrailles j'ai des langues qui l'expriment. »

(*Kitâb el Ikhbâr*, f° 30 v°-31 r°; *Kitâb el Ansâb*, p. 63, 94).

1. *Kitâb el Ikhbâr*, f° 15 v°; Aucelle, *Explorations au Sénégal*, p. xx; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 309.

2. Cf. sur le Oualo Gaden, *Le Poular*, t. I, p. 44, note 2.

3. Raffenel, *Nouveau voyage au pays des nègres*, t. II, p. 114; Barthélemy, *Notice historique sur les établissements français*, p. 18-20; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 309.

4. Raffenel, *Nouveau voyage au pays des nègres*, t. II, p. 114-115; Barthé-

En 1841 mourut Ahmadou, roi des Braknas, empoisonné dans du lait par sa femme Lilia (Leilah), fille de Rasoul, chef des Cheratit[1], qui, ne lui ayant pas donné d'enfants, était jalouse du fils que le roi avait eu d'une harratine, Sidi Ely, à qui il destinait sa succession. En même temps que lui, mouraient du même poison les principaux chefs de son parti, son frère consanguin Moḥammed Sidi et son frère utérin Khodouch qui jouissait d'une grande autorité chez les O. Sa'id[2]. Son fils Sidi Ely n'avait que huit ans. On choisit pour lui succéder son cousin Mokhtâr Sidi. Celui-ci s'appuya sur les Nokhmakh et les O. Manṣour, les O. Aḥmed et une fraction dissidente des O. Saïd. Ils étaient convenus de laisser à Mokhtâr Sidi la royauté des Braknas avec l'escale de Podor, tandis que Bakar, frère d'Eyba et de Mokhtar Cheïkh, serait le chef des Nokhmakh, des O. Manṣour et des El 'Amar Brahim, fraction ralliée des O. Seïd. Mais tandis que Bakar était allé recruter un allié dans la personne de l'Almamy du Fouta, Mamadou Biram, une révolte conduite par Ndiak Mokhtâr[3], ancien ministre

lemy, *Notice historique sur les établissements français*, p. 19-21; Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie française*, p. 278-282; *Annales sénégalaises*, p. 19; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 309, 315, 316.

1. Cette fraction des Ida Ou 'Aïch avait reçu ce surnom, qui désigne une espèce de hyène, parce que, à la suite d'une guerre en temps de famine, ils se nourrirent de vieilles peaux de bœufs. Ils habitent la partie méridionale du Tagant et comprennent trois tribus guerrières : la tribu royale des El 'Amar Ould Imohamed, celle des Al Soueïd et celle des Zénagas non tributaires; les tribus maraboutiques appartiennent aux Tadjakant (Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xxv; Poulet, *Les Maures*, p. 81-82).

2. Bourrel, *Voyage dans le pays des Maures Braknas*, p. 525; Ricard, *Le Sénégal*, p. 278; Poulet, *Les Maures*, p. 56-57. Suivant un autre récit, Lilia et Ndiak Mokhtâr avaient résolu de débarrasser Aḥmadou, à son insu, de son frère qui lui portait ombrage et ce fut par mégarde que le roi et Khodouch burent le lait empoisonné destiné à Moḥammed Sidi (Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie française*, p. 229-231; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 38).

3. Ce Ndiaye Mokhtâr, né à Podor, de Mokhtâr Bouba, ministre de Sidi 'Ali et d'Aḥmadou, avait pour frère Samba N'dar et pour sœur Bourika, plus tard femme du qâdhi de Saint-Louis. Comme frères utérins, il avait Abdou-

d'Ahmadou, remplacé par son frère Abdoulaye. Moḥammed Redjel, cousin du feu roi fut proclamé. Les troupes de Mohktâr Sidi furent battues et Bakar, revenu avec ses auxiliaires du Fouta fut également vaincu et tué[1].

En présence de ces événements, le gouverneur du Sénégal, Bouet, voyant que, malgré les coutumes payées au roi des Braknas, le commerce était arrêté par le pillage et les exactions se déclara pour Moḥammed Redjel, maître de l'escale de la gomme. Au commencement de 1844, il fit arrêter Mokhtâr Sidi qui avait pillé des caravanes, tiré sur les bateaux et massacré des marabouts marchands de gomme et le fit déporter, ainsi qu'Abdoulaye, au Gabon où ils moururent tous deux[2].

Moḥammed Redjel resta donc seul roi, mais son autorité était nulle et son caractère faible. Il ne put empêcher plusieurs chefs braknas de prendre parti pour Aḥmed et Tarrouzi, surnommé Ibn el Laigât (ابن الليگات) frère de Moḥammed el Ḥabib, roi des Trarzas, venu pour chercher du secours afin de détrôner son frère. Mais il fut vaincu avec ses auxiliaires braknas et se réfugia dans l'Adrar[3].

Ce pays était alors en proie à une guerre civile entre les Ida Ou ʿAli et les Ida bel Ḥasan : la raison n'en est pas

laye, Brahim et Menhamba. Il avait vécu à Saint-Louis et échappa à la haine que lui portaient Moḥammed Sidi parce qu'il passait pour connaître seul l'endroit où étaient enterrés les trésors du roi précédent. Mais Brahim ne lui pardonnait pas la déportation de son frère Abdoulaye au Gabon où il mourut et le fit assassiner en trahison près de Guédé par un de ses neveux qui portait aussi le nom d'Abdoulaye. Moḥammed Sidi fut très mécontent de cette mort, mais n'osa poursuivre les assassins (Carrère et Paul Holle, *De la Sénégambie*, p. 239-243).

1. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 230-231 ; Ancelle, *Les explorations au Sénégal*, p. xxi, Poulet ; *Les Maures*, p. 57.

2. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 231 ; Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xxi, Poulet ; *Les Maures*, p. 57.

3. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 231-232 ; Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xxi ; Poulet, *Les Maures*, p. 28.

connue[1]. Les premiers furent défaits dans trois rencontres : à la journée de Laghbibiri (لَغْبِيبِرِى) puis à celle d'Irzig (إِيرْزِيگ), à celle de Bou Traïfiah[2]. Dans cette dernière, Aḥmed et Tarrouzi ibn el Laigât, frère du roi des Trarzas, commandait une troupe des Ida Ou ʿAli. Mécontent de se voir refuser une femme esclave par Baba (بابَ) ben Aḥmed Bibih (بيبه) el ʿAlaoui, il le menaça de se joindre aux Ida bel Ḥasan. Les Ida Ou ʿAli perdirent sept hommes et furent mis en fuite, mais ils réussirent à emmener la femme réclamée par Aḥmed. Moḥammed El Ḥabib essaya de rétablir la paix entre les deux tribus, mais les Ida Ou ʿAli s'y refusèrent. Une trêve eut lieu néanmoins, pendant laquelle quelques-uns de ceux-ci allèrent chercher des secours au Tagant et livrèrent la bataille d'Ibelḥanoucha (إبلحنوشه). Ils la gagnèrent et tuèrent un grand nombre de leurs adversaires, entre autres Moḥammed ben ʿAbdi, sans perdre un seul homme. Du Tagant ils firent une nouvelle expédition plus considérable que la première. La bataille fut livrée à Tandoudjah : elle est mentionnée dans les vers d'Ibn Maḥmoud el Belḥasani[3]. Les Ida bel Ḥasan furent encore vaincus et parmi les morts se trouva leur poète ʿAbd Allah El Aḥoual[4].

Moḥammed el Ḥabib rendit le roi des Braknas responsable de l'aide que son frère avait trouvée dans ces tribus. Il envahit leur pays : Moḥammed Redjel fut renversé et remplacé par Moḥammed Sidi, neveu de Mokhtâr Sidi, qui

1. Quand cette guerre éclata, l'oncle de l'auteur du *Ouasiṭ*, Mamoun, étudiait tout jeune encore auprès du cheïkh El Mokḥtar b. ʿAbd el Djalil (Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 308).

2. Marais à deux journées d'Inbamba (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 8 v°, l° 12 r°, f° 12 v°.

3. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 239.

4. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 304-311.

gagna la confiance du roi des Trarzas en promettant de n'être que son lieutenant. Moḥammed el Habib lui donna son appui et le fit proclamer en 1845[1].

Mais Sidi ʿAli, fils d'Aḥmadou, n'était plus un enfant : il commença la lutte contre Moḥammed Sidi. Les débuts furent malheureux : il fut vaincu à Moukh Lifa, à Foni, à Lifar, à Mbargou, au-dessus de Kaédi, à Diab Diola, à Djegueti, à Mounadj et à Kindelek au nord-est du lac Cayor[2]. Une circonstance heureuse vint lui donner un allié inattendu. En 1851, Moḥammed el Ḥabib, mécontent de l'aide que les dissidents et son frère, qu'il avait du reste fait assassiner, avaient trouvée dans l'Adrar, auprès d'Aḥmed ben Aïdda, organisa une expédition contre ce pays. Il laissa le commandement des Trarzas à Moḥammed Sidi qu'il croyait absolument sûr et dévoué, mais qui n'empêcha pas les Cheratit de faire une fructueuse razzia dans laquelle ils s'emparèrent de la femme de Moḥammed el Ḥabib. Son expédition dans l'Adrar, du reste, n'eut aucun résultat. Il ne put vaincre la résistance de l'émir Aḥmed b. Aïdda : retranché dans l'Adrar, il se borna à couper quelques palmiers, ce qui lui fit appliquer le vers suivant par son adversaire :

هو كُاع آلّ بوجعَرَانْ بخبارُ يسْتَنّ لِخْرِيف

« Il ne réussit qu'à être un Abou Djiʿrân[3]; pour son affaire, il attend l'automne. »

A son retour, il adressa de violents reproches à Moḥammed Sidi qui, fort de la protection du marabout Cheïkh

1. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 232-233; Poulet, *Les Maures*, p. 57-58; Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xxi.

2. Poulet, *Les Maures*, p. 58.

3. Petit animal répugnant qui n'apparaît qu'en automne, à l'époque de la maturité des fruits.

Sidia, ne lui fit que des réponses ironiques avec des allusions à sa campagne malheureuse. Moḥammed el Ḥabib se rapprocha de Sidi ʿAli (1852) et chercha à le lancer comme prétendant. Mais les O. Dahmân, une des tribus sur lesquelles il comptait le plus, s'y opposèrent et le roi des Trarzas dut renoncer à son dessein, d'autant plus qu'il avait provoqué des ennemis plus redoutables[1].

Espérant profiter du désordre causé en 1848 par la suppression de l'esclavage, il avait revendiqué le Oualo au nom de son fils. En 1850, une députation de négociants et d'habitants de Saint-Louis était venue lui demander de maintenir la paix. Dès lors, il déclarait qu'à la première rupture, il viendrait faire son salam dans l'église de Saint-Louis : le chef des Azouna, Moḥammed ʿAli se vantait de prendre la ville avec les seuls guerriers de sa tribu[2]. Cependant, malgré ces bravades, il se rendait compte de la gravité qu'aurait pour lui une guerre avec les Français au moment où il avait à lutter contre les dissidents de sa famille réfugiés dans l'Adrar. Aussi disait-il à ses confidents : « Pas de guerre avec les blancs; ils tueraient mon fils aîné Ely que je ne leur ferais pas la guerre »[3]. Le gouverneur Protet fut néanmoins contraint par des attaques réitérées à commencer les hostilités; les ennemis subirent une sanglante défaite à Dialmateh[4].

A son arrivée, Faidherbe successeur de Protet, trouva la situation difficile[5]. Moḥammed el Ḥabib avait épousé, comme nous l'avons vu Ndété-Yallo, appelée par les Fran-

1. Carrère et Paul Holle, *De la Sénégambie française*, p. 233-236; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 428.

2. Ricard, *Le Sénégal*, p. 282; *Annales sénégalaises*, p. 4-5; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 121-122; 357-358; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 316, 327-328.

3. *Annales sénégalaises*, p. 23; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 137; Poulet, *Les Maures*, p. 29.

4. Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 317, 318.

5. Ricard, *Le Sénégal*, p. 283.

çais Djimbot ou Guimbotte, reine du Oualo : il en avait un fils, Ely qui se regardait comme le maître du pays. C'était la rive gauche du Sénégal livrée aux Trarzas. Déjà des tribus guerrières harratines, portant les armes et commandées par un prince, les Takharedjent, les Dagbadjis, les O. Achkeur, les O. Beniouk ou Azouna, les O. Bou ʿAli, s'y étaient installées et commençaient leurs ravages continuels. Faidherbe songea à les surprendre, mais il fut trahi par le chef des Ida Ou'l Ḥadj (Darmankour) qui portait le nom traditionnel de Chems[1]. Venu à Saint-Louis, il eut connaissance de l'expédition projetée et s'empressa de prévenir les Trarzas qui se hâtèrent de fuir sur la rive gauche à l'exception des Azouna, campés entre Diekten et Tiaggar. Ils furent vaincus et chassés de leur camp[2]. Cet échec ne changea pas les sentiments de la reine du Oualo qui continua ses relations avec les Maures. Aussi le 25 février, un corps expéditionnaire, commandé par Faidherbe, battit à Dioulbou les gens du Oualo et leurs auxiliaires, les O. Khalifa, tribu harratine guerrière. Des O. Dahmân furent pris entre Nder et Dickten[3].

Ces événements décidèrent Moḥammed el Ḥabib à entrer ouvertement en campagne. Faidherbe lui envoya cet ultimatum : suppression des escales, suppression des coutumes, renonciation au Oualo, cessation des pillages sur la rive du fleuve. A son tour, Moḥammed el Ḥabib réclama l'augmentation des coutumes des Braknas et des Trarzas, abandon du Oualo, destruction des forts bâtis par les Français, défense à tout bâtiment de guerre d'entrer dans le fleuve, établissement de coutumes pour

1. Du temps de Caillé, le chef des Darmankour était déjà désigné sous ce nom.

2. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 288; *Annales sénégalaises*, p. 6-7; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 123-125.

3. *Annales sénégalaises*, p. 10-22; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 128-130.

prendre du bois à Guet Ndar et Bop Nkior et, avant tout, le renvoi du gouverneur Faidherbe. La guerre commença en mars 1855; après une série d'escarmouches, Moḥammed el Ḥabib passa le Sénégal et envahit le Oualo pendant qu'une colonne française débarquait sur la rive droite, battait les O. Aïd et les Lekhibat, ce qui amena la défection de la première de ces tribus qui abandonna Moḥammed el Ḥabib. Celui-ci essaya de menacer Saint-Louis pour rappeler la colonne, mais elle continua sa marche dans le pays trarza, surprit le 22 avril le campement des Dagbadjis et des Koumleïlen, tandis que Moḥammed el Ḥabib échouait à l'attaque de la tour commandant le pont de Leybar. En apprenant l'envahissement de son territoire, il prétexta l'attaque possible de ses campements du Nord par Ould Aïda, le chef de l'Adrar, dont en 1854 il avait tué le prédécesseur, et évacua le Oualo où il laissa cependant son fils Ely. En même temps des razzias continuelles appauvrissaient les Trarzas[1].

Moḥammed el Ḥabib renouvela alors son alliance avec Moḥammed Sidi, chef des Braknas, et les hostilités continuèrent après une courte interruption en septembre et octobre. Elles furent défavorables aux Maures. Les Trarzas que la nécessité avait obligés de se rapprocher du Sénégal se voyaient enlever leurs troupeaux par des partis de volontaires noirs ou mulâtres. La reine Ndété Yalla s'enfuit dans le Cayor : en décembre 1855, le Oualo fut annexé au Sénégal et le Bour ba Yolof offrit de payer aux Français le tribut qu'il versait auparavant aux Trarzas[2].

Contre les Braknas, on put utiliser les Toucouleurs du

1. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 255-257; *Annales sénégalaises*, p. 28-45; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 137, 141-143; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 323-326; 328, 329.

2. *Annales sénégalaises*, p. 19, 22, 41; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 143-145; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 329.

Fouta Toro que Moḥammed Sidi n'avait pu entraîner dans une ligue contre les Français et qui, voyant l'affaiblissement des Maures, se hâtèrent de passer le fleuve et de faire des incursions sur leur territoire. Faidherbe eut aussi recours à l'ancien prétendant Sidi ʿAli qui avait été faiblement secouru en 1850. Il le fit venir à Podor, malgré ses hésitations, en mars 1856 et lui donna quelques troupes avec lesquelles il fit d'heureuses escarmouches contre les partisans de Moḥammed Sidi. Celui-ci grâce à l'entremise du Cheïkh Sidia, le principal marabout des Braknas s'était réconcilié avec Ould Aïda, le chef de l'Adrar[1]. Un nouveau succès termina la campagne de 1856; au mois de décembre, le goum du Oualo enlevait le campement de Mradin et ramenait 800 prisonniers. La tribu des guerriers harratins des O. Bou ʿAli fit sa soumission, s'établit à Maka et amena son contingent aux troupes françaises[2].

En janvier 1857, la suspension du commerce causa un grave préjudice à diverses tribus de marabouts qui conclurent pour elles-mêmes une sorte de trève[3]. Cependant

1. C'est cet Ould Aïda Ould ʿOthmân, Ould Lefdeb Ould Chenân Ould Ammouni qui reçut en 1860 la mission conduite par le capitaine Vincent (*Résumé des voyages d'exploration*, [*Voyage du capitaine Vincent*, *Annuaire du Sénégal*, 1864, p. 130-131]. Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. 133-134) et mourut peu de temps après. On attribua cette mort aux maléfices des blancs et Bou 'l Moghdad qui avait servi d'interprète à la mission, faillit, l'année suivante, être victime de cette superstition (Bou 'l Moghdad, *Voyage*, p. 487, 488). Il laissait deux fils de chacune de ses deux femmes. Les plus jeunes, fils de la seconde, massacrèrent l'aîné de leurs frères consanguins, Moḥammed; le second, Soueïdi Aḥmed se réfugia chez Bakar, chef des Ida ou ʿAïch, dont la fille était sa belle-sœur. Grâce à son appui, il fut rappelé dans l'Adrar (Bou 'l Moghdad, *Voyage*, p. 484-485). Il eut pour successeur son fils Mokhtâr, puis son petit-fils Aḥmed (*Voyage* d'Alioun Sal, *Annuaire du Sénégal*, 1864, p. 172; Poulet, *Les Maures*, p. 131).

2. *Annales sénégalaises*, p. 41-73, 59-60; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 145-148; Poulet, *Les Maures*, p. 58.

3. *Annales sénégalaises*, p. 72-73; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 148-149.

les Trarzas et les Braknas n'abandonnaient pas la lutte. Ils passèrent de nouveau le fleuve et recommencèrent leurs ravages. Mais une colonne franchit le Sénégal, à Dagana, vainquit Sidi Ely, fils du roi des Trarzas, dans un combat qui coûta la vie au beau-frère de ce dernier et à trois chefs de la tribu princière près du lac Cayar. Les escarmouches reprirent, presque toujours funestes aux Maures. Ceux-ci se divisèrent. Les O. Dahmân et leurs tributaires chez les Trarzas, les O. Aḥmed chez les Braknas parlèrent de soumission. Moḥammed el Ḥabib et Moḥammed Sidi marchèrent contre eux. Les O. Dahmân feignirent de se soumettre, mais les O. Aḥmed attaquèrent de nuit les deux rois et, ayant fait prisonnier Mokhtâr Ould 'Amar, parent de Moḥammed Sidi, il lui arrachèrent toutes les dents et le renvoyèrent[1].

La paix s'imposait aux Maures. Aussi, le 15 mai 1858, le ministre du roi des Trarzas, Mokhtâr Sidi, se présentait à Saint-Louis et le 25 du même mois, le traité signé par Moḥammed el Ḥabib était rapporté par Khayaroum. Les Trarzas renonçaient à toute prétention sur les territoires de la banlieue de Saint-Louis : Thionq, Dialakhar, Gandiole, et sur le Oualo. Ils reconnaissaient la suzeraineté de la France sur le Cayor, le Dyolof, le Dimar et le Ndiambour. L'escale pour la gomme était fixée à Dagana; un droit de 3 0/0 remplaçait les coutumes et était perçu par le gouvernement français pour le compte du roi des Trarzas et de Chems, chef des O. El Ḥadj (Darmankour); le commerce devait être libre et aucun Maure armé ne pouvait se présenter sur la rive gauche sans la permission du gouverneur[2].

1. *Annales sénégalaises*, p. 73-97; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 149-156; Poulet, *Les Maures*, p. 29.

2. *Annales sénégalaises*, p. 98, et traduction du traité, p. 397-399; Ricard, *Le*

Les Braknas ne tardèrent pas à imiter les Trarzas. Le 10 juin 1858, Moḥammed Sidi signa un traité par lequel il reconnaissait les droits de la France sur la rive gauche du Sénégal, s'engageait à protéger le commerce de la gomme aux escales de Podor et de Saldé, moyennant une redevance d'une pièce de guinée, ce qui faisait une redevance de 3 0/0. Par précaution, on fit signer le traité à son rival Sidi 'Ali[1].

Moḥammed Sidi ne jouit pas longtemps de la paix dont la conclusion fut pour les Maures le signal de discordes civiles. En novembre 1858, Sidi 'Ali feignit de lui faire sa soumission. Il fut bien accueilli, mais le 13 décembre 1858, il tua son rival par trahison et se fit reconnaître roi des Braknas[2]. Toutefois, son autorité ne fut pas d'abord bien affermie. Il ne put empêcher ses sujets de faire en juin 1859 une razzia dans le Dyolof. Une colonne française fut aussitôt envoyée chez les Braknas : le camp de Sidi 'Ali fut enlevé et il dut, pour obtenir la paix, rendre ce qui avait été pillé[3]. Peu après, les O. Manṣour se détachèrent de lui, puis firent leur soumission[4]. Les Harratin et les

Sénégal, p. 277-278; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 156-157; Poulet, *Les Maures*, p. 26, 29-30. Par un acte additionnel du 2 avril 1879, la liberté de commerce est établie sur tout le cours du Sénégal et le droit perçu à Dagana en faveur du roi des Trarzas et du chef des Darmankours est changé en une indemnité de 1.200 pièces de guinée filature (*Annales sénégalaises*, p. 401-402; Poulet, *Les Maures*, p. 26; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 331-332).

1. *Annales sénégalaises*, p. 402-403; Poulet, *Les Maures*, p. 59-60. Un acte additionnel, sous le successeur de Moḥammed Sidi, établit le 5 juin 1879 la liberté de commerce sur tout le cours du Sénégal et assura au roi des Braknas une indemnité annuelle de 12.000 pièces de guinée filature (Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 332-333).

2. *Annales sénégalaises*, p. 59; Poulet, *Les Maures*, p. 58. C'est par erreur que Bourrel (*Voyage au pays des Braknas*, p. 525) dit que « notre influence fit triompher Sidi 'Ali de son concurrent. » Cf. aussi Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. XXII.

3. *Annales sénégalaises*, p. 99; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 156-157.

4. Bourrel, *Voyage dans le pays des Maures Braknas*, p. 524.

O. Aḥmed se livrèrent une bataille à Yout en 1859[1].

En 1861, Sidi ʿAli voulut soumettre sérieusement les O. Aḥmed[2]. Il jura leur perte et les détruisit en partie. Ce succès l'encouragea à attaquer les O. Nokhmach (ou Nor'-mas); ceux-ci envoyèrent un otage, Mokhtar Fall, en échange d'un parent de Sidi ʿAli, Brahim[3]. C'est vers ce prince que l'enseigne de vaisseau Bourrel fut envoyé en mission par le gouverneur Faidherbe en juin-octobre 1860.

Toutefois Sidi ʿAli ne garda pas tranquillement le pouvoir. Il irrita l'orgueil de Sidi M'barika, fils du roi des Trarzas, qui marcha contre lui, le força à s'enfuir et le remplaça par Moḥammed Ould El Ḥabib, fils de Mokhtâr Sidi[4], mort au Gabon comme on l'a vu plus haut. Sidi ʿAli se réfugia à Guiar, près de Saldé, auprès d'Ould Eyba son complice dans l'assassinat de Moḥammed Sidi. Il avait avec lui les O. Saʿid, les O. Manṣour et les O. Ely, tandis que Moḥammed Ould el Ḥabib était appuyé par les O. Nokhmakh et les O. Aḥmed. La guerre causant un préjudice sérieux au commerce, le gouvernement français intervint et rétablit la paix entre les Braknas et les Trarzas. Sidi ʿAli devait donner chaque année trois chevaux à Moḥammed el Ḥabib qui devait le reconnaître comme seul roi des Braknas. Moḥammed Ould El Ḥabib se retira chez les O. Dahman après avoir régné peu de temps[5].

1. Bourrel, *Voyage dans le pays des Maures Braknas*, octob. 1861, p. 54.

2. Les O. Aḥmed passent pour les débris d'une tribu de Bédouins venus des bords du Nil. Établis sur les bords du Sénégal, ils se firent remarquer par leurs brigandages qui n'épargnaient pas même les marabouts (Mollien *Voyage en Afrique*, t. II, p. 70-71); ils ne le cédaient en barbarie qu'aux O. Delim. Cf. aussi sur eux Caillié, *Journal d'un voyage à Temboctou*, t. I, p. 184-185.

3. Bourrel, *Voyage dans le pays des Maures Braknas*, p. 36-37.

4. Et non le frère cadet de Moḥammed Sidi comme le dit Poulet, *Les Maures*, p. 59.

5. Poulet, *Les Maures*, p. 58-59.

En 1860, Moḥammed el Ḥabib reçut la visite du tamsir (qâdhi) de Saint-Louis, Bou'l Moghdâd qui se rendait par terre en pèlerinage à la Mekke avec mission du gouvernement français d'observer l'état des populations qu'il devait traverser. Il était alors à Khoued Aḥmed ben Dâmân, tombeau d'un de ses ancêtres et fit bon accueil à Bou'l Moghdâd[1]. Mais la tranquillité ne dura pas et le royaume trarza fut en proie à son tour aux discordes civiles. Le 15 septembre 1861[2], Sidi Aḥmed, l'ancien adversaire de Moḥammed el Ḥabib, et ses huit frères avec plusieurs chefs des O. Dahmân l'attaquèrent, sous prétexte qu'il ne partageait pas avec eux les revenus qui lui étaient payés par les Français pour remplacer les coutumes, et le tuèrent dans sa tente[3]. Mais ils ne purent pas profiter de cet assassinat; tous les neuf furent poursuivis et tués par les deux fils de Moḥammed El Ḥabib, Sidi et Ely. Le premier succéda sans difficulté à son père et son règne fut assez tranquille. Aidé du chef des O. Aḥmed b. Dahmân, il chercha à maintenir l'ordre et observa soigneusement la paix avec les Français[4].

Mais les haines domestiques n'avaient pas désarmé. Son

1. Bou'l Moghdad, *Voyage par terre entre le Sénégal et le Maroc*, p. 483-484.
2. C'est par erreur que les *Annales sénégalaises* donnent la date de 1860.
3. Bourrel, *Voyage dans le pays des Maures Braknas*, p. 59-60 ; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 461-462. Il fut enterré à Ed Douâra (الدُّوَارَ) qui est un grand étang auprès duquel on reste deux ou trois mois et qui est appelé aussi El Ḥouâyâ. Il est mentionné dans un vers d'El Maouloud (basiṭ).

يا دار سلمى عفت مذ عام عامين بين الغضى فالحوايا فالكثيبين

« O demeure de Salma! elle s'est effacée depuis un ou deux ans, entre El Ghadhâ, El Ḥouâyâ et les deux collines de sable. »

(*Kitâb el Ikhbâr*, f° 16 v°).

4. *Annales sénégalaises*, p. 100; Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. XVIII; Poulet, *Les Maures*, p. 30. Sidi fut célébré dans les vers de Moḥammed b. Hanbal el Bouḥarani, de Taguit, désigné sous le nom de Moḥamlafak (محلفك) (Aḥmed Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 311-312, 329-332).

premier ministre, Khayaroum[1] conspira contre lui avec sept autres princes, fils de Moḥammed el Ḥabib, mais nés d'une autre mère, Saloum Sidi et ses deux frères furent tués avec Sidi Aḥmed Ould Khalil ben El Laigâdh (الليڭاض) en 1871. Le principal meurtrier Aḥmed Saloum se fit proclamer roi des Trarzas. A ce moment, Ely, second fils d'Ibrahim, était à Saint-Louis. A la nouvelle du meurtre de son père, il partit pour le Oualo, pays de sa mère Guimbotte ou Djinbote (جنبت) où il fut rejoint par son neveu Moḥammed Fall, fils de Sidi, et par quelques chefs des O. Aḥmed ben Dâmân. Trois mois après, il passa le fleuve et appuyé par les Ida Ou ʿAïch, dirigea contre Aḥmed Saloum une attaque nocturne à Idjallah[2] dans laquelle il fut vainqueur. Son adversaire s'enfuit au Tagant et obtint des Ida Ou ʿAïch des secours avec lesquels il recommença la lutte, mais il fut battu et tué à Aïchâyah (أَيشَايَهْ), Ely fut reconnu roi des Trarzas[3]. C'est avec ce prince que fut conclu le 24 août 1877, un traité relatif à la protection des naufragés jetés sur les côtes du Sahara. Le roi s'engageait à les recueillir, à respecter leurs biens et à les faire conduire à Saint-Louis[4].

Malgré les précédents qui devaient lui inspirer de la défiance, Ely (اعلى) avait conservé Khayaroum comme premier ministre. Celui-ci continua de conspirer et excita Moḥammed (var. Aḥmed) Fall, fils de Sidi et neveu de Ely qui l'avait recueilli, à assassiner son oncle. La sévère jus-

1. Aḥmed ech Chinguiṭi (*Ouasiṭ*, p. 462) ne nomme pas Khayaroum; il dit seulement : des démons de sa tribu (الشياطين من قومه). On trouvera dans Gruvel et Chudeau (*A travers la Mauritanie occidentale*, t. I, p. 171, pl. XIII, n° 31) une photographie de Khayaroum.

2. Idjallah est un point d'eau (Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 449).

3. *Annales sénégalaises*, p. 100 (avec la date fausse de 1871) ; Poulet, *Les Maures*, p. 30-31 ; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 462.

4. *Annales sénégalaises*, p. 369-400 (traduction du traité).

tice du roi rallia des mécontents autour de Moḥammed Fall. Celui-ci tua son bienfaiteur avec sa femme Magoula et un de leurs enfants. Mais son frère ʿAmar Saloum se réfugia chez les O. Dahmân et Aḥmed Saloum à Saint-Louis.

Ce meurtre souleva contre Moḥammed Fall une partie des Trarzas, entre autres les tribus ḥarratines guerrières des O. Bou ʿAli, des Benyouga (بنيوگ) ou Azouna, des O. Khalifa et des Dagbadj. Khayaroum trahit alors Moḥammed Fall qui fut vaincu en décembre 1886, et, attiré dans un piège près de Dagana, sous prétexte d'une conférence, il fut assassiné dans sa tente par deux ḥarratines envoyés par ʿAmar Saloum qui fut proclamé roi. Ses fils, Sidi et Aḥmed ed Died purent s'échapper[1].

Le pays brakna était entièrement troublé. Les Nokhmach qui avaient pour chef Brahim Ould Aḥmeïda n'avaient pas voulu reconnaître l'accord conclu entre Moḥammed el Ḥabib et Sidi Ely. Joints aux O. Aḥmed, ils battirent à Maye-Maye l'armée du roi; à leur tour, ils furent défaits l'année suivante à Khailifi. La lutte continua avec des chances diverses jusqu'à ce qu'en 1873, Sidi Ely battit à Defa ses adversaires à qui s'étaient joints des Ida Ou ʿAïch. En 1879, il signa avec le gouvernement français un traité modifiant ceux de 1857-1858 : les droits de sortie sur les gommes furent remplacés par une somme fixe. Un dernier malheur frappa Sidi Ely : en 1884, le fils naturel du roi des Ida Ou ʿAïch, Nabkha, partisan des Nokhmach, toujours hostiles au roi des Braknas, tua d'un coup de fusil Mokhtâr, fils de Sidi Ely. Celui-ci envoya une colonne comman-

1. Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 444-445; Poulet, *Les Maures*, p. 31-32; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 462-463. On trouvera une photographie d'Aḥmed Saloum dans Gruvel et Chudeau (*A travers la Mauritanie occidentale*, t. I, p. 171, pl. XIII, 29.)

dée par son autre fils Aḥmadou, qui règne aujourd'hui, mais la rencontre n'eut pas de résultat. Il partit lui-même, arriva dans le Fori et s'empara du camp du meurtrier, mais celui-ci était absent et se retira chez Aḥmadou, chef de Kaédi et de Saloum, où il épousa la fille de ce prince, épouse divorcée d'Ahmadou. Sidi Ely mourut en 1893, à l'âge de 75 ans, à Lehroud en face de Mafou[1].

En 1880, une guerre éclata entre les El Sidi Maḥmoud qui habitaient l'Erguibat et voulaient s'emparer du Tagant, et le reste des Ida Ou ʿAïch. Les deux fractions de ces derniers, Abakak et Cheratit, réunies depuis pour la première fois depuis soixante ans, sous la conduite de Bakar Ould Soueïdi, chef des seconds, furent battus dans l'Affola Guemmoun, mais prirent leur revanche avec l'aide des Kountah, contre les El Sidi Maḥmoud et les Machdhouf leurs alliés à Medroum, et le Tagant resta aux Ida Ou ʿAïch[2].

1. Poulet, *Les Maures*, p. 59-61.
2. Poulet, *Les Maures*, p. 87-88.

APPENDICE I

QASIDAH D'IBN KHALNA

بسم الله الرحمٰن الرحيم و الصلاة و السلام على نبيه الكريم هذه ارجوزة لحمد والد المصطفى بن خالنا يذكر فيها فعض الملوك المتقدمين والاقيال المتغلبين و العلماء الصالحين ووقائع الغابرين

1 امات بالازدلاف عام بضش[1] بكار نجل اعل باد البطش
2 كذا الخليفى فلن يؤبا اعنى اوديك[2] ابن ابى ايوبا
3 وبعد عشر بعد شرب قضى هد بن احمد بن دامان الرضى
4 وكان ذاك قرب الازدلاف فى عام هضش قل بلا خلاف
5 قد مات فى شوال اوذى القعدة مات بذى الحجة ايضا بعدة
6 الفاضل بن الكور من ديمان طريقة القوم رفيع الشان
7 قائد اهل الله باتفاق تشمش كلما على الاطلاق
8 كذا ابن عمه الفقيه بلّا من العلوم والعلا تحلّى
9 وعام قش وقعت تاجالا بزقش ام اعبان امرهالا
10 تاجال ذو الحجة فيه كانا بردصان كانت ام اعبانا

1. Les deux manuscrits portent بطش, lecture fautive. Voir p. 469, note.
2. Var. اديك.

11 مات اعمر الكجيل بعام ديشق برمضان موت ذالك التقى
12 العدل ذو المجد المبارك السعيد قتل مظلوما شهيدا حميد[1]
13 وموت احمددى عام زيشق وفى ربيع اول فحقق
14 السيد السميدع الجواد الملك الهمام ذى الايادى
15 موت اعلى[2] شنظور الامام المقسط بيوم عيد الفطر عام شقلط
16 الهازم الجيش بربط الجاش الطاهر الباس الشديد البطاش[3]
17 ليث الوغى والضيغم الغضنفر غيث الورى الهزبر هيضم[4] جرى
18 وقبله الشريف اسماعيل بسنة او نحوها النبيل[5]
19 وبعده موت الرئيس الاشهر امحمد بن هيب فل باشهر
20 شيخ الاعاريب[6] رئيس الزمر ليث العرين وجميل المنظر
21 وبعده باشهر قلائل اعل بن امحيد على الفضائل
22 والسيد المعروف بالحماسة والجيد الموصوف بالشراسة
23 كذلك همر صنب من كبار رضوان فال هو من كنار
24 اما وفاة الشرع حام الشرع فبعد ذلك ياله من فرع
25 اثر ثلاثة من الاعوام حين فرار الناس من بر شام

1. Var. وجميد.
2. Var. اعل.
3. Le texte A porte البطش contraire à la rime. Ce vers manque dans la copie B.
4. Ce nom du lion manque dans Qazouini, Ed Damiri, El Djahizh et Hommel (*Die Namen der Säugethiere*, Leipzig, 1879, in-8°).
5. Sur ce mot qui manque dans Kazimirski cf. Antarah, *Moallaqah*, v. 2; *Fables arabes*, Ms. de la Bibl. Nation., f° 23; Ouahidi, *Fotouh Masr*, p. 28; El Maqqari, éd. de Leiden, I. 502; II, 48; Ka'b b. Zohair, *Diwan*, f° 101, v. 30; *Kitâb el Aghâni*, XVII, 167; *Mille et une Nuits*, éd. Beyrout, III, 6; El Mohibbi, *Kholasat el Athar*, II, p. 287. Le pluriel نبلاء se trouve dans Tarafah, *Diw.*, III, 6.
6. Ms. A اعارب.

26 اعنى بد الشرع سليل هدّ الفارس المشهور يوم الجدّ
27 ماضى العزيمة كريم النفس وفى الكريهة شديد الباس
28 موت امير المومنين عمر سليل شنظور رئيس مغفر
29 ليلة ست من جمادى الاخرى ليلة سبت نال خير الاخرى

1. ذكر شيخنا الشيخ سيد المختار الكنتى

ان مغفر وعزوك جد (*sic*) اولاد داوود الذين منهم اولاد علوش واولاد رزك الذين هم الملوك قبل المغافره ومنهم الرحامنة القاطنون بالغرب قرب مكناس واحوازها انهم بنوادى بن حسن بن موسى بن حامد بن سعيد بن حسان بن المختار بن محمد بن معقل وان دليم اخوهم بن ادى وامه امرأة دليمة قصيرة كانت تخدم ادى فتزوجها سرا على زوجته فكبر وهو ينكره لما يغير من خاطر زوجته الهلالية وهذا مخالف لما قال ابن خلدون فى الشجرة ان بنى رزق — وهم اولاد رزك بالحسانية — انهم ابنا محمد بن يعقوب بن هبا بن صراج بن المهدى بن محمد بن عبيد الله بن سجير بن معقل ولا يجتمعون الا عند معقل كما حكى ابن خلدون

Il ajoute ailleurs :

وادليم بن ادى وانما فضلوا بنوادى لان امهم هلالية وام دليم كانت امراة تخدم ادى تزوجها سرا على زوجته وكانت قصيرة ويسمونها دليما لقصرها فلما ولدت ابنها قصير (*sic*) على هيئتها وشكلها قالوا دليماء ولدت دليماً فكبر وهو ينكره انقآء (*sic*) لما يغير خاطر زوجته الهلالية فلما شب ظهرت شجاعته ونجدته وارتحلوا يوما وبقيت امهم الهلالية وبنوها ومعهم دليم فبينما تصلح هودجها اذا العدو قد هجموا ففر عنها بنوها وبقى دليم يقاتلهم حتى استخلصها منهم وقتل منهم رجل فلما نزل السبى وجعلوا يتغدون ارادت ان تقدم عليه بنوها (*sic*) وتوخره كما كانت فقال لها والله لا يتقدم احد منهم وقد فروا وخلصتك فمن يومئذ لحن

Le Sodjair du cheikh Mokhtâr el Kounti est celui qu'Ibn Khaldoun (*Kitâb el 'Iber*, VI, p. 60) appelle سجير (var. سكيل).

30 بعام عشق يالـه من عام فكم قضى فيه من الاعلام
31 فكم امير وسديد وشديد[1] وكم شرير وشهير وشهيد
32 كالشيخ اعمر امام المغرب جميعه من عجم وعرب
33 من لم[2] يغير مسلما فى عهده وضاع كل مسلم من بعده
34 قاهر عرب وخديم الطلبة من اجل ذاك نال اعلى مرتبة
35 وهو امير الامرا بالامراء وهو كفعل الضعفاء والفقراء
36 وللمساكين وللبتامى وللارامل وللايامى
37 ماوى الزوايا كهف كل مسلم مقسط كل قاسط و مجرم
38 وحامل اللوا حامى[3] الكل وحامل اللوى جميل الكل
39 ومات هدى[4] قبله ابن السيد وبعده الجيد نجل الامجد
40 شيخان قل كلاهما ندب سرى[5] وطاهر القلب جميل الظاهر
41 بنحو عشرين من الليالى ثلاثة ماتوا على التوالى
42 ثلاثة كانوا حماة الدين اولى التقى والباس واليقين
43 كم كفلوا من صالح مرابط و قاسط وقاصد[6] وساقط
44 كم امن بهم من المخوف وكم اغاثوا الدهر من لهيف[7]
45 وكم اضانوا من بعيد وقريب[8] وكم وكم من اجنبى وغريب
46 فرحمة الله عليهم اجمعين ووالدينا وجميع المسلمين

1. B. وشديد وسديد.
2. B. ولم.
3. A. حام.
4. B. هد.
5. A سرى.
6. B وقاصد و قاسط.
7. B لفيف.
8. A من قريب ربعيد.

47 يـارينا يـا بريـا بارى السلف ارحم جميعنا وبارك فى الخلف
48 بارك لـنـا فى السيد المختار وفى ابن اخته السرى المختار
49 المغشم الغشمش المقدام وذو الفتوحات العلى المقام[1]
50 والمكرم الجوار والضيوف والهازم المئين والالوف
51 وسيد العربان بالعموم وسيد السودان بل والروم
52 عنيت من كانوا له انصارا وملكوا اليهود والنصارى
53 قد ورثوا النجدة من قريش والجود والاقدام نحو الجيش
54 وقعة شربب بعام شنه وسلمها وقع عام شفه
55 مات احمد بن هيب عام عشقه فى رجب فنا الهى وقه
56 وقعة انتقام عام هاشم صلاتنا على النبى الهاشم
57 ووقعة البطحا نهى[2] تسل فى السبت رابع من ربيع الاول
58 فى عام شقصه وتلك النائرة دارت على غيلان فيها[3] الدائرة
59 وكان كاف رمضان جفجف بالاربعا بعام عشق يعرف
60 وانتر وقع بالخميس حين انهزام ذلك الخميس
61 بالخمس والعشرين من شوال فى شفق حسبك من قتال
62 واختم لنا يا رب بالايمان وصلّ وسلم على العدنانى

Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux; salut et bénédiction sur son prophète généreux. Ceci est un poème en radjaz composé par Moḥammed Ouâlid ben Moṣṭafâ ben Khalnâ[4].

1. B الهمام.
2. B. مهمى.
3. B تلك.
4. Un texte de cette qaṣidah fut communiqué par M. Gaden à M. Ismaël Hamet qui en donna un très court résumé (*La civilisation arabe dans l'Afrique centrale* [*Revue du monde musulman*, avril 1911, p. 6-9]). Cet exemplaire est incomplet, ne contenant que 52 vers au lieu de 62.

1 A Izdilâf, l'an 1092, mourut Bakkâr, fils de ʿAli, le vaillant,
2 De même El Khalifi, et il ne reviendra pas, je veux dire Aoudaïka, fils d'Abou Ayoub.
3 Dix ans après Chorbobba, Haddi ben Aḥmed ben Dâmân, accomplit la volonté de Dieu.
4 Et c'était près d'El Izdilâf, en l'an 1095, dis-le sans contestation.
5 Il mourut en chaouâl ou en dzou 'l qaʿdah; après lui, mourut aussi en dzou 'l ḥidjdjah
6 El Fâdhel ben El Kaour des O. Daïmân, voix du peuple, au rang élevé,
7 Le chef des gens de Dieu, de l'accord unanime des Tochomch, d'une manière absolue;
8 De même son cousin, le jurisconsulte Balla, renommé comme lui pour la science et l'élévation.
9 En l'année 1100 arriva Tâdjâl; en 1107, Omm Abân, affaire terrible.
10 Tâdjâl arriva en dzou 'l ḥidjdjah, Omm Abân en ramadhân.
11 ʿAmar Agdjeil mourut en l'an 1114; en ramadhân arriva la mort de cet homme vertueux,
12 Juste, faisant tous ses efforts, béni, heureux; il fut tué injustement, c'est un martyr glorieux.
13 La mort d'Aḥmed Dayou eut lieu en l'an 1117, c'est certain;
14 Le seigneur brave, généreux, le roi vaillant et bienfaisant.
15 La mort de ʿAli Chandhoura, l'imâm juste, arriva le jour de la rupture du jeûne, l'an 1139;
16 Il mettait l'ennemi en déroute par la fermeté de son âme, sa bravoure sans tache, il était énergique et fort,
17 Le lion de la mêlée, le lion robuste, le secours du genre humain, le lion dévorant

18 Et avant lui le chérif Isma'îl, une année ou à peu près, homme de mérite.
19 Et ensuite arriva la mort du chef célèbre, Moḥammed ben Haiba, peu de mois après,
20 Le chef des Arabes, le souverain des bandes, le lion de la forêt, beau d'aspect.
21 Ensuite, peu de mois après, mourut 'Ali b. Moḥaïmid, malgré ses mérites,
22 Le seigneur connu pour sa bravoure, le noble qualifié pour son esprit querelleur,
23 De même Hamar Ṣanba d'entre les grands, et Ridhouân Fâl qui était de Guennâr;
24 Quant à la mort d'Ech Charaghi, défenseur des lois, quelle postérité il eut ensuite!
25 Après trois ans, à l'époque où les gens s'enfuirent de Berchâm,
26 Je désigne par là Ech Charaghi, issu de Haddi, le cavalier renommé au jour de l'effort,
27 A l'esprit décisif, à l'âme généreuse, énergique dans la mauvaise fortune.
28 Et la mort du commandeur des croyants, 'Amar, issu de Chandhoura, chef des Maghfar (arriva)
29 La nuit du 6 de djomada second, la nuit du samedi; il obtint le bien de l'autre monde
30 En l'an 1170; quelle année! et combien il accomplit d'exploits!
31 Combien d'hommes énergiques et forts, combien d'hommes terribles et illustres, de martyrs
32 Furent pareils aux cheïkh 'Amar, imâm de tout le Maghrib, tant des étrangers que des Arabes,
33 Qui de son temps, n'attaqua jamais un musulman, et après qui les Musulmans furent affaiblis;
34 Victorieux des Arabes, servant les Tolbas, c'est pourquoi il obtint le rang le plus élevé.

35 Il était l'émir suprême pour les émirs; il était le bienfaiteur des malheureux et des pauvres,
36 Des infortunés, des orphelins, des veuves, des femmes non mariées,
37 Asile des marabouts, refuge de tout musulman, faisant justice de tout tyran et de tout criminel,
38 Porteur de l'étendard, défenseur de tous, porteur du drapeau, bon pour tous.
39 Avant lui mourut Haddi, fils du seigneur et après lui El Djeïd, fils du plus glorieux,
40 Deux cheïkhs dont chacun était habile, avait le cœur pur et un bel extérieur.
41 Dans l'espace d'environ 20 nuits, trois moururent successivement;
42 Trois qui étaient les défenseurs de la religion, gens vertueux, vaillants et sûrs!
43 Combien ils ont nourri de vertueux marabouts, d'hommes justes, de ceux qui s'adressaient à eux et de gens abattus!
44 Combien de gens effrayés recevaient d'eux leur sécurité, et combien de malheureux ils ont secourus longtemps!
45 Combien de gens proches ou éloignés ils ont hébergés, et combien, combien d'étrangers!
46 Que la miséricorde de Dieu soit sur eux tous, sur nos parents, sur tous les Musulmans.
47 O notre Seigneur! O Véridique! O Créateur des bonnes œuvres, aie pitié de nous et bénis notre postérité!
48 Bénis-nous dans notre seigneur El Mokhtâr et dans son neveu, l'homme magnifique et choisi,
49 Courageux, énergique, vaillant, le conquérant au rang élevé,
50 Qui honore les clients et les faibles qui met en fuite les ennemis par centaines et par milliers,

51 Le seigneur des Arabes en totalité, le seigneur des nègres; bien mieux, des chrétiens,
52 Je veux dire ceux qui furent ses auxiliaires et soumirent les juifs et les chrétiens.
53 De Qoraïch, ils avaient reçu en héritage la bravoure, la générosité et l'impétuosité contre l'ennemi.
54 La bataille de Chorbobba arriva en l'an 1055 et sa paix en 1085.
55 Aḥmed ben Haïba mourut en redjeb de l'an 1175; protège-nous, ô mon Dieu! et protège-le.
56 La bataille d'Intîtam eut lieu en 1040; que notre prière soit sur le prophète Hachemite!
57 La bataille d'El Baṭḥâ eut lieu le samedi 4 de rabi'l aoual
58 En l'an 1165; et cette guerre tourna, dans ses vicissitudes, contre Ghaïlân.
59 El Djaldjaf arriva en ramadhân, le mercredi de l'année 1170, c'est connu.
60 Antar arriva un jeudi, date de la déroute de cette troupe,
61 Le 25 de chaouâl de l'an 1180; cela te suffit en fait de combats
62 O Seigneur! marque-nous du sceau de la foi, bénis et sauve le descendant de 'Adnân!

APPENDICE II

BIOGRAPHIE DU CHEIKH EL YEDDALI

السند العالى فى تعريف اليدالى

Cette biographie a été résumée par M. Ismael Hamet[1] d'après un manuscrit qui porte aussi le titre de النجم الثاقب فى بعض لليدالى من الماقنب. Son auteur, Moḥammed ben ʿOmar el Ghalâoui ech Chinguiṭi, surnommé En Nâbighah, composa aussi un traité de droit canon, commentaire d'El Akhdhari الازهرى على الاخضرى[2] et un ouvrage de littérature intitulé غرفة من جمى فى مشكلات ان همى[3]. Je pense que c'est le même personnage que celui qui est appelé par Aḥmed ech Chinguiṭi En Nàbighah el Ghalâoui el Bekri[4], bien qu'il déclare ignorer le nom de son père et ne fasse mention que de poésies composées par lui, d'où vient sans doute son surnom d'En Nâbighah. En ce cas, il était le petit-fils de Moḥammed Liḥbib (لِحبيبٌ) ben Lamrâbiṭ

1. *La civilisation arabe dans l'Afrique centrale* (*Revue du monde musulman*, avril 1911, p. 9 et suiv.), d'après un manuscrit communiqué par M. Gaden.

2. Cf. Destaing, *Notes sur des manuscrits arabes de l'Afrique occidentale*, n° 58 (*Revue africaine*, 3e trimestre 1912, p. 462-463).

3. Destaing, *Notes sur des manuscrits arabes de l'Afrique occidentale*, n° 59 (*Revue africaine*, 3e trimestre 1912, p. 463-464).

4. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 90-91.

(لَمْرَابِطّ) ben Sidi Bou Bekr ben Eṭ Ṭalib, descendant des ʿAlides par sa mère Bibba (بِيبّ) bent Zarrouq ben Eṭ Ṭalib Aḥmâd (احماد) qui vivait au Tagant, connaissait par cœur le Diwân de Dzou'r Rommah et possédait le commentaire de ce poète par Ibn Kharrouf[1]. En Nâbighah était neveu de ʿAbd Allah b. Aḥmed b. El Ḥâdj el Ghalâoui célèbre dans le Houdh par sa science, ce qui ne l'empêcha pas d'être battu sur une question de droit par El Qaṣri, auteur de Nâouâzil. Il mit en radjaz la *Khazradjyah* et le *Manuel* de Sidi Khalil, mais ne termina pas ce dernier ouvrage. Il vivait au commencement du XIII[e] siècle de l'hégire[2]. Son neveu, au contraire, n'admirait pas Sidi Khalil et ses commentaires.

هذا تعريف العارف بالله خديم رسول الله صلى الله عليه وسلم القطب الولى المجدد ذو التواليف المفيدة والكرامات العديدة محمد الولى بن المختار بن محمد سعيد بن المختار بن عمر بن على بن يحيى ابن يدال هو خامس تشمش وتشمش بلغة ازناق معناها بالعربية خمسة لانهم خمسة رجال خلف كل منهم خمسة اولاد وتعاقدوا على اشياء فاسماء الرجال يديباج يوقب جد ايد اجفغ والفغ مهنض امغر جد بنى ديمان ويدمس جد ايد كبهن و ابهندام جد بنى يعقوب وايداج جد اليداليين نسب محمد الوالى الى جده الثامن ويداج بالجيم المنعقدة على لغة ازناق و باللام على لغة العرب لان اللام فى لغة ازناق يقلب جيما منعقدة ويقولون لليدالى اليداج و للولى

1. Cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 87-88.
2. Cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 88-90.

اجوج ومن اراد التعريف باخبار تشمش فليطالع شيم الزوايا لمحمد الولى وشيم الزوايا ايضا لوالد صاحب شفاء الغليل وكانت ولادته عام شصوا[1] سنة ١٠٩٦ وكانت وفاته وقعة غيلان عام ستة وستين ومائة والف وكان عمره سبعين سنة وقد اصيب به المسلمون اجرهم الله مصيبتهم (ouâfir)

لعمرك ما الرزية فقد مال ولا شاة تموت ولا بعير
ولاكن الرزية فقد قرم يموت بموته خلق كثير

وكان عاليا دينا مينا ليننا عارفا بالله تعالى صوفيا مطبوعا على العمل والتواليف الف وهو صبى لم يبلغ الحلم حسين الخلق رفيقا بالخلق كثير العفو عنه شديد المحبة للنبى صلى الله عليه وسلم له عليه قصائد كثيرة سوف اذكرها ان شاء الله تعالى محبا للخمول ومن كراماته انه لم يبتله الله طول عمره بالقضا مع سعة علمه وتضلعه من علمى الحقيقة والشريعة وكان مفتوحا فى الصلاة على النبى صلى الله عليه وسلم والقرآن العظيم فيقرأ دلائل الخيرات نحو سبعين مرة فى اسرع وقت و يختم القرآن فى ركعتين ثم يسرع فى تاليفه وكان اذا احتاج فى التاليف الى خزنة طالعها فى يومين ثم يردها الى اهلها عن قريب وذكر بعض الثقات انه اذا اخذ فى قرأة القران لا يمر بحشيش او حجر ولا مدر الا وقبضه بيده ليشهد عليه بذلك ولما توفى رحمه الله حزنت عليه امرأة صالحة وكانت بينه و بينها محبة فى الله لله بالله ومن الله والى الله حتى رأت فى منامها ان ما على وجه الارض من شجر وحجر يرقص

1. Le texte porte ايمحيج qui ne donne aucun sens et ne correspond pas au chiffre donné ensuite.

ويقول محمد اليدالى و يثنى عليه محمد الولى محمد سعيد واحسنها
فى الرقص القندليس وهو بالحسانية التيدوم وان الارض فرحت به
اشد الفرح فزال عنها بسبب تلك الرويا حزنها عليه وكان اذا اوى
الناس الى مراقدهم بالليل اوقد شمعته و يبيت يولف الى طلوع الفجر
وكان عنده نضو سريع اذا رحل الناس شد راحلته عليه واخذ بزمامه
وجلس تحت شجرة وشرع فى تاليفه حتى اذا قطع ميلا ميلا طوى كتبه
و جمع الآته وركب واجراه الى امام الناس حدثنى بذلك كله
زين وبهذه القصة ايضا حدثنا مع زين شيخنا احمد بن محمد
العاقل وكانت تخرق له العادات فى نقل التاليف فيكتب
كراستين اول النهار وكراستين اخر النهار وكان يقول على وجه الاخبار
لا على وجه الافتخار لو لم يكن بدويا فان كان حضريا لالف قدر
ما الف السيوطى اخبرنى به غير واحد وروى انه كان يقول كم ادمى
بلغ مبلغ ناصر الدين وهو ساكت وكان يعنى نفسه بذلك

Ceci est l'histoire du savant en Dieu, serviteur du Prophète de Dieu, le pôle, l'ami de Dieu, le restaurateur de la religion, auteur d'ouvrages utiles, de miracles nombreux, le ouali Moḥammed ben El Mokhtâr ben Moḥammed ben Sa'id ben El Mokhtâr ben 'Omar ben 'Ali ben Yahya ben Yedâl, un des cinq Tochomcha. Or en zénaga, le sens de Tochomcha est « cinq », parce qu'ils étaient cinq hommes qui laissèrent chacun cinq fils et conclurent une alliance pour toute chose. Les noms de ces hommes étaient Ida Ibâdj Youqab, ancêtre des Ida Etchfagha; Alfagha Moḥandh Amghar, ancêtre des B. Daïmân; Ida Mossa, ancêtre des Ida Kabhan; Abḥandam, ancêtre des B.

Ya'qoub; Iedadj, ancêtre des Ieddaliin. Moḥammed avait reçu son surnom ethnique de son huitième aïeul : Iedadj, avec un *dj* noué est de la langue zénaga, car le *l* en zénaga se change en *dj* noué et l'on dit *El Iedadj* pour *El Iedali* et *Adjouadj* pour *El Ouali*. Celui qui veut connaître l'histoire des Tochomcha doit lire le *Chiam ez Zouâyâ* de Moḥammed El Ouali[1] et aussi le *Chiam ez Zouâyâ* d'El Oualîd, auteur du *Chifâ el Ghalil*[2].

Le saint naquit en 1096 et mourut l'année de la bataille de Ghailân, en 1166, à l'âge de 70 ans. Cette perte fut une calamité pour les Musulmans.

(*Vers*) Par ta vie, ce n'est pas un malheur que la perte d'argent, non plus que celle d'une brebis ou d'un chameau;

Mais c'est un malheur que la perte d'un héros dont la mort causa celle d'un peuple nombreux.

Il était sublime, pieux, modeste, doux, savant en Dieu, soufite, doué pour l'action et les compositions; il composa dès sa jeunesse, avant d'être arrivé à l'âge de puberté; il avait un beau caractère, de la bonté envers les créatures; il pardonnait fréquemment; il était plein d'amour pour le Prophète. Il composa sur lui un grand nombre de poésies que j'énumérerai, s'il plaît à Dieu[3]; il aimait ses amis.

Parmi ses miracles, on raconte que l'arrêt de Dieu ne l'éprouva jamais pendant sa vie à cause de l'étendue de sa

1. Publié et traduit par Ismaël Hamet, *Chroniques de la Mauritanie sénégalaise*, p. 51-74 du texte arabe, 219-242 de la trad. française.

2. Cf. un résumé dans Ismaël Hamet, *La civilisation arabe en Afrique centrale* (*Revue du monde musulman*, avril 1911, p. 20-31). Cet Oualid est aussi l'auteur de la qaṣidah publiée ci-avant.

3. L'une d'elles a été publiée dans l'ouvrage d'Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 226-229 : c'est celle qui commence par

صلاة ربى مع السلام على حبيبى خير الانام

Cf. sur cette pièce Massignon, *Un poète saharien, la qasidah d'Al Yeddâli* (*Revue du monde musulman*, juin 1909, p. 199-205).

science et de sa profonde connaissance de la vie spirituelle et du droit. Dieu se révélait à lui quand il priait sur le Prophète et le Qorân auguste. Il lisait le *Dalâil el Khairât* soixante-dix fois dans le temps le plus bref, récitait le Qorân en entier en deux reka'ah; puis il se hâtait dans sa composition. Quand il avait besoin d'une bibliothèque pour écrire un de ses ouvrages, il la lisait en deux jours, puis il la rendait sans retard à son propriétaire. Des gens dignes de foi m'ont raconté que, lorsqu'il se mettait à réciter le Qorân, il ne passait pas près d'une herbe, d'une pierre ou d'une motte d'argile sans la saisir dans sa main et la prendre en témoignage.

Sa mort excita le chagrin d'une femme vertueuse; entre elle et lui existait une affection en Dieu, par Dieu, de Dieu et vers Dieu, si bien qu'elle vit en songe à la surface de la terre tous les arbres et toutes les pierres sans exception, s'agitant et disant : Moḥammed el Iedali! et répétant : Moḥammed el Ouali, Moḥammed Sa'id! La plante appelée *El Qandalis* et en ḥassania *Et Taïdoum* (le baobab) faisait les mouvements les plus agréables; la terre en ressentait la plus vive joie. Cette vue fit cesser le chagrin de la femme à son sujet.

La nuit, quand les gens allaient à leurs lits, il allumait sa bougie et passait la nuit à composer jusqu'au lever de l'aurore. Il avait un chameau rapide. Lorsqu'on se mettait en route, il le sellait, prenait sa longe, allait s'asseoir sous un arbre et commençait à écrire. Quand par exemple un mille était franchi, il repliait ses livres, rassemblait ses ustensiles, montait sur son chameau et le faisait courir jusqu'à ce qu'il eût dépassé les gens. Tout cela m'a été raconté par Zein, et notre cheïkh Aḥmed ben Moḥammed el ʿAqil nous a aussi rapporté cette histoire. Ses habitudes, dans la transcription d'un ouvrage étaient étonnantes : il écrivait

deux cahiers au commencement du jour et deux cahiers à la fin. Il disait, à titre de renseignements et non pour se glorifier, que s'il n'avait pas été un nomade, mais un sédentaire, il aurait composé autant d'ouvrages qu'Es Soyouti. De nombreuses personnes m'ont raconté tout cela. On rapporte aussi qu'il disait : Combien d'hommes ont atteint le même degré que Naṣir eddin et ont gardé le silence! – Par là, il se désignait lui-même.

APPENDICE III

كتاب اخبار الاخبار

PRÉFACE

قال امحمد بن احمد يور بن محمد بن احمد بن محمد العاقل الديماني لا خلاف بين علمائنا واهل النسب من قدمائنا كسيد محمد والد صاحب انساب اهل الصحراء وشيخه محمد اليدالى[1] ان بنى حسان اصلهم عرب قال محمد والد فى ارجوزته فى تاريخ ملوك المغافرة

قد ورثوا الاقدام نحو الجيش * والجود والنجدة من قريش[2]

وقال سيدى محمد اليدالى قصيدة يمدح بها الامير احمد بن هيب البركنى عد فيها جدودهم حتى اوصلهم الى جعفر ابن ابى طالب الهاشمى القرشى وقد شاع هذا النسب على السنة العامة والخصة و لهم به الصغير والكبير قال زفانهم اعلِ بن مانُ يمدح اعمر بن اعلِ

1. Le texte et la traduction de ce traité ont été publiés par M. Ismaël Hamet, *Chroniques de la Mauritanie sénégalaise*, p. 75-95 du texte; p. 243-263 de la trad.

2. Voir plus haut, v. 53 de la qaṣidah, avec une variante.

دىّ ابن احمدَىّ بن هَدّ بن احمد بن دامان فى اول قصيدة حسانية

بِسْمِ اللهْ اعْلِيكْ الرَحْمَانْ * الرَّحِيمْ الْعَالِ لَكْبَرْ
يِلِّ مِنْ سلطانْ السلطانْ * اِلَ عَبْدَ الّ بِنْ جعفرْ

وقال ابنه اِلْنُح بن اعْلِ بن مانُ يمدح احمد بن الامير اعْمَرْ بن المختار

الملقب بابن اَلْيَكْاَط كَايدْ مِنْ كَايدْ مِن رِيَاسْ
ما يُتَنْكُزْ فى أتباعِتْهَ عبد المطلب والعباسْ

حْسِبْتْهم هى حْسِبْتْهَ من قصيدة حسانية وعَبْدَ الّ عندهم عبد الله بن جعفر واعلم ان كون بنى حسان من قريش غير متفق عليه كما عزاه سيدى محمد اليدالى لابن خلدون واما كونهم من العرب فلا خلاف فيه ولا شك وبعضهم ينسبهم لهوازن وبعضم ينسبهم الى قريش الله اعلم بحقيقة الاحوال والصادق من الاقوال وانظر الاستقصا فى تاريخ المغرب الاقصى [1] تجد فيه ما يشفى لك الغليل ويعضد ذالك انهم لم يتكلموا قط الا بالعربية بل سمعنا من غير واحد ان لغة اولهم كانت عربية فحة غير مشوبة بشى من كلام البربر الا انها غير معربة بنو احسان المذكورون المعروف منهم اُدَىْ ودُلَيْمْ اما دُلَيْمْ فاولاده دِرْعُ وسِنَانْ وشْوَيْخ واولاد المولات واما اُدَىْ فمن ذريته الودايا الذين بين مراكش وفاس ولا ادر اسم جدهم واما مَغْفَر ابن ادى فهن ذريته عثمان ابن مغفر جد المغافرة الذين عندنا والمعروف منهم عندنا يحيى بن عثمان جد اولاد يحيى بن عثمان المقيمين بِاْدْرَارْ

1. Cette histoire du Maghrib par Es Selaoui a été publiée au Qaire en 1312 hég. 4 vol. in-4.

وعُمْران بن عثمان واولاد عمران بن عثمان داوودْ بن عمران جد اولاد بِلّ واولاد عَلّوش المقيمين بتيشيتْ وولاتَ واولاد الناصر والفَحْفَحْ بن عمران جد اولاد لِغَوَيْزِ واولاد انبارِكْ وَهدّاجْ بن عمران ابو تَرَوَّزْ وَبَرْكَنّ هذا ما وصل الىّ من نسبهم والعلم عند الله ودخلوا هذه البلاد وتغلبوا عليها وعلى من حولها من السوادين عام ١٠٤٠ حين تحارب اولاد رِزْكْ الذين هم المتغلبون قبلهم واختلفت كلمتهم وضعفوا كما هو الشان ولله الامر من قبل ومن بعد، واول قصيدة محمد اليدالى المذكورة انفا (taouil).

قضت حكمة الجبار بالعز والنصر * لاولاد ام العز والفخر والذكر

وهى طويلة موجدة عندنا بقلمه يمدح بها احمْد بن هَيْبَ البركنى واولاد امّ العِز من البراكنة يطلق على اولاد نُعْماشْ واولاد السِيّدْ واولاد المختارْ واولاد اِبّيْشْ لان امهم اسمها ام العز الفَحْفَاحية وابوهم اِمحمّدْ بن عبدَ اَلّ بن كرّومْ البركنى

TEXTE

fol. 1 (f° 1 r°) بسم الله الرحمن الرحيم

وصلى الله على سيدنا محمد واعلى اله وصحبه وسلم

الحمد لله الذى علم ادم الاسماء فنال بذالك المقام الاسما واشهد ان لا اله الا الله وحده ولا شريك له خالق الامم وباعث الرمم وان محمدا عبده ورسوله الشفيع المنجى من الغمم والملجاء يوم الحادث

1. *Qorân*, sourate XXX, 3.

العمم صلى الله عليه وعلى اله المهتدين واصحابه الذين شادوا الذين
شهادة انجوا بها من عثرات عقبات الصراط واسلم بها من سوائق
بوائق الخزى والانحطاط وبعد فانى ايها العبد الفقير الحقير (f. 1 v°)
الجاهل الذاهل امرنى من لا يسعنى الا مساعفته ومساعدته ولا تليق بى
مخالفته ومباعدته من شدة محبته الىّ ووجوب طاعته علىّ السيد المقدم
كَهَانَدَ كَادِينِ الافخم لا زال عونا للضعفاء وصونا للشرفاء من انشد فيه
لسان الحال قول ابن[1] ريد (radjaz)

ان ابن ميكال الامير انتشانى * من بعد ما قد كنت كالشى اللقا

وقول الشريف الرضى فى النصرانى الذى كان قرينا له يرثيه (kâmil)

ان لم تكن من اسرتى وعشيرتى * فلا انت اعلقهم يدا بفؤادى

وقول ابى تمام فى سعيد بن حميد (kâmil)

fol. 2 (f. 2 r°)

او يفترق نسب يوفق[2] بيننا * ادب اقمناه مقام الوالد
او يختلف ماء الوصال فهاونا * عذب تحدر من غمام واحد[3]

ان اضع له كتابا فى تعريب اسماء البربرى من الابار وما تعلق
بذلك من الاخبار وكنت حين امر متواصل الامراض ومتطلب الاغراض

1. Ibn Doraid, *Maqṣourah*, v. 108.
2. Var. يؤلف.
3. Les vers d'Abou Tammâm font partie d'une pièce dédiée, non à Sa'id ben Ḥomaïd, comme il est dit ici, mais à 'Ali ben El Djahm. Cf. le *Diwân* d'Abou Tammâm, éd. du Qaire, in-8, 1292 hég., p. 44, et édition de Beyrout, 1889, p. 39; El Ḥosri, *Zohr el Adab*, t. III, p. 52, qui cite aussi ces vers, les fait adresser à 'Ali ben El Djahm. Il en est de même d'El Isbahâni, *Kitâb el Aghâni*, t. XV, p. 106. L'ordre des vers est interverti ici.

فاجبت برهة وامسكت مدة لان قريحتى قريحة وطبعى طبع والقلب عازب والهم لازب فما علىّ فى اجامى وامساكى عتاب اذ ليس معى بال ولا كتاب وارض الله واسعة والاحاطة متعذرة ولاكن من يهن هذا السيد يسر الله على ما يسر من ما على غيرى تعسر فبادرت من امره ما امكن (f. 2 v°) وحركت من همتى ما سكن حتى قابلت مجلسه العالى بهاذه البضاعة المزجة التى لا ارتضيها والورقات اليسيرة التى لا يعجبنى ما فيها ولاكنهم يقولون ان الهدايا على مقدار مهديها فكم من فقير اهدى الى امير بشى يسير فقابله بكثير وارجوا من السيد كماند كُدين ان يتغاضى عن ما طغى به القلم وان يتغافل عن ما فى الورقات من العثرات وان يجر عليها ذيل ستر العورات وان يسلك به احسن المسالك فاند اهل لذالك قال الشاعر

وما قصرت عن شاوٍى ولكن سقيم * كل ما نظم السقيم
وكنت قديما ايام رخاء البال * وصفاء الحال
وريعان الشباب قبل (f. 3 r°) fol. 3 * هجوم الزمان الذابل
واختلاط الحابل بالنابل * الفت فى هذا الشان
ورقات عديدة * وذكرت فيها امورا منه مفيدة
فلعبت بها ايدى التلامذة * وبعض الاساتذة

فلم اجد لها خبرا ولم ار لها اثرا فكانها ابتلعتها الارض ثم اعلم ايها القبيل الابيل والسيد الجليل ان كل مذكر من البربرية اوله الف وكل مونث اوله تاء[1] فلا

1. Cf. Ahmed ech Chinguiṭi, *Ouasit*, p. 485 ولا اعلم من قواعده الا ان المؤنث تكون التاء منه فى اوله.

تصح فيه التراتيب التى فى كتب الاعاريب و لما تمت هذه النبذة
التى (f. 3 v°) هى مبلغ الحال لشدة المرض وكثرة الاشغال سميتها
اِخبار الاخبار باخبار الابار ونسئل الله تعالى ان يمن علينا بالتوفيق
وان يهدينا الى اقوم طريق بجاه اكرم الخلق المبعوث بالحق صلى
الله عليه وعلى آله وصحبه وسلم على المرسلين والحمد لله رب العالمين
وهذا اول الشروع فيما اردناه والابتداء فيما قصدناه والجامع لهذه
الاساطير العبيد الفقير النقير امحمد بن احمد يور بن محمد بن احمد
ابن محمد العافل

fol. 4 (f. 4 r°) اِيكِيدِ واصله بالبربرية اِكِنذ[1] وهى الابار الطوال اللينة التراب[2]
ولذلك تنهدم سريعا ولبعد مائها وسرعة انهدامها فلها تجد فيها اثر
قرية وهو مستقر بنى ديمان من قديم الزمان الى الان لا يرون به عديلا
ولا يبغون به بديلا مع قلة ثماره وطول اباره ليس فيه الا القتاد يلتقطون
علكه ويجلبونه الى مراسى النصارى فى زمن الربيع غالبا فقط وكان
فيه من العرب اولاد بُوزِكْرِ ثم جلاهم امير الترارزة المختار بن اعمّر
ابن اعل شنذور (f. 4 v°)

اِنْ تَافَّكْتْ وتَافَّكْتْ بالبربرية الشمس[3] اى بير الشمس وهى

1. Cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 452. Il est cité dans un vers d'El Atim ben Moḥammed el Ya'qoubi (basiṭ).

وقام شاعركم يبكى معاهده هاجت غرامك اطلال باكيدِ

(Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 224).

2. La √G D a donné en Ahaggar *egedi* ⵉⴳⴷⵉ sable, en Zénaga √G DJ *agedj* اگج terre (cf. *akal*?); √J D' : Zouaoua, Chenoua, B. Halima, Temsaman *ijed'i* يژذى, sable; √J D Bot'ioua d'Arzeu, A'chacha, Syouah, Mzab, Ouargla, Guélâia, Kibdana *ijedi* يژدى; Kel-Oui, *ejedi* ⵉⵊⵉ : Ghat *ejad* ⵉⵊ; Dj. Nefousa *jedi* ژدى.

3. Cf. sur ce mot mes *Études sur les dialectes berbères*, p. 60-62.

فى طرف ايديدِ الجوفى وبها المقبرة التى فيها سيدنا وقدوتنا وشيخ
اشياخنا سيد محمد بن سعيد اليدالى مولف الذهب الابريز فى
تفسير كتاب الله العزيز وحلة السيرى فى انساب خير الورى وشرح
قصيدته صلاة ربى التى عرض بها قصيدة الزقّان التى يمدح بها احمد
fol. 5 بن هيب الامير البركنى فلما سمع بها (f. 5 r°) الامير احمد بن هيب
غضب وحلف ليفعلن وليفعلن فاتاه الشيخ فقال له الامير انتزع
قصيدتى وتستخرج معانيها الى غيرى لقد جئت شيا اذا وقال له
الشيخ انتزعتها الى من هو خير منى ومنك فسكن غضب الامير واهدى
له جملا نجيبا وقال هو غرامة علىّ لك ولولدك الى يوم القيامة وهذا
الشيخ هو الذى وفد على نصارى اَكَادِيْر دُوَم وكان اكادير حينئذ قرية
مطمئنة ياتيها رزقها رغدا من كل مكان (f. 5 v°) فادركت النصارى من
حذاقتهم بعض بواطن اسراره وظواهر انواره وعظمه امير القرية واعطاه
مطلوبه من الكاغد واهدى له هدايا سنية وشيعه وذلك الكاغد موجود الى
الان ولو تتبعنا كراماته ومكرماته لكانت سفرا او سفرين رحمه الله تعالى
ونفعنا ببركته امين وتوفى عام ١١٦٦

اِنْ بَنْبَ قيل اِن اصله انْ بَنْبَنْ وَبنبن الانجاد المرتفعة وقيل سمى
fol. 6 (f. 6 r°) على قصر فى فوتَ يقال له بَنْبَ وهو بير من ابار ايكيد وبه
قبر شيخنا وجدنا احمد بن محمد العاقل المتوفى عام ١٦٤٤ وقد اضربنا
عن ذكر خوارقه وبوارقه خوف الاطالة وتزكية النفس وبالحق فهو قطب
زمانه وفقيه اوانه كما يشهد له قول شمس الزمان صاحب ميسّر الجليل
فى شرح مختصر خليل فى مرثيته له وكان كثير الخلاف له (taouil)

اذا اختلف الاقوام فى فتح مشكل * فاجهد عند القوم احمدهم رايا

وقول امحمد بن الطلب[1] (kâmil)

فليوم احد اى يوم ايوم * والليل احمد اى ليل لائل

وقول احمد مِسْكَ بن لمرابط (basiṭ)

فذكر احد يغنى عن مناقبه (f. 6 v°) * لان احمد عند الناس كالمثل

ولو تتبعنا ما قيل فيه لكان مجلدا ضخما اخذ العلم الظاهر عن اخته خديجة بنت محمد العاقل وكانت دولته حينئذ العلامة المختار بن بونَ صاحب طرة الفية ابن مالك وغيرها من التصاريف والامير الصالح المامِ عبد القادر الفوتى[3] قرأوا ثلاثتهم عليها قال الشيخ محمد ابن احمد بن محمد العاقل (ṭaouil)

1. Moḥammed ben Moḥammed ben El Mokhtâr ben Alfaghâ Mousa el Ya'qoubi, connu sous le nom d'Amḥammed ben Eṭ Ṭâleb. Sa généalogie remontait à Dja'far ben Abou Ṭâleb. Très zélé pour l'étude, quand il s'arrêtait dans un douar, il demandait un *Qamous* et le lisait jusqu'à son départ. Il affectionnait le Tiris et a mentionné dans ses vers chacun de ses points. Il a imité dans une qasidah rimée en ج celle d'Ech Chammâkh, qui se trouve p. 5-17 dans le Diwân de ce poète (Le Qaire, s. d., in-8); la qaṣidah en ما de Ḥamid ben Thaour el Hilâli, enfin la célèbre qaṣidah ما بكاء d'El A'cha (cf. l'édition qu'en a donnée Geyer, *Zwei Gedichte von Al-A'šâ*, Vienne, 1905, in-8). Il était surnommé le Nâbighah de Chinguiṭ (cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 91-195).

2. El Mokhtâr ben Bouna était des Tadjakant : il est célèbre pour ses connaissances en grammaire. Il ne s'occupa de lecture que lorsqu'il fut grand. Dans sa jeunesse, il était querelleur, jusqu'à ce qu'un jour, la mère d'un enfant qu'il avait frappé lui reprocha son ignorance. Alors il se mit à l'étude de la Djarroumya. Il était très renommé chez les Ida Yaqob (اديقب), tribu des Zouâyâ, pour sa connaissance de l'arabe et composa un certain nombre de poésies ainsi qu'un traité en vers intitulé الاحرار où il complète l'*Alfyah* d'Ibn Mâlek; c'est sans doute celui dont il est question ici. Les ṭolba affluaient autour de lui pour profiter de ses leçons (cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 279-285).

3. Il s'agit de l'almami du Fouta, successeur de Solaïmana Bâl, 'Abd el Qâdir, qui prenait le titre d'Amir el Mouminin, qui vivait à la fin du XVIII[e] siècle, fit alliance avec Ḥamed Mokhtâr, roi des Braknas, contre 'Ali

وما اقرأت قوما وﻻنة قبلنا * على عهد نجل الفون ممن يشاهده

من قصيدته التى يذكر فيها مأثر قومه ومطلعها (ṭaouil)

اهاجتك من خشم انْكُبَيْبَ معاهد عهدت بها هيفا هناك اعاهد

fol. 7 وللسيدة خديجة رحمها الله (f. 7 r°) شرح مليح على عقيدة محمد بن يوسف السنوسى المسماة بام البراهين يدل على نباهتها فى المعقول واخذ الشيخ احمد علم الباطن واسرار الحروف عن الشيخ اَلَّفَ ابراهيم من اهل فوت جَلَ بعد ماسافر لطلبه ستة اعوام اوسبعة ثم رجع الى بلاده وتولى بها القضاء الى ان توفى رحمه الله فى التاريخ المذكور هو وحرم بن عبد الجليل القاضى العلوى[1] والعالم الشاعر ومولود بن احمد الجواد اليعقوبى[2] صاحب المرجانية (f. 7 v°) وممن دفن مع الشيخ احمد امير الترارزة وخفير السفن ابو محمد لحبيب اعمر بن المختار اوصى ان يدفن معه فحمل اليه من مسيرة نصف يوم وبِانّ بنّب كانت الوقعة بين اولاد عتام واولاد احمد من (بن) دامان والقصة فى ذلك ان اولاد احمد من (بن) دامن نفوا آل عتام من بلادهم فى بعض الحروب التى كانت بينهم الى ارض اِدوَيْش واولاد انبَارِكْ فامن بنو احمد من دامان واطمانوا لان عدوهم بعيد مغلوب والجلاء اخو الموت ثم

Kouri, roi des Trarzas, et qui fut lui-même vaincu à Abdimilla et fait prisonnier par le Damel du Cayor. Dans sa prison, il reçut les consolations spirituelles du ouali Sidi Moḥammed el Yedâli.

1. On l'appelle aussi Ḥarmah. Il était disciple d'El Mokhtâr ben Boun (بون) et était très versé dans le droit et la grammaire. On a de lui plusieurs poésies. Il mourut vers 1270 hég. (cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 27-32).

2. Maouloud ben Aḥmed el Djouâd était surnommé Aḥmed Adjoued. Il était célèbre par la célérité de ses ripostes, témoin son aventure avec le cheïkh Aḥmed ben El Âqil ed Daïmani. C'était un des principaux disciples du cheïkh El Mokhtâr ben Boun, des Tadjakant. Il voyagea dans le Soudan et composa de nombreuses poésies (cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 195-217).

ان ابناء عتام غزوا من تلك البلاد البعيدة برجال فرد وخيل جرد
فصاروا يكمنون النهار ويسيرون الليل حتى هجموا عليهم (f. 8 r°) بكرة fol. 8
بجانب أنْبَنْبَ الغربى فى موضع منه يقال لَوْبَّ جوفى اخْرُوفَ
التى كان عندها بناء الفرنسيس فوجدوهم وهم غافلون منهم الا كلون
ومنهم من تغنيه المغنون والقباب مضروبة عليهم والسرادقات فما راعهم
الا حوافر الخيل بين بيوتهم ففروا ولات حين مفر فاحاط بهم العدو من
كل مكان ولاكن عفوا عنهم فلم يقتلوا منهم الا رجلين منهما احمد بُوكَّنْ
ابن إبْرَيْكْ ورجلا من آل الخاليل غير رفيع وابن ابريك المذكور حليف
آل اعْمَرْ ابن اعْلِ وتركوا لهم اثاثهم فلم يدخلوا خيمة من خيامهم
ولاكن استاقوا الابل (f. 8 v°) وكسروا طبلهم طبل النحاس الذى
اهداه الأمير الشريف سيد محمد بن عبد الله بن مولاى اسماعيل
لامير الترارزه المختار بن اعمر بن اعل شنظور قيل انهم لما ضربوه بالارض
ليكسروه قامت من صوته زلزلة شديدة اجفلت الابل التى تشرب من
بُوطْرَيْفِى وبين انبنب وبو طريفى مسيرة يومين للابل المثقلة

أكْدَرْنِيتْ اصله أغْذَرْنْتْ تصغير أذَرْنِ[1] وهو شجر معروف عند اهل
البربرية بذالك الاسم وهو اى اكْدرنيت من ابار إكِيدِ من طرفه القبلى
وعندها مقبرة عظيمة فيها رُوساء من بنى ديمان وروساء من الترارزة واول
من دفن بها السيد (f. 9 r°) النبيل الطبيب اللبيب احمد زروق بن fol. 9
الفاضل بن الكور الديمانى ومعه امحمد بن السِيّدْ بن أعْمَرْ اكْجَيّلْ
بن هَدِّ بن احمد بن دامان الملقب بفارْسْ البِدْعةِ والسيد بَخنِتَّ

1. Cette forme de diminutif n'est plus usitée dans les dialectes berbères, cependant on pourrait y rattacher la formation de noms avec un préfixe *akh*, *akhen*, *ar'en*, cf. mes *Études sur les dialectes berbères*, p. 63-65.

السَّاسيّ صاحب طبل بنى ساسِ والسيد الجيد بن احمد لمجَدْ رئيس بنى عتام واخرون

أَغَنْجُرْتْ بالبربرية تصغير اَنْجُرْ وهو المتقدم[1] لان بيره من اول ما حفر من ابار ايكيدِ وهو الان طامس الاعلام قديم العهد بالعمارة وعنده قبر السيدة ام الشيخ محمد بن سعيد اليدالى وحفيده الولى المستتر محمد بن الوالى حَرود الديمانى قيل انه كان ذات يوم نائما عند الصباح فى محلة اولاد احمد بن دامان (f. 9 v°) فايقظوه واخبروه ان الحى ضرب طبله ثلاثا للرحيل وناخ جماله وفوّض اثاثه فقال لهم قولوا للامير لا يرتحل ولا يدع احدا يرتحل وهو حينئذ الجواد امحمد بن المختار بن اعمر وليردوا اثاثهم وليطلقوا جمالهم حتى اقلع تخليط تمائمى فانها مختلطة منذ يومين وكان رحمه الله كثير التمائم عظيم اللمة مليحها جدا فاجابه الامير بانه لا يرتحل حتى يفرغ من تمائمه ولا يمنع احدا من الرحيل فارتحل المرتحلون فكان من قضاء الله ان هجم جيش على المرتحلين فقتل منهم وغنم وسلم الامير ومن معه ممن لم يرتحل منهم (f. 10 r°) fol. 10

انْتَمَاظِ اصله بالبربرية اِنْدَ كْتَمَظِ اى بير دكْتَمَظِ وهم قبيلة من بنى ديمان بالحلف لم يبق منهم الا قليل ودكْتمظِ معناه ذوو مائة[2] قال

1. La forme *anedjbar* (ou *anejbar*) correspond aux formes berbères du nord : *amezouar* امزوار (Djerba, Dj. Nefousa, Ghdamès, Mzab, Bougie, O. Rir', Gourara, Temsaman, Ouarsenis, O. Marsa, B. Snous, Bot'ioua d'Arzeu), premier √ZR, *zer* زر, précéder. Le *b*, résultat de la contraction de deux *ou*, se trouve dans les mots zénagas appartenant à cette racine. Cf. p. 211.

2. Sous cette forme, le nom arabe مائة, cent, passé en berbère, a donné en Ahaggar, en Taïtoq et en Aouelimmiden *timidhi*, en Kel Oui *timadhi* ⵜⵎⴰⴷⵉ; à Ghat *tchimidhi* ⵛⵎⵉⴷⵉ, en Zenaga *temad'i* تماذى; au Dj. Nefousa *temit'i* تميطى.

اليعقوبى فى وصف قبره (basiṭ)

لما شدت خلت انى كنت اعهدها
بذى ذوى مائة تشدوا على فنن

فى ابيات وبانتماظِ كانت الوقعة بين البراكنة واولاد احمد بن دامان ومن معهم من الترارزة والقصة فى ذالك ان البراكنة غزوا اولاد احمد بن دامان ومن معهم فوجدوهم عند انتماظِ واقتتلوا قتالا شديدا انهزم فيه اولاد احمد من (بن) دامان ومن معهم فولوا الادبار مغربين حتى قطعوا فرسخا وبلغوا الشجرة العظيمة التى فى اِخْرُوفَ وهى شجرة الصنوبر (f. 10 v°) فوافاهم هنالك اِحميده بن اعْلِ بن الشرغ دىّ بن احمد دىّ ابن هِدّ بن احمد بن دامان ومعه نفر يسير كانوا غيبا معه فقاتلهم حتى انعكست القضية فصار الهازم مهزوما فطردتهم الترارزة من ثم مشرقين على اثارهم وادبارهم قيل ان رجلا من البراكنة المنهزمين لما ابلغوهم بير اجْفَيْف وعنده قوم من الطلبة يستقون بقرا وثب على بقرة منه من اصابة الجهد وطول الطرد ظنا منه انها تنجيه فوثبت به البقرة فاسقطته عريانا فضحك الناس منه وكان احميده سيدا شجاعا بطلا وابناؤه كذالك قال سيد محمد النابغة الغلاوى (kâmil)

ايين الحجاجيح[1] بنو حميدها * هم جبال الارض عند ميدها

اكُنّ واصله بالبربرية اَكُنّهْ وهو الوادى (f. 11 r°) يقول له حسان fol. 11
اِلخَطْ وهو من منازل الترارزه ومعاهدهم قديما كانت فيه بينهم وبين غيرهم قائع كثيرة فيه غدرت اهْلْ اكْمْتارْ اهل عَبَّلّ قتلوا برام بن محمود امير اهل

1. Le texte porte الحجاجع, contraire à la mesure.

عبل ومعه غلاماه وفيه كانت الوقعة بين اهل عبل وآل عتام القصة فى ذلك ان احدانا من بنى عتام قاتلوا اهل عبل فقتلوا منهم بعضا وجرحوا بعضا وطردوهم وذالك يوم تِنْ جَغْمَاجِكْ العُكْلَ فارتحل بنو عبل الى القبلة فنزلوا الخَطْ وبقى بنو عتام فى الصحراء الجوفية حتى انقطع الشتاء فبرئت جرحاهم وجاء المسافر منهم فارتحلوا مجدين هم واموالهم وخيامهم ونساوهم فلم يعلم بنو عبل لهم بخبر وعميت عليهم الانباء حتى نزلوا قائم الظهيرة (f. 11 v°) حين اشتداد الحر ومَعْمَعَانِ القيظ بساحتهم فناوشهم آل عبل القتال قليلا ثم تولوا مدبرين بعد ان قتل سبعة عشر رجلا من اشرافهم فتركوا الخيام والمال والصبيان والعيال وراءهم فنزلت كل خيمة من آل عتام فوق خيمة من اهل عبل وتملكت ما عندها من المال والعبيد وممن دفن بالخطِ الجواد العادل الامير الخفير امحمد بن المختار بن اعمر بن اعل شنظور وفيه غدرت بنو عتام آل احمد بن دامان وخصوصا آل احمد دَىَّ قتلوا اعمر بن اِعَّلِ دَىَّ بن احمد دَىَّ وابن عمه اِعَّلِ ابن الشرغ دَىَّ بن احمد دَىَّ وفيه كانت الوقعة الشهيرة بين اِدَوَعْلِ واِيدَابْ لِحْسَنْ والقصة فيها ان
ادو علِ وايداب لحسن كانت بينهما حرب وقتال (f. 12 r°) ثم وقعت fol. 12
بينهما فتنة ثم ايد اوعل وجدوا الشيخ بَابَاتْ يقرى تلميذا له شيا من العلم وكان بابات من فتيان اِيدَا بلحسن وعلمائهم وليس من رجال الحرب فقتلوه هو والتلميذ الذى معه غدرا فاجتمع جيش من ايدا بِلِحْسَنْ وفى اثناء اجتماعهم تلاحقت ايد اوعل فى غيضة بوطريفىّ واستعدوا للقتال والتمنع والتحصن بالغيضة وكانت عظيمة فيها الشجر الكثير والماء الغزير ثم فى الغد بعد مقتل بابات وتلميذه سار جيش ايد ابلحسن حتى صار قريبا منهم فبعث صاحب لوائهم وهو عبد

الرحمان الى ايد اوعل انا (f. 12 v°) جئناكم فاعدوا ما استطعتم من قوة فاتوهم فاقتتلوا ساعة فانهزمت ايد اوعل الهزيمة الشنيعة المشهورة وفى ذالك يقول شاعرهم الاحول وهو بن عم الشيخ بابات[1] فى قصيدته الرائية المشهورة التى مطلعها (basiṭ)

جادت بطيف سرى لى امّ عمار
لله لله لقيا طيفها السارى
لما رأوا عابد الرحمان منقبضا
تحت العجاجة مثل الضيغم الضارى
ولوا فرادى ومثنى مدبرين ولم
يثنوا من الرعب وجها بعد ادبار[2]
اوصى اليهم نذيرا ثم جاءهم
فى منعة بعد ايضاء وانذارى

وهى طويلة محفوظة عندنا على السنة العامة ولا احب تتبع غضون ما وقع بينهم فالجمت اللسان واثنيت العنان (f. 13 r°) وما بين اَمَنْدُوْرْ fol. 13 من الجهة الغربية واَوْجَفَرْ من الجهة الشرقية الى الغَيْشَ من الجهة الجوفية هو اوليل واسمه بالبربرية اُوْجَجَنْ جمع اَوْجِجْ ويقال له الان اِن وَلَلاَنْ وفى الزمان الاول اوْلِيلْ وبجانبه الغربية معدن الملح الاصلى الذى يقال له انْتَوَرْتْ ومعناه بالعربية ابو الملح واما ما سواه من السباخ فمحادث او لا تخرج منه العديلة كما اخبرنى به من اثق به من اهله

1. ʿAbdallah el Aḥoual composa de nombreuses poésies; il fut tué dans une guerre contre les Ida Ou ʿAli, à la bataille de Tandoudja (cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 304-311).

2. Ces vers sont cités avec huit autres par Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 308-309.

وامَنْدُورْ كان قصرا ومعناه كثير الاحتراق بالبربرية[1] لانه كثيرا ما يحترق وبناوه حشيش يابس

وأَوْجِجْ بالبربرية ما لم يمتلئ جدا من الظروف والقرب وذالك ان الماء يكاد يخرج من افواه (f. 13 v°) ابارها وبحافته الغربية اِنْبُوجَانْ ومعناه بالبربرية ذو بنى البوعليّة وهم بَلّ واحد وامحمد جد لِكْوانِيطْ وابوهم عزوز واخوهم دامان وامه عنتريّة وهو جد اولاد دامان وبحافته الغربية ايضا تِنْيِجْجَارَ واصلها تِنْجُمَّرَنْ بالبربرية وهى خطوط تزين بها الاقداح لان تلك الربعة المرتفعة فيها خطوط بيض وحمر وكانت بها الوقعة العظيمة بين الزوايا واولاد مَغْفَرْ وكانت الدابرة فيها على الزوايا وبها انكسرت شوكتهم ومات فيها كثير من اعيانهم ومهن (f. 14 r°) مات منهم امير fol. 14 المومنين يومئذ الملقب بنور الدين العالم العلامة الفتى خلقا وسنا المبارك بن حبيب الله بن الفاضل بن محمد بن ديمان وعماه ولى الله متّيلى والفقه احمد سنبير وعم محمد العاقل عبد الله بن الماحى وغير وغير

وغسرم ومعناه الماء القريب مشتق من اَسَّرَمْ وهى بالبربربة الكنس لانك اذا كنست التراب نبع الماء

ومن اخر اِنْوَاَللَانْ من الجهة الجوفية تَهَرْكَطْ واصلها بالبربريةُ تكْرْكَطْ ومعناها ذات الملوحة جدا

واما اِندَوْكَلّ فاصله بالبربرية اِنْذُوْكْلّنْ وأُكْلّنْ البساتين[2] ومن ابار اوْليل (f. 14 v°) تِرْتلّاسْ ومعناها تستر العظام بالعربية واصلها بالبربرية

1. La racine √N D R et ses dérivés ont en zénaga le sens de brûler, cf. p. 247.

2. Les dérivés de la racine √G L L ont en zénaga le sens de champ, verger, cf. p. 236.

تَرْتَجِ اَسْ[1] لكثرة من دفن فيها قديما وحادثا وكانت بها الوقعة الشهيرة بين المغافرة والزوايا وكانت الدابرة فيها على المغافرة ومات منهم ما يزيد على المائة وممن مات من روسائهم يومئذ محمود بن عبّ وبلغت هزيمتهم تَانْفَالِتْ الا انهم قتلوا امير المومنين الولى الشهير الذى فتح البلاد حتى اسلم وانقاد من بها من جبابرة المغافرة وسلاطين السوادين فاذعن له ما بين چُلُفْ وإِيسُنْغَانْ ناصر الدين ابو بكر بن أَبُهْ كما اخبرهم قبل الوقعة بقليل فقال ستغدركم المغافرة ويقتلون منكم
fol. 15 سبعة بثامنهم (f. 15 r°) فكان هو الثامن وكان معه مدفن كثير وممن دفن معه الامير خفير السفن عَالِيَتْ بن الامير الخفير المختار بن الامير اعمر بن اعل شنظور الى غير ذلك مما لا يحصى من العلماء والكبراء

وإِنْوَيْلُوطْ واصله بالبربرية انوچطْ ومعناه ذو العكر وهو ما يبقى فى الحوض ونحوه من الكدر سمى بذالك لقلة صفاء مائه وسواده ومنه ايضا إِنْوَ عْمَرْتْ وبه قبر ذو الاحوال الظاهرة والاقوال الطاهرة القطب محمذ فال بن متال[2]

ومن الغَيْشَ الى اكْرَيْدِيلْ هو اَمْكْرُوز واصله بالبربرية اَمْكْرُتْ اى سبب الندامة لقلة الحراثة فيه وخبث الماء غالبا وحشيته الغربية (f. 15 v°)

تيُورُورْتْ واصله بالبربرية تُورُورْتْ الى القتادة وبعدها شرقا

1. On trouve en zénaga le mot *ridjetch* رجچ √R DJ TCH qui signifie cacher, et *isi* يسى, os, appartenant à la √R' S, cf. p. 224.

2. C'était un savant renommé de la tribu des Teudagha, qui mourut à la fin du XIII[e] siècle de l'hégire (cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 341-342). Il composa entre autres une qaṣidah sur les Compagnons du Prophète morts dans les expéditions de Moḥammed (cf. la description de cet ouvrage dans Destaing, *Notes sur des manuscrits arabes de l'Afrique occidentale*, n° 42; *Revue africaine*, 1912, p. 281-283).

اَنْتُوطْفِينْ ومعناه بالبربرية ذوالنمل[1] ثم تاتى العيون منها

اِتْوَيْنِيشْ وويريرْ وهو الذى وقع الحصار عنده بين اولاد احمد بن دامان وامير الصحراء وخفير السفن محمد لحبيب بن الامير اعمر بن المختار فانجلا الامر على الاتفاق بعد الشقاق وويرير ذكره مولد بن احمد[2] الجواد فى شعره حيث يقول (basiṭ)

فهل تعود علينا مثل ما غبرت * كما عهدت ليالينا على غبر
وهل تعود ليلات لنا اخر * مضت بويرير من ايامنا الاخر

وغبر ككتف موضع مشهور وبجنبه

اِنْتَكْتْذْ وتِكْتْذْ بالبربرية الحجارة جمعه تُكْتِنْ[3]

وَانْيَارْكَنْ وهو بالعربية (f. 16 r°) ذو العجول اركن بالبربرية اولاد fol. 16
البقر واحده اِيرْكِ[4] ثم يلى ذالك جوفا

تَارْكْ واصلها بالبربرية تَرْكَهْ وهو الغبار ومبدؤها القبلى

تَافَيْرِيتْ واصلها بالبربرية تِفِتْرِتْ ومعناها موضع الاتساع لان تارك كانت ضيقة حتى بلغتها فاتسعت من هنالك ويلى تافيريت

1. La racine $\sqrt{\text{OU T' F}}$, variante de $\sqrt{\text{OU DH F}}$, a donnée en Zouaoua et à Bougie *thaout'l'oufth* ثوطوفث, fourmi; en Zouaoua *thouet'l'oufth* ثوطوفث, à Bougie *aout'l'ouf* اوطوف, pl. *iout'l'oufin* يوطوفين. On trouve en Zénaga la forme adoucie $\sqrt{\text{OU T F}}$, cf. p. 252.

2. Le texte porte à tort Moḥammed.

3. Ce mot appartient à la $\sqrt{\text{OU K' I}}$, qui a donné au Chenoua *ouk'i* وقى pierre; chez les B. Ilalima *thouk'ith* ثوقيث, pl. *thouk'ai* ثوقاى pierre; chez les B. Menacer *thououk'k'ith* ثوقيث, pl. *thououk'k'ai* ثوقاى pierres; chez les B. Iznacen *iouk'iin* يوقيين pierres; au Chenoua *houk'ith* هوقيث, pl. *houk'ai* هوقاى pierre meulière.

4. Cf. p. 269, dans la racine عرك.

اكْوَيْلِيلْ واصله بالبربرية اَغْكُوجَلْ تصغير اَكُوجَلْ وهو المنقطع وهو نجد عال منقطع فى تارك ويقال له بالعربية ايضا الابيتر وكان مولود رحمه الله كثيرا ما يذكره فى شعره كقوله (taouil)

امن اجل ربع بالابيتر مقفرى * ظللت تقاس الهم حول الابيتر

(f. 16 v°) ويقرب اكويليل جوفا اَغْهُوْرْتْ ومعناه بالعربية الغضى مصغرا قال مولود (sari')

ذاك الابيتر وذاك الغضى * وذاك خيشوم النقى اعرضا

ثم يليه اَغْشُوكِتْذْ معناه بالعربية الحصير تصغير الحصر ثم تليه الدُوَّار وهى غدير عظيم يمكث فيها الماء شهرين والثلاثة والدوار هى المحويا بالعربية قال مولود (basiṭ)

يا دار سلمى عفت مذ عام عامين * بين الغضى فالمحوايا فالكثيبين

وعند الدوار قبر الامير الشهير محمد لحبيب وابى[1] الفهين[2] الشاعر واخرين[3] ثم يليه

اِنْتَيْشِطْ واصله بالبربرية اَنْتَيْشَض وهو الاهليلج بالعربية واليه كان ينتهى سيل تارك قديما ولذالك لا تجاوزه الحراثة غالبا ومن ابار تارك

1. Ms. ابو.
2. Il était des Medjlis ou Medlich, et ce surnom qu'on lui donna pour avoir mal lu un vers de l'Alfyah d'Ibn Mâlek finit par faire oublier son nom et celui de son père. Il était contemporain d'Ibn Razik contre qui il composa une satire. Il s'établit dans la tribu des Idaghenadjik, puis les quitta mécontent et revint à eux plus tard (cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 345-346).
3. Ms. واخرون.

fol. 17 تِنْيَافَيْلْ (f. 17 r°) واصلها تن يَّثْفَيِّ ويأْفَيِّ بالبربرية من قوى جدا حتى صار كَثْفِيّ وهو اصل كل نبات غليظ قوى وبقربها قبر امرابط مكّ جد معظمَ اولاد ابيير وحولها

اَغْنْبَامِيتْ وهو تصغير انَبامْ وهو الحمار بالسودانية[1]

اِنْوَكْشُوطْ اصله اِنْوَكشْطْ واكَشْطْ بالبربرية من لا اذنان له وَمَقْطُوعهما وهو البير الذى بنت الفرانسيسية عنده الان

وان تِيذْبَانْ اصله اِن تيذْبَأنْ بالبربرية وهو معقد الجبل فى الدلو اسمه الكرب قال اللهبىّ (ramal)

من يساجلنى يساجل ماجدا * يهلا الدلو الى عقد الكرب

وبه كانت الوقعة بين اولاد محمد لحبيب اعْلِ بن محمد لحبيب لجهة واخواته لجهة ابراهيم السالم واعمر سالم ولبات ولَفْجَحْ فكانت الدابرة عليهم (f. 17 v°) ومات لفجح يومئذ

اِينْشِيرِ ليس بينه وبين تَافِلِّ الا الشبكة ومعنى اينشير بالبربرية ذو الشجر اصله اِن شارَنْ وشَارًا بالبربرية الشجر[2] وقيل غير ذالك واول اباره من الجهة الشرقيه

اِنْوَارَمَاشْ وارَمَشْ نبات عظيم دون الشجر كان ينبت ثمه وقريب منه

تِيزَوَازِينْ بزاى تشبه الظا واصلها تِيزَوَزِ بالبربرية وهى اصابع الرجل ومقدم القدم سميت بذالك لانها من اخر الخط من جهة القبلة ومن مياه اِينْشِيرِ

1. Du dyolof *mbam mū*.
2. Voir p. 266, au mot شجر.

اِتْوَيزِكْتْ وهى تصغير (f. 18 v°) تِزِّتْ بالبربرية ومعناها المقترنة لان مياهها مقترنة متصل بعضها ببعض ومنها

اَنْدِرْوءامَّيرَ وهما غديران عظيمان يمكث فيها الماء شهرين او اكثر بعد المطر ثم تحفر فيها الابار ان تصب ماؤهما واِنْدِرْ شجر معروف[1] وامّير تصغير امور وهى واحدة امور وهو الغضى كما تقدم ومن ابار خطه الشرقى تِنْمَجُوكْ واصلها تِنْ اَمَجّكْ بالبربرية وهو البارى الخارج من المرض ودونها

دَامَانْ وهى بير عذبة قريبة الماء جدا (f. 18 v°) فى مستوى من الارض fol. 18
ينبت الازهار الطيبة ويصلح للحراثة ان وافاه السيل وبه كانت الوقعة المشهورة بين الترارزة ومن شانها ان اهل عتام نهبوا بقر اولاد احمد اِسْغَيِّرْ فتبعتهم بنو احمد بن دامان فلحقوا بهم بتِنْ يِدِّرْ فرماهم محمد بن اعْلِ مَوْنَاهْ حليف آل هدِّ بن احمد بن دامان وهو الملقب ببَاشَ حَنْكَارْ فاصاب راس احمد بن محمد اجْهَارْ ببندقة اصابت قريبا من العروق القاتلة وسال منه دم قليل (f. 19 r°) وظنوه يسلم فترضتهم fol. 19
بنو احمد بن دامان بكثير من الخيل والاموال فسكن الحال فارتحلوا منتجعين بنو احمد بن دامان وعيالهم هم الغربيون وحولهم بنو عمهم آل عَبَّلّ وما بقى من اولاد دامان فى الجهة الشرقية وهم بنو عتام وبنو ساس واولاد زنّون واهل اَكْهَّارْ فارتحل الغربيون حتى نزلوا موضعاً يقال له اِطْوَيْلَ ونزل الشرقيون اِنْتَفَاشِيتْ فبينما هم كذلك اذ ورم راس احمد

1. Peut-être appartient-il à la même racine que le zénaga *tenadar* تندار, le fromager.
2. Ms. بنى.

من جرحه (f. 19 v°) واشرف على الهلاك فاتى امحمد بن السيد
وهو كبيرهم وذو الراى منهم شبانهم فوجدهم ساحة الحى وهم يلعبون
ويطربون فقال العبًا وقد اشرف احمد على الهلاك فقاموا مسرعين
تلك العشية حتى هجموا على محلة اولاد احمد من (بن) دامان وقد مضى
كثير من الليل فقتلوا مدبر امرهم اعل بن سيد المختار بن هدٍّ وابنه
والمختار بن الجرمون واعل بن المختار بن اعل شنذور فى نفر سبعة
fol. 20 ورجعوا الى اهلهم (f. 20 r°) من الغد وقالوا لهم قتلنا منهم ما لم يقتل
منهم قط ملك الموت فى يوم واحد وكان الامير الكبير حينئذ وهو
اعْلِ الكَوْرِ بن اعمر بن اعل فى القبلة فى محلة اولاد محمد اسغير
فلم يفجأه الا ونجيبه الخصى الابيض اسود من العرق وعليه ترجمانه
عبد الوهاب فلما اناخ قال له اعل بن سيد المختار حى فقال لا
فعله ان الخصى لايركب الا لامر (f. 20 v°) مهم فلما قص عليه الترجمان
القصص سكت قليلا ثم بادر الى الشيخ اندر اسغير وهو شيخ ذو اسرار
عجيبة فاكتراه بشى من الانعام والحرث على ان لا يبرحوا مكانهم
فقال له الشيخ حيث يلحقهم الحجاب لا يبرحون منه حتى تاتيهم ثم
ارتحلت بنو عتام ومن معهم مجدين فى الهروب مسرعين ليلا ونهارا
fol. 21 حتى بلغوا دامان (f. 21 r°) فادركهم الحجاب هنالك فكانوا يرتحلون
من الصباح الى المساء فيرجعون الى دامان كحمار الرحى يسير
والذى ارتحل اليه هو الذ ارتحل عنه ثم ان اعل الكور ركب هو
وترجمانه على وخديهما ولم يخاطب احدا وسلكوا افْطُوط الغربى وقال
له الترجمان انك لم تكلم احدا ولم تستعن به فقال له الامير يتبعنا
من كان منا ونزلا بمكان قفر صكة عمى فاستراحا قليلا فلم ياكلا ولم
يشربا وصليا صلاة خفيفة (f. 21 v°) وركبا فنظر الترجمان فلم ير جهة الا

والرايات فيهما تخفق والسلاح ياتلق ثم ان بنى عثام ومن
معهم لما علموا ان لا ملجا من الله الا اليه ولا مفر عن قدره ولامحيد عن
قضائه اجمعوا امرهم على الخندق فحفروا حفرا عميقا وملوا حافتيه جندلا
وحطبا جزلا حتى ظنوا ان العدو لم يستطاعوا ان يظهروه وما استطاعوا له
نقبا فجعلوا مالهم وعيالهم وسطه وقعدوا ينتظرون الجيوش واقسموا بالله
جهد ايمنهم (f. 22 r°) لا يبرحون مكانهم ما ان حرا مكانه وتواصوا على fol. 22
ترك الهروب والصبر على الحروب ثم ان الامير اعل الكور لم يزل هو
واتباعه دائبين ذاهبين الليل والنهار حتى اتوهم رأد الضحى فلما
تراء الجمعان وجالت الخيول وضربت الطبول قام سيد احمد بن
امحمد بَابَنَ خطيبا وكان من شجعانهم وفرسانهم فقال يا بنى احمد بن
دامان انتم ومن معكم والله ليس هنا فرس ابيض من فرسى ولا رجل
اعظم منى خلقة ولا اسبغ ثوبا فاصنعوا ما ساصنع فانكم ان صنعتموه
(f. 22 v°) شفيتم داءكم وهزمتم اعداءكم فكلهم قال لا نتأخر عنك
يا سيدنا ولا نفعل شيا الا فعلناه ستجدنى ان شاء الله صابرا ولا اعصى
لك امرا فاوثب سيد احمد طرفه الخندق فلم يصل منه شى هو
وفرسه الارض لكثرة ما اصابهما من البندق وتتابع الناس على وثوب
الخندق حتى اذا اداركوا فيه جميعا فتجالدوا جلادا لم يسمع بمثله قط
ففنى كثير من اولاد احمد بن دامان ومن معهم (f. 23 r°) ولم يبق fol. 23
من الاخرين الا قليل فتنحوا اخر النهار مدبرين ادبارا ليس بقوى
ومعهم عيالهم وشى من متاعهم فنزلوا منزلا يقال له لِهْدَنّ فيه ماء
وباتوا هنالك وبات عسكر اولاد احمد من (بن) دامان بموضع الوقعة بدامان
يداوون جرحاهم ويدفنون موتاهم فلما كان الصباح تبعوهم فوجدوهم

قد قوضوا اثاثهم فذهبوا مرتحلين الى تاكانت وقال شاعرهم فى الحسانية

الّا لاَ تُوذِيـنَ يـدّارْ * بِالْفعْل اَلّ وَاسِينْ فِيكْ
فَرّغْن فيك اعْربْ كَنّارْ * وازْنَاكَ وحْن مِتْن فيكْ

(f. 23 v°) وانشدوا بلسان الحال

وَلَيْسَ فِرارُ الْيَومِ عَارًا عَلَى الفَتَى * اِذا عُلِمَتْ منه الشَجَاعةُ بالاَمْسِ

هذا ما وصل الينا من هذه القصة ومن ابار اينْشِير

اَنْجوْجِتْ واصله بالبربرية اغْجَوْجِتْ ومعناه موضع الحفر وبحافتى اينشير من الابار والاثار القديمة والعظام الرميمة ما يستدل به اللبيب على كثرة سكانه وان به من الحواض المتصلة والقرى المشيدة ما لا يعلمه الا خالقه فسبحان الباعث الوارث ومن اباره

اَمْرَصِيطْ واصله بالبربرية اَمَنْ رَصّطْنَنْ امان الامواه[1] ورَصّطْنَن المنتنة

fol. 24 واول جبل يلقاك (f. 24 r°) من جهة القبلة من جبال اينشير

تَامَكّوطْ وهو جبل صغير اسود واصله بالبربرية تَمَكُثْذ وهى الباقية وراء لانها اخر الجبال قبلة ومن جباله امِل واصله بالبربرية امُلّ[2] وهو الابيض

وتورارين واصله بالبربرية اِنْ تُوْرَرِنْ ومعناه ذو الجوانب لان جوانبه بيض

1. Voir p. 240 √M.

2. Cf. sur les développements de la √M L L qui est devenue en Zénaga √M L DJ, mon *Étude sur les noms de métaux et de couleurs chez les Berbères* (Paris, 1895, in-8), p. 13-17.

وامْلِيلْ واصله اَمْلَّچ بالبربرية وهو الابيض ولعله تفاول لان البربرية يتطيرون بالسواد وهو ارض سوداء واسعة وتبسط احيانا حتى تتسع جدا تحف بها الرمال البيض شرقا وغربا وربما سال فيها الماء من الجهة (f. 24 v°) الجوفية حتى يبلغ اضيات البول كما شاهدناه ومن مياهه

مُشْرِكْ واصله بالبربرية اَمُشْرِكْ وهو الذى لا يروى الشارب منه لقلة مائه وهو غدير مليح واذا نضب حفرت ابار فيه قليلة الماء وفيه يقول بعضهم من ابيات (ṭaouil)

وفى مشرك من يانع الروض جنة * فيا عجبا من جنة عند مشرك

وقريب منه

اَمِزَّيْدَرْ واصله بالبربرية اَمِزَّيْظَرْ وهو الصبار الذى يمكث فيه الماء برهة

اِكْلَالْ وهى بير قديمة غزيرة الماء عذبته مطوية بالحجارة واسعة الفم جدا وربما انهدمت فاهلكت من حولها وحولها قلب متعددة واسعة الافواه جدا (f. 25 r°) والظاهر انها من حفر القرون السالفة وموضعها fol. 25 ظاهر على نجدها الشرقى الذى هو اكْلال وسميت البير باسمه واصله بالبربرية اَكُوچِچْ وهو المنقطع لانه انقطع فى فاى وبه كانت قديما وقعة بين تَنْدْغَ واولاد ابْيَيْرِ غدرتهم تندغ ووجدوهم يصلحون البير فقتلوا[1] منهم نفرا اشرافا منهم السيد الربان بن محمد

اِيمْشِكْشِلِنْ واصله بالبربرية اَمْشَكْشِكَّنْ معناه المواجهة لان الواقف باكْلال يراها والواقف[2] بها يراه وهى انجاد حمر قريبة من اكْلال من الجهة الجوفية

1. Ms. فقتولوا.
2. Ms. والوقف.

اَجارْ واصله بالبربرية أَ أْجَرِ وهو مسيل الماء ومدفعه وهو متصل بالىّ حيث التوى فَاىْ ليته المشهورة فتراه يلتوى يمنة ويسرة ويتضايق عرضه ويزداد عمقه فلا يشك رائه انه مجرى ماء قديم قد انسد ولا يزال كذالك حتى يصب فى اجار من تحت اَشْوَيْرْ تنيير

اَشْوَيْرْ معناه المغلاق اصله بالبربرية أَشْوْرْ لانه اغلق اجار

وتِنْ يِّيرَ (f. 25 v°) اصلها بالبربرية تِنْ اَنَارَنْ ومعناه ذات الظباء

اَبُوطْ وهو نجد عال ابيض وهو بالعربية البُجَر وبه كان الوقعة بين اولاد احمد من (بن) دامان وآل عتام لان اولاد احمد من (بن) دامان قتلوا اَبَنّ ابن اعل حسّان العتامى فكان ذلك سبب الحرب العظيم حتى حسبوا قتلاهم فى ذالك العام فوجدوهم اكثر من ايامه ومن ايامه وقعة ابوط غزاهم آل عتام فوجدوهم على حين غفلة فطردوهم من الصباح الى الليل وقتلوا محمد شَيْنْ بن اعمر بن سيد احمد بن احمد بن دامان وكان امر المنهزمين والراكبات على الهوادج ان يسيروا رويدا فلا وصول اليهم ما دام حيا فلم يصلوا اليهم حتى ارتفعت الشمس فلما راوا اعراف خيل العدو وعلموا انه مات فقام مقامه عثمان بن ابراهيم اخليل فلم يزل يدافع عن الظعائن الى الليل فكان قبل ذلك خامل الذكر موروث الوفر حينئذ تقدم وترأس وطار ذكره (f. 26 r°) فى الافاق كل مطار وفى قتل اَبَنّ ومن قتل من fol. 26
اجله يقول سيد محمد النابغة الغلاوى فى ارجوزته المخبرة بحوادث صحرائنا على سيل الوعظ والاتعاظ (radjaz)

فكم تركناه وكم ابنّا * كقتل من قد قتلوا ابنا
فكم به من مغفرى عاما * فى الدم قبل ان يتم عاما

وابوط بهرى من تنيير شرقيها وتلى تن يبر

تِنْ دَكْعَامْ واصلها بالبربرية تِنْ ذَكْ أَمْ اى بيرا بناء عامر لان ذَكْ بالبربرية اولاد وأَم عامر البربر يقولون[1] لعامر أَم قال مولود يرقص ابنا له ويذكر اجداده ويدعو له (motaqârib)

لاشنى الله من يشنئك * ولا زال يكلا من يكلاك
ايابن ذرى المجد من عامر * وديهان والغر من ال اُكْ

وعامر المذكور جد اليعقوبيين من تشش واُكْ جد المجلسيين وهم مِدْلِش وبالجوف من تند كُعام

تِنْ تَرِيدَلْ اصلها بالبربرية تِنْ تَرِيذَلْ معناه ذات الضبع الانثى[2] ومن ابار اجار

اِنْزَمَدّ بزاى تشبه الظاء[3] اصله بالبربرية اِنْزَمَظَنْ وزمظن المساد والمغاليق لان كثبانه العظام سدت عنده بعضا من اجر وقد ذرعت اجر هناك فوجدته ٣٣٠٠ مَيْتَرْ وبه قتل جيش ادوعيش سيد احمد (f. 26 v°) ابن امحمد شَيْنْ وابنيه وهى مصيبة عظيمة فى ثلة جسيمة فى اولاد احمد بن دامان

اَنْتَفَاشِيتْ وهى بير قديمة كثيرة الماء جدا وبها مقبرة عظيمة منها العلامة النظامة احمد فال بن محمد فال اليعقوبى وبجوفيها احمد بن محمد اجهار المتقدم ذكره فى قصة دامان وهو اول قتيل بين اولاد احمد بن دامان واولاد عتام وعند مرجع سانيها بل وراءه بغلوة قبر

1. Ms. يقولوا.
2. En touareg, on trouve la forme *aridel* ⵉⵔⴷⵍ hyène, pl. *iridalen* /ⵉⵔⴷⵍ.
3. C'est ce qu'Aḥmed ech Chinguiṭi appelle زاى مفخمة, un *za* emphatique, *Ouasiṭ*, p. 454.

الداوديتين التين قيل انهما جتا على مدق عليهما بناء من الحجارة الرخوة وانتفاشيت اصله بالبربرية اِنْ تَفَشْتَذْ وتفشتذ الكثيب الابيض

أَوْلَيْكَاتْ واصل اوليكات أُوجُكَّنْ بالبربرية جمع أُوجُكِ لان هنالك قلبا من حفر السوادين الاول منها موضع الساقية التى احتفروها قديما واطلعوا منها الماء فصار يقترف فيها القائم والقاعد بلا حبل ولا دلو ثم لعب بها الزمان ومشى عليها وهو مقيد فلم يبق منها (f. 27 r°) fol. 27
اثر ولا عشير وموضع قصرها ظاهر الى الان فيها بقايا من مدر وحجر

وأَنتِيزِيتْ بير قديمة فى غيضة من الشجر قبلى اوليكات واصل انْ تيزيت ان تيزِظْ بالبربرية وهو السفا قال بعضهم (motaqârib)

وصنت الدموع لدى اربع * بواد[ى] الاراك فواد[ى] السفا

وبها قبر السيد العالم المجاهد بَلَّ بن المختار الديمانى

اَكْنِنْتْ واصله بالبربرية اَغَكْنِنْتْ تصغير اِكْنِنْ واحد شجر[1] التُنضب وهى بئر طويلة قليلة الماء وعلى كثيبها الغربى وقع تخالف تشمش فى صدر القرن الثامن اواخر السابع وبها قبر ولى الله المجذوب خيليد مولف (f. 27 v°) كتاب العسل المصفى

اِنْ دَبَّ فُرْ وان دب فر بالبربرية معناه بئر بنى بافور وهى بئر قديمة

1. Aḥmed ech Chinguiṭi, qui le nomme ايكنين, en donne la description suivante : ايكنين بكاف معقودة شجر عظيم صلب وله اغصان وفيه شوك وله ثمر يشبع ما يباع فى اسواق الاستانة وازمير وهو الذى يسمونه الكرز الا ان هذا يوكل ولا ضرر فيه واما ثمر الشجر المذكور فلا يؤكل غالبا لما يقال من ضرره وذلك لبطء هضمه وهذا الشجر كثير فى الحجاز ولا ادرى ما يقولون له

(*Ouasiṭ*, p. 421, note 2). C'est peut-être l'arbre appelé en dyolof *gonaké gă*. le gonakier.

العهد بالحفر وقعت بها وقعة بين بنى ديمان وبنى يعقوب فانهزمت بنو دايمان ولم يقع بينهم الا الجراح والشجاج

اِتْوَيْكِمِّيطْ اصلها بالبربرية تُكُمِّطْ ومعناها الجماء وهى التى ليس لها قرن وهى بئر قديمة اجتمع عندها بنود يمان هاربين من الخاطير القائد فكاشفه ولى الله الكَوْر لما اتاهم هنالك يسومهم المغارم ببعض اموره الخفية فارتحل عنهم على عجل (f. 28 r°) من غير ان يزرأهم شيا fol. 28
من بركة الولى المذكور

اِنْ ذِيكْرْتَن معناه بئر ذيكرتن بالبربرية وهم قبيلة من اِنْكَادِسْ وهى المسماة الان بالمذْرِذْرَ وهى لغة حسانية اى المتهدمة لسرعة تهدم محفلها الاول الذى رفض الان

باب حرف التاء

تِنْدَكْسَمِّ اصلها بالبربرية تِنْ اِدَكْسَمَّنْ هم اِدَكْشَمَّ موالى اولاد اَبْيَيْرِ وهى بئر قديمة قيل ان اول من سكنها اِلْمَانْ دِمَتْ جد احرار جُلْمَتَّ الذين منهم الولى العالم المنفق المتصدق اِلْمَانْ بو بَكَّرْ وقيل ان اثار القرى التى هناك اثارهم ومن اعلام تندكسم اَوَادِ واصله بالبربرية اَوَذِيهْ وهو العلم العظيم واواد من اعظم ما انت (f. 28 v°) راءص الانجاد وقد سكن تِنْ دَكْسَمِّ اولا انكادس هم واولاد ابيير ثم بنو ديمان لم يزالوا بها الى الان قال جدنا محمد بن احمد بن العاقل[1] (ṭaouil)

اماكن تندكسم امتك ديمة * من الخير لم تبرح بارضك عاكفهْ
لانك من ارض الىّ حبيبة * فكم حزت من احياء ديمان طائفهْ

1. Auteur d'un traité de grammaire intitulé النجم السارة فى شرح العبارة. cf. l'analyse dans Destaing, *Notes sur des manuscrits arabes de l'Afrique occidentale*, n° 46; *Revue africaine*, 1912, p. 296.

تلقاك بالخيرات من هو قادر * ونجاك من مكروه ما انت خائفهٔ

وبجانبها الغربى

اِيفَرْشِ واصله بالبربرية اِنْ فَرْشِ اى ذو الاراك لكثرة الاراك فى ذالك الوادى وكانت به بئر قصيرة ماؤها يصلح للابل لملوحته ثم سال عليها الرمل الشرقى حتى جهل موضعه لان وبافرش هجم جيش من ايد وعيش (f. 29 r°) على الرحاحلة فاقتتلوا ساعة وانهزم ايدوعيش fol. 29
انهزاما شنيعا لا انهم غنموا فرس الرحاحلة المسماة بالرابئ وكانت من اشهل الخيل واجودها وهم لان يورخون بذهابها وقريب من الاراك

تِنْفَنج اى ذات فَنْجَ وفنج رجل من اِدَغْبَانَ هو اول من احتفرها وبها قبر الولى الشريف العالم الفقيه مِيَّحْنَ واخوافنج اَوْبَكْ الذى تنسب اليه تن اوبك البئر القديمة الشهيرة وبجوفيها قبر النظامة الصالح سيدى محمد النابغة الغلاوى

تِنْ يَاشِلْ وهى بئر كثيرة الماء قديمة واصلها بالبربرية تِنْ يَشِّجْ ويشج المتصف (f. 29 v°) بالحياة وكانت قديما لاولاد زِزْكْ وخصوصا لاولاد اِحْلِيفَ ولكتَيْبَاتْ ايام دولتهم وتغلبهم على العباد وتقلبهم فى البلاد حتى غدروا اولاد بُوعلِ بها الغدرة المشهورة التى قتلوا فيها ابن اميرهم الشُبَيْل بن اَهَيْنِيْن بن عيس فكانت سببا فى وقعة اِنْتِيتَانْ عام ١٠٤٠ فاستعانت بنو بوعّلِ بالمغافرة العروسيين ففتحت اولاد اخليف ولكتيبات بعد القتال اربعين يوما عند انتيتان ثم سكن تنياشل تشمش ومن تعلق بهم الى لان قال عبد الله بن الشَيْنْ الديمانى يتشوق اوطانه وهو بمراكش (taouil)

fol. 30 (f. 30 r°)

الا ليت شعرى هل ابيتن ليلة * وللنفس بين المامشين ثلوج
وهل لى بذات الحىّ عيش الذه * منازلنا قدما وحيث نروج

والمامنين بئر بين تنياشل واكننت

تِنَوْرِم اصلها بالبربرية تِن اُوْرِمْ ای بئر النصرانىّ قيل انه نصرانى اسلم قديما ومات فى ارض النصارى فاختطفته الملائكة وجعلوه فى قبر كان محفور البيضانى فجعل النصرانى فى قبر البيضانى واختطف البيضانى فجعل فى قبر النصرانى هاكذا سمعنا والله اعلم بحقيقة الحال وبقبرة تنورم الولى النَيْسَابورى الذى اخبر به ناصر الدين واخبر ان دون جسده سبع قامات من التراب اللينة فاسخرجوه فوجدوه كذالك لم يتغير

(f. 30 v°) تَهْغَرْتْ وهى بالعربية المراة المسنة والسيدة[1] سميت بذالك لقدمها وبها قبر ولى الله احمد ابى[2] زيد بن يعقوب ذى[3] الخوارق الباهرة والكرامات الظاهرة ومعهن دفن معه البطل الجواد احمد دىّ بن اعل دىّ بن احمد دىّ بن هدّ بن احمد بن دامان واخرون

تِينَيْشِيلْ اصلها بالبربرية تِنْشَكْ اِلْ ای عند البحر تِنْشَكْ عند[4] واِلْ البحر[5] وتعربها شعراء بنى ديهان بذات اليم قال بعضهم (basiṭ)

1. Cf. sur la √M R' R, p. 244.
2. Ms. ابو.
3. Ms. ذو.
4. Sur cette forme cf. p. 23, § 15.
5. La racine perdue dans presque tous les dialectes berbères a donné en zénaga *il* يل, *el* ال, *elli* الى, fleuve, mer, pl. *elloun* الون, et au Dj. Nefousa *ilel* يلل, pl. *ililen* يليلن, mer.

ان الماقى من شوق الذين لدى * عد المكارم ذات اليم مندفقهْ
وشوقهم ان يكن عىّ اللسان به * فى الحشا السن بالشوق منطلقهْ

fol. 31 وفوقها تِنْ اِذِمْ مَلِّجِمْنْ اى ذات الوجه الابيض (f. 31 r°) ويقول لها الشعراء الغراء قال محمد يَگُّوَ الديهانى (taouil)

شجتك على الغراء دور مواثل * لهند وبالمياح منها منازل

والمَيَّاحُ موضع من تِينَيَشِيكِلْ وبها مدفن عظيم من بنى ديهان فيه العلماء والصلحاء والرؤساء وفيه قبر السيدة اِمْبَيْرِيكَ بنت السيد عُمَيْرْ ابن سيد المختار سيد بنى احمد بن دامان وهى ام الامير الخفير سيد ابن محمد لحبيب

تِنْ ضَلْهَ اصلها بالبربرية تِن ظَالْهَنْ وظالهن قبيلة من اولاد بوُعْلِ كانوا يسكنونها فى الزمان الاول ثم سكنها بنو الحاج وبها مقبرة عظيمة ومزارة قديمة من الصالحين وغيرهم

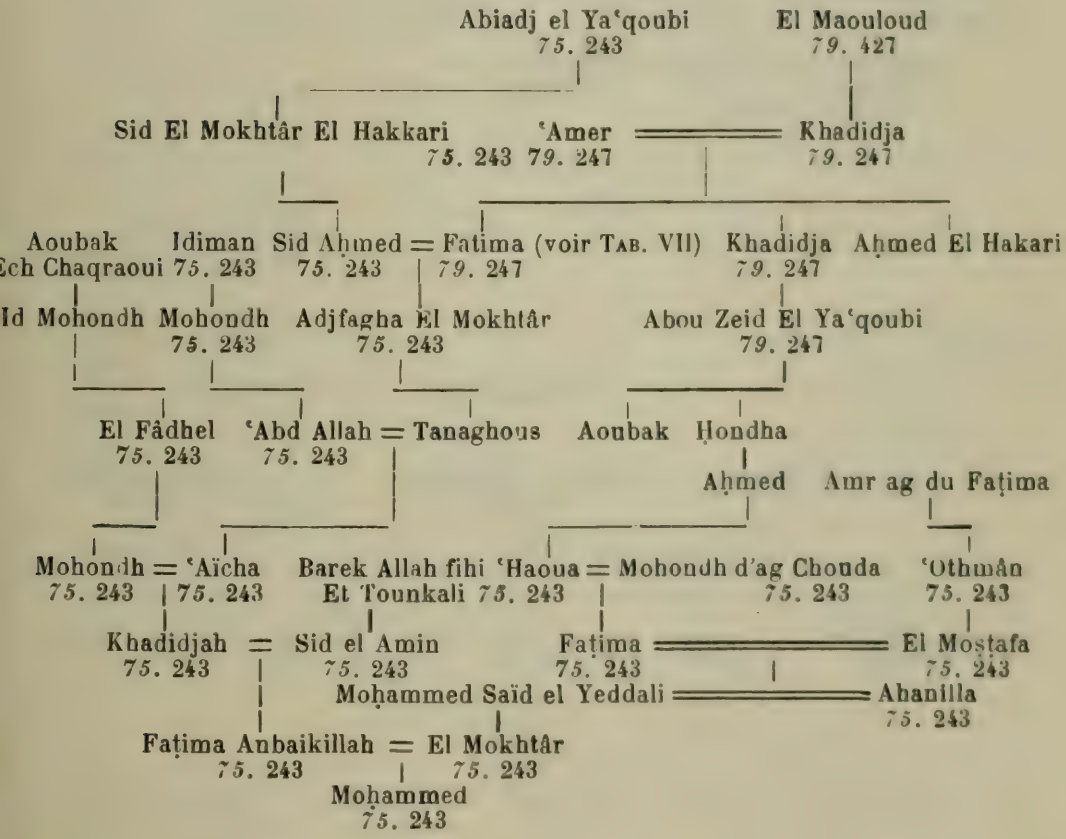
تِنْ جَغْجَفْ (f. 31 v°) اصلها بالبربرية تِنْ ذَأْتْخَجْفَنْ وذَأْتْ خَجْفَنْ اولا اخليف اى بئر اولاد اخليف لانهم اهلها فى الزمان الاول

فهذا اخر ما من الله به تعالى على من هذه الاخبار واسماء الابار واسئله وهو خير مسؤل ان يعفو عنى ما ارتكبت من الفضول ويتحفنى بالرضى والقبول انه على ذالك قدير وبالاجابة جدير وصلى الله على سيدنا محمد وعلى آله صلاة لا نهاية لها كما لا نهاية لكمالك وعد كمالك

APPENDICE IV

Tableaux généalogiques d'après le *Kitâb el Ansâb*[1].

TABLEAU I



1. Le chiffre en italiques représente la page du texte arabe, celui en caractères romains la page de la traduction, d'après l'édition de M. Ismael Hamet, *Chroniques de la Mauritanie sénégalaise*, p. 75-95, p. 243-263.

TABLEAU II

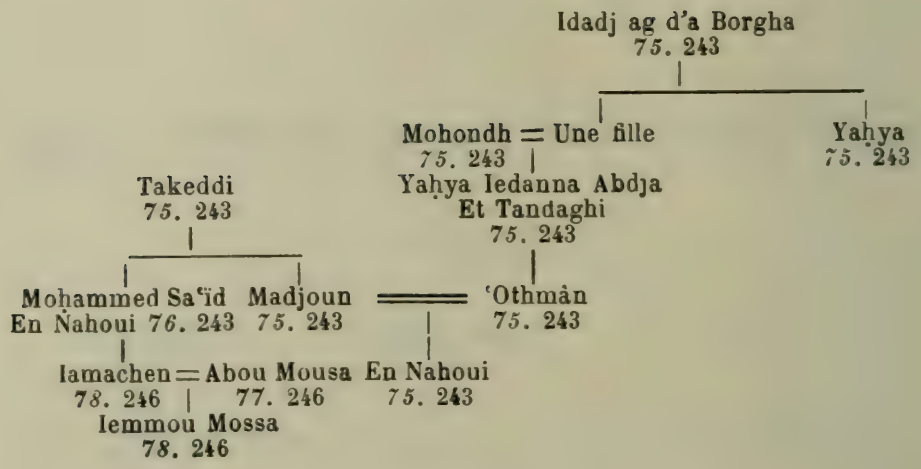


TABLEAU III

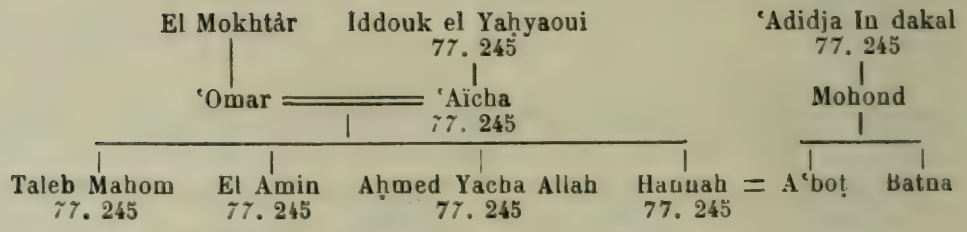


TABLEAU IV

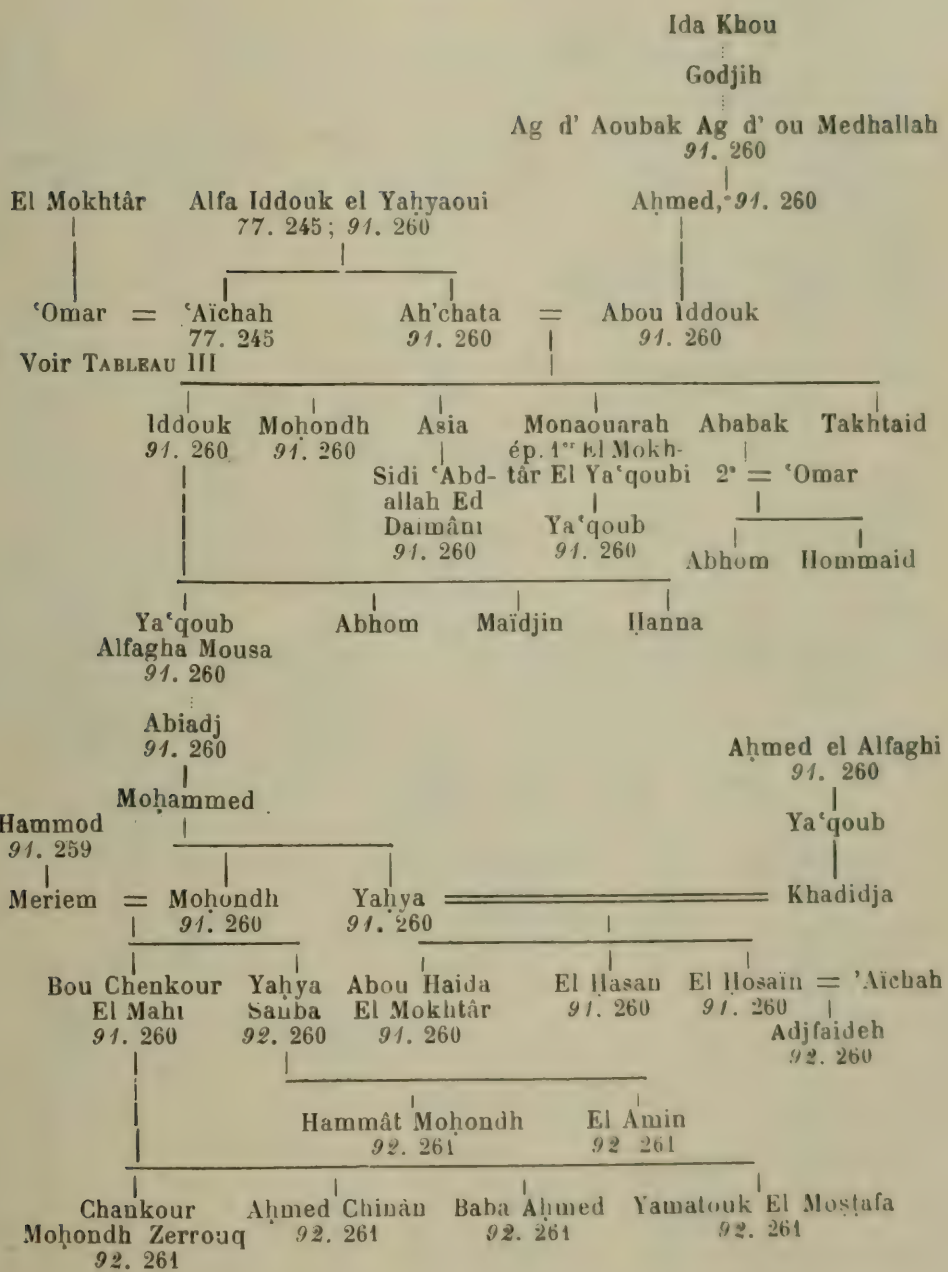

Ida Khou
Godjih
Ag d' Aoubak Ag d' ou Medhallah
91. 260
El Mokhtâr
Alfa Iddouk el Yaḥyaoui
77. 245 ; 91. 260
Aḥmed, 91. 260
'Omar = 'Aïchah
77. 245
Ah'chata = Abou Iddouk
91. 260
91. 260
Voir Tableau III
Iddouk
91. 260
Moḥondh
91. 260
Asia
Monaouarah
ép. 1er El Mokhtâr El Ya'qoubi
Ababak
Takhtaid
Sidi 'Abd-allah Ed Daimâni
91. 260
Ya'qoub
91. 260
2e = 'Omar
Abhom
Hommaid
Ya'qoub Alfagha Mousa
91. 260
Abhom
Maïdjin
Hanna
Abiadj
91. 260
Aḥmed el Alfaghi
91. 260
Moḥammed
Hammod
91. 259
Ya'qoub
Meriem = Moḥondh
91. 260
Yaḥya
91. 260
Khadidja
Bou Chenkour El Mahi
91. 260
Yaḥya Sauba
92. 260
Abou Haida El Mokhtâr
91. 260
El Hasan
91. 260
El Hosaïn = 'Aïchah
91. 260
Adjfaideh
92. 260
Hammât Moḥondh
92. 261
El Amin
92 261
Chankour Moḥondh Zerrouq
92. 261
Aḥmed Chinân
92. 261
Baba Aḥmed
92. 261
Yamatouk
El Mostafa
92. 261

TABLEAU V

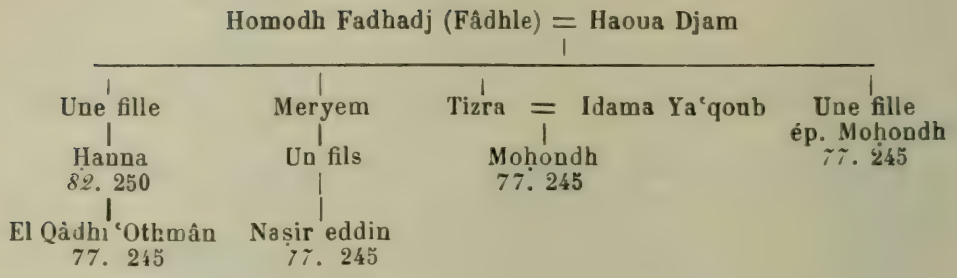


TABLEAU VI

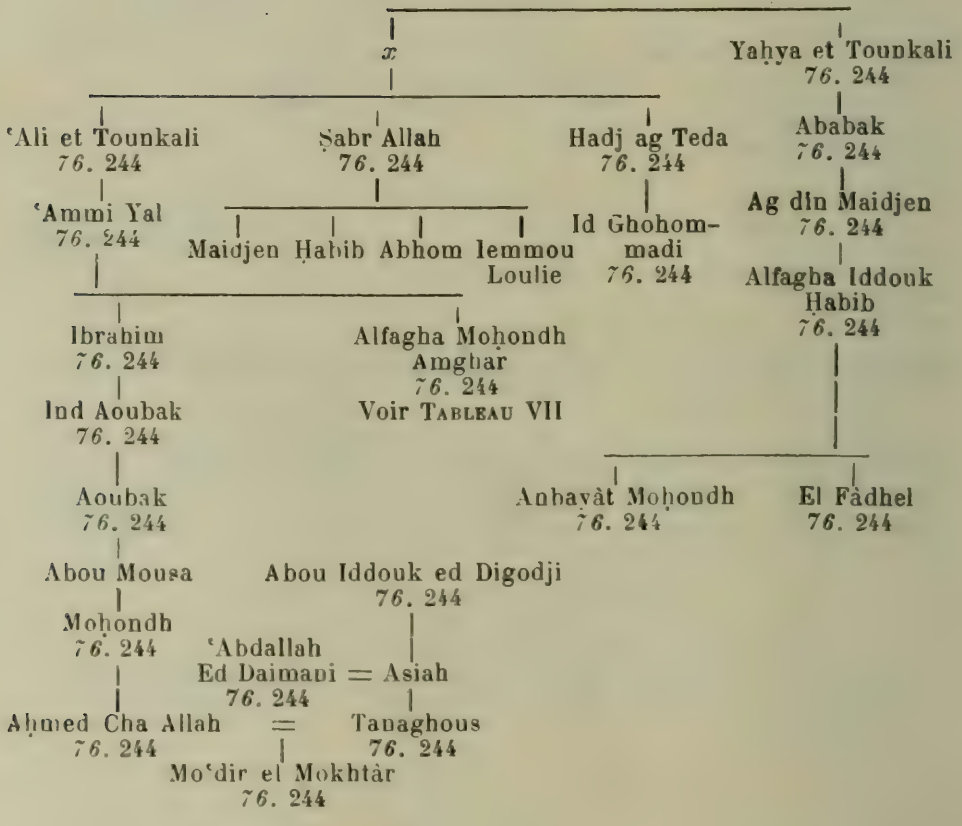


TABLEAU VII

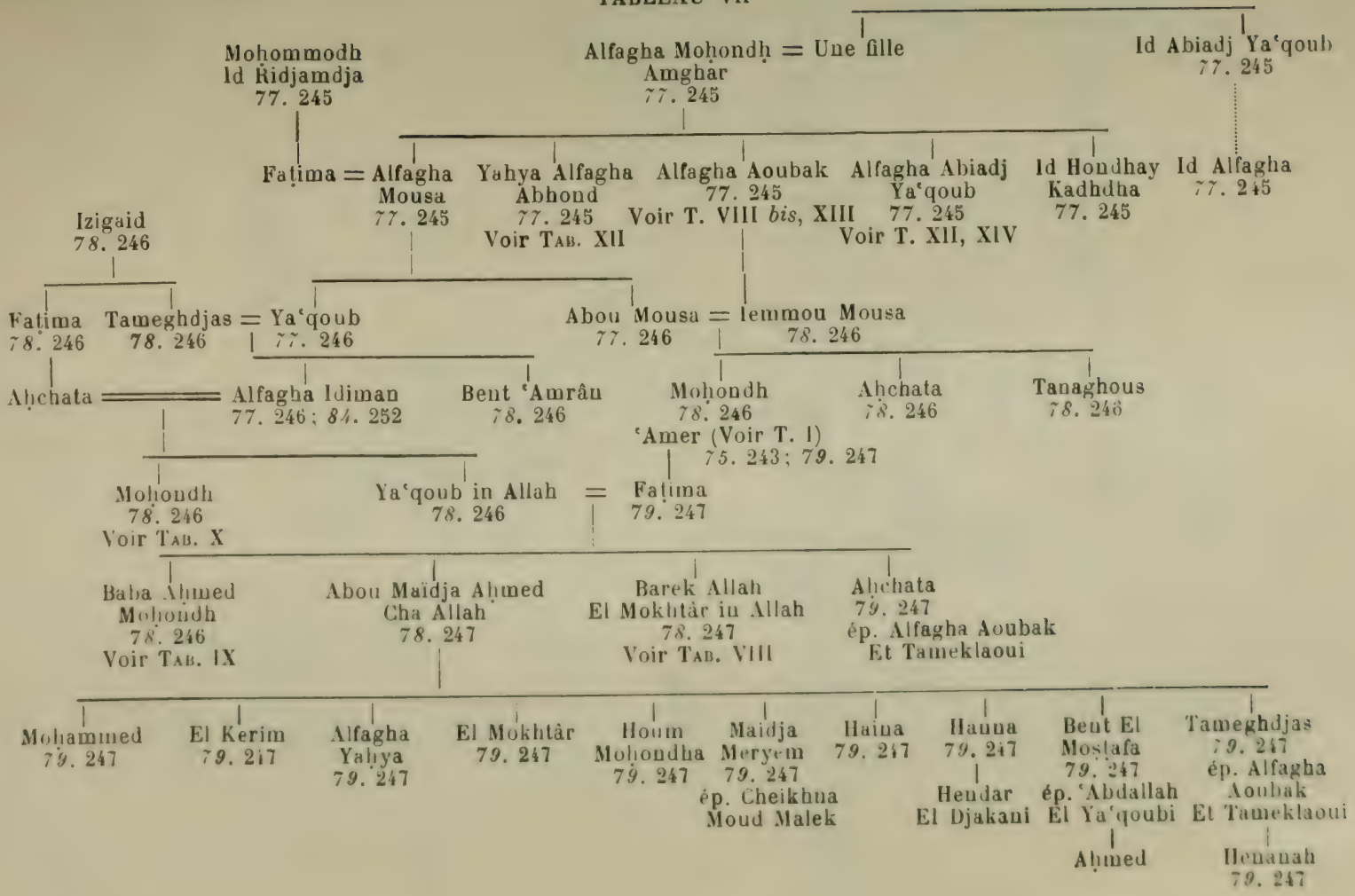

Mohommodh Id Ridjamdja 77. 245
Alfagha Mohondh Amghar 77. 245
Une fille
Id Abiadj Ya'qoub 77. 245
Fatima
Alfagha Mousa 77. 245
Yahya Alfagha Abhond 77. 245 Voir Tab. XII
Alfagha Aoubak 77. 245 Voir T. VIII bis, XIII
Alfagha Abiadj Ya'qoub 77. 245 Voir T. XII, XIV
Id Hondhay Kadhdha 77. 245
Id Alfagha 77. 245
Izigaid 78. 246
Fatima 78. 246
Tameghdjas 78. 246
Ya'qoub 77. 246
Abou Mousa 77. 246
Iemmou Mousa 78. 246
Ahchata
Alfagha Idiman 77. 246; 84. 252
Bent 'Amrân 78. 246
Mohondh 78. 246
Ahchata 78. 246
Tanaghous 78. 246
'Amer (Voir T. I) 75. 243; 79. 247
Mohondh 78. 246 Voir Tab. X
Ya'qoub in Allah 78. 246
Fatima 79. 247
Baba Ahmed Mohondh 78. 246 Voir Tab. IX
Abou Maïdja Ahmed Cha Allah 78. 247
Barek Allah El Mokhtâr in Allah 78. 247 Voir Tab. VIII
Ahchata 79. 247 ép. Alfagha Aoubak Et Tameklaoui
Mohammed 79. 247
El Kerim 79. 247
Alfagha Yahya 79. 247
El Mokhtâr 79. 247
Houm Mohondha 79. 247
Maidja Meryem 79. 247 ép. Cheikhna Moud Malek
Haina 79. 247
Hanna 79. 247 Hendar El Djakani
Bent El Mostafa 79. 247 ép. 'Abdallah El Ya'qoubi
Ahmed
Tameghdjas 79. 247 ép. Alfagha Aoubak Et Tameklaoui
Henanah 79. 247

TABLEAU VIII

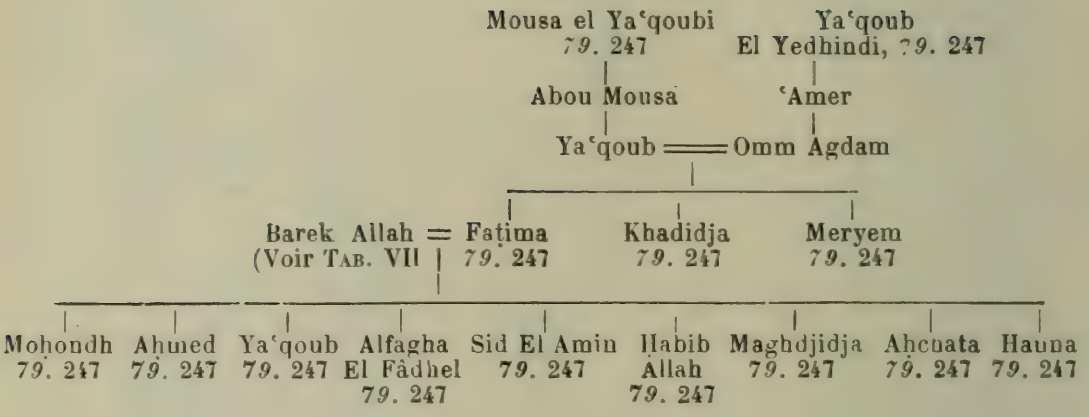


TABLEAU VIII *bis*.

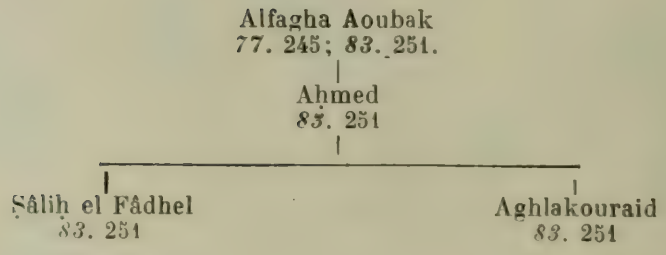


TABLEAU IX

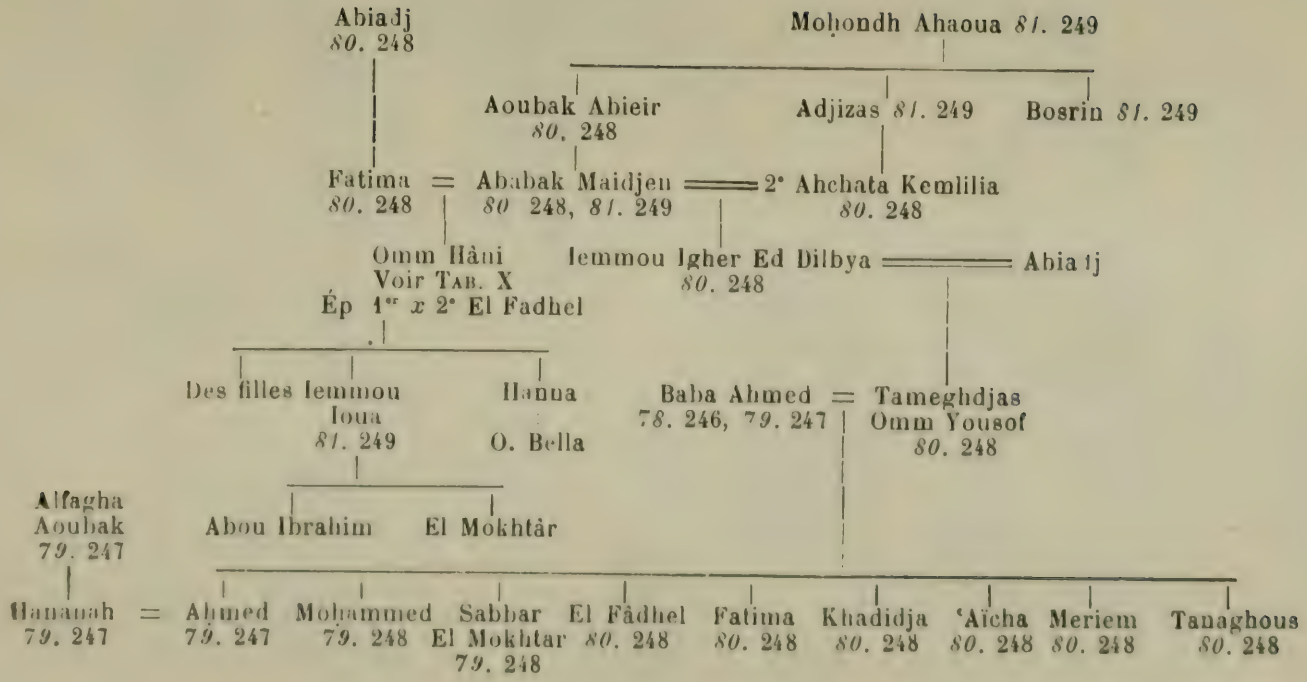

Abiadj
80. 248
Mohondh Ahaoua 81. 249
Aoubak Abieir
80. 248
Adjizas 81. 249
Bosrin 81. 249
Fatima = Ababak Maidjen = 2° Ahchata Kemlilia
80. 248 80 248, 81. 249 80. 248
Omm Hâni
Voir Tab. X
Ép 1er x 2° El Fadhel
Iemmou Igher Ed Dilbya = Abiadj
80. 248
Des filles Iemmou Ioua
81. 249
Hanna
O. Bella
Baba Ahmed = Tameghdjas Omm Yousof
78. 246, 79. 247 80. 248
Alfagha Aoubak
79. 247
Abou Ibrahim
El Mokhtâr
Hanaouah = Ahmed Mohammed Sabbar El Mokhtar El Fâdhel Fatima Khadidja 'Aïcha Meriem Tanaghous
79. 247 79. 247 79. 248 79. 248 80. 248 80. 248 80. 248 80. 248 80. 248 80. 248

TABLEAU X

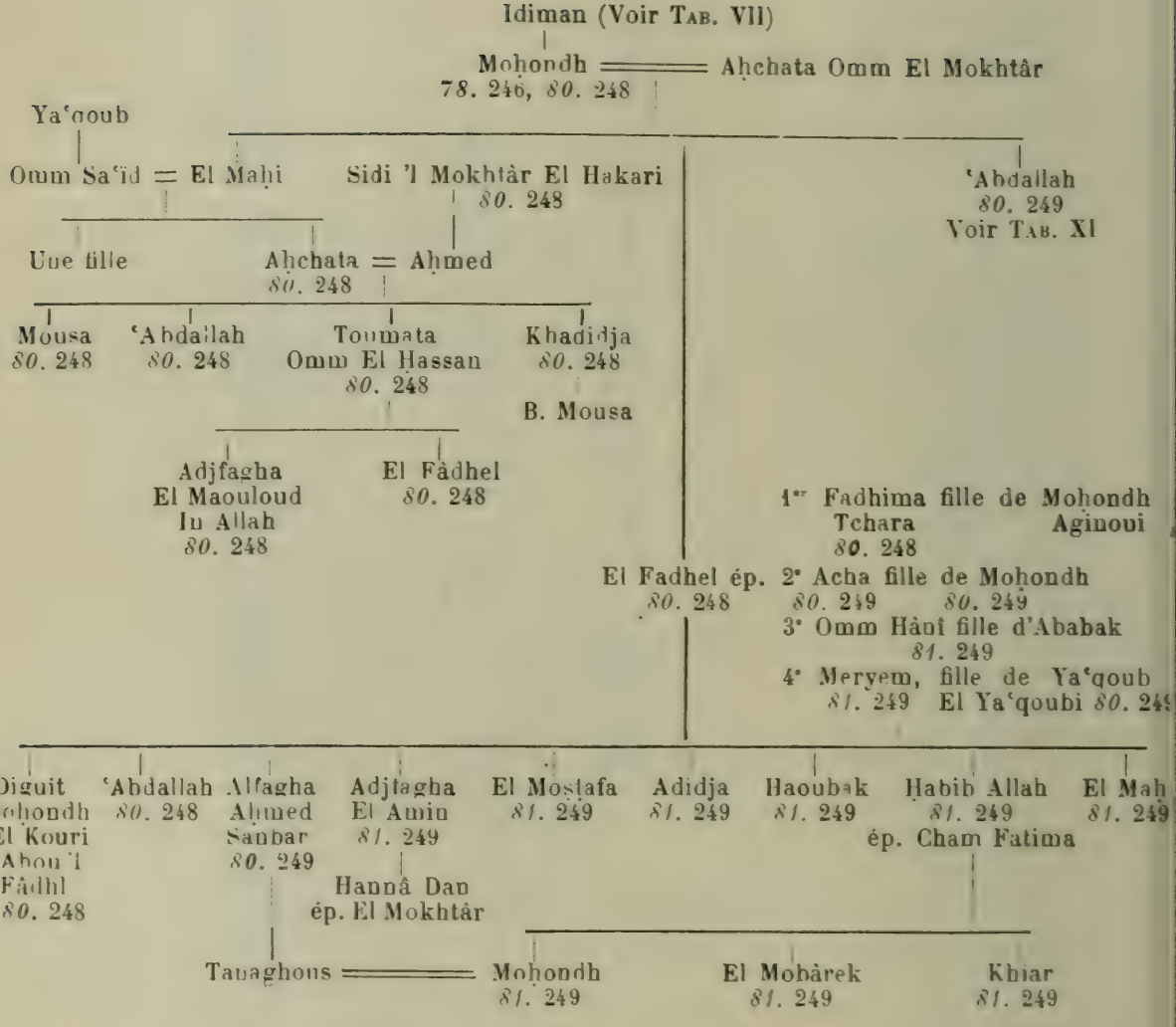

Idiman (Voir Tab. VII)
Mohondh = Ahchata Omm El Mokhtâr
78. 246, 80. 248
Ya'qoub
Omm Sa'id = El Mahi
Sidi 'l Mokhtâr El Hakari
80. 248
'Abdallah
80. 249
Voir Tab. XI
Une fille
Ahchata = Ahmed
80. 248
Mousa
80. 248
'Abdallah
80. 248
Toumata
Omm El Hassan
80. 248
Khadidja
80. 248
B. Mousa
Adjfagha
El Maouloud
Ibn Allah
80. 248
El Fâdhel
80. 248
1° Fadhima fille de Mohondh
Tchara
80. 248
Aginoui
El Fadhel ép.
80. 248
2° Acha fille de Mohondh
80. 249
80. 249
3° Omm Hâni fille d'Ababak
81. 249
4° Meryem, fille de Ya'qoub
81. 249
El Ya'qoubi 80. 249
Diguit
Mohondh
El Kouri
Abou 'l
Fâdhl
80. 248
'Abdallah
80. 248
Alfagha
Ahmed
Sanbar
80. 249
Adjfagha
El Amin
81. 249
Hannâ Dan
ép. El Mokhtâr
El Mostafa
81. 249
Adidja
81. 249
Haoubak
81. 249
Habib Allah
81. 249
ép. Cham Fatima
El Mah
81. 249
Tanaghous = Mohondh
81. 249
El Mobârek
81. 249
Khiar
81. 249

TABLEAU XI

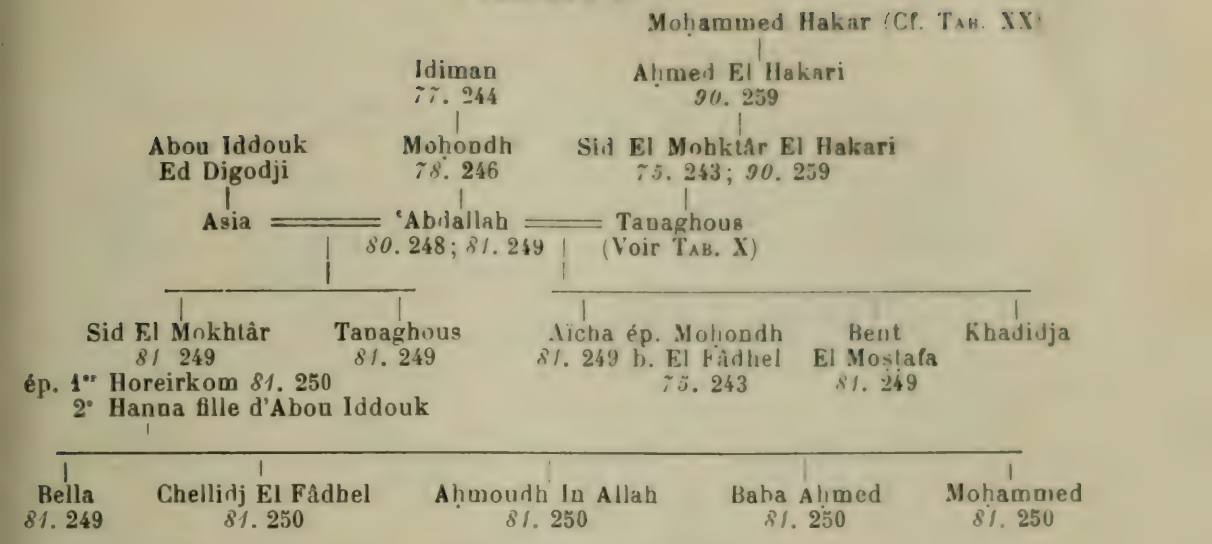


TABLEAU XII

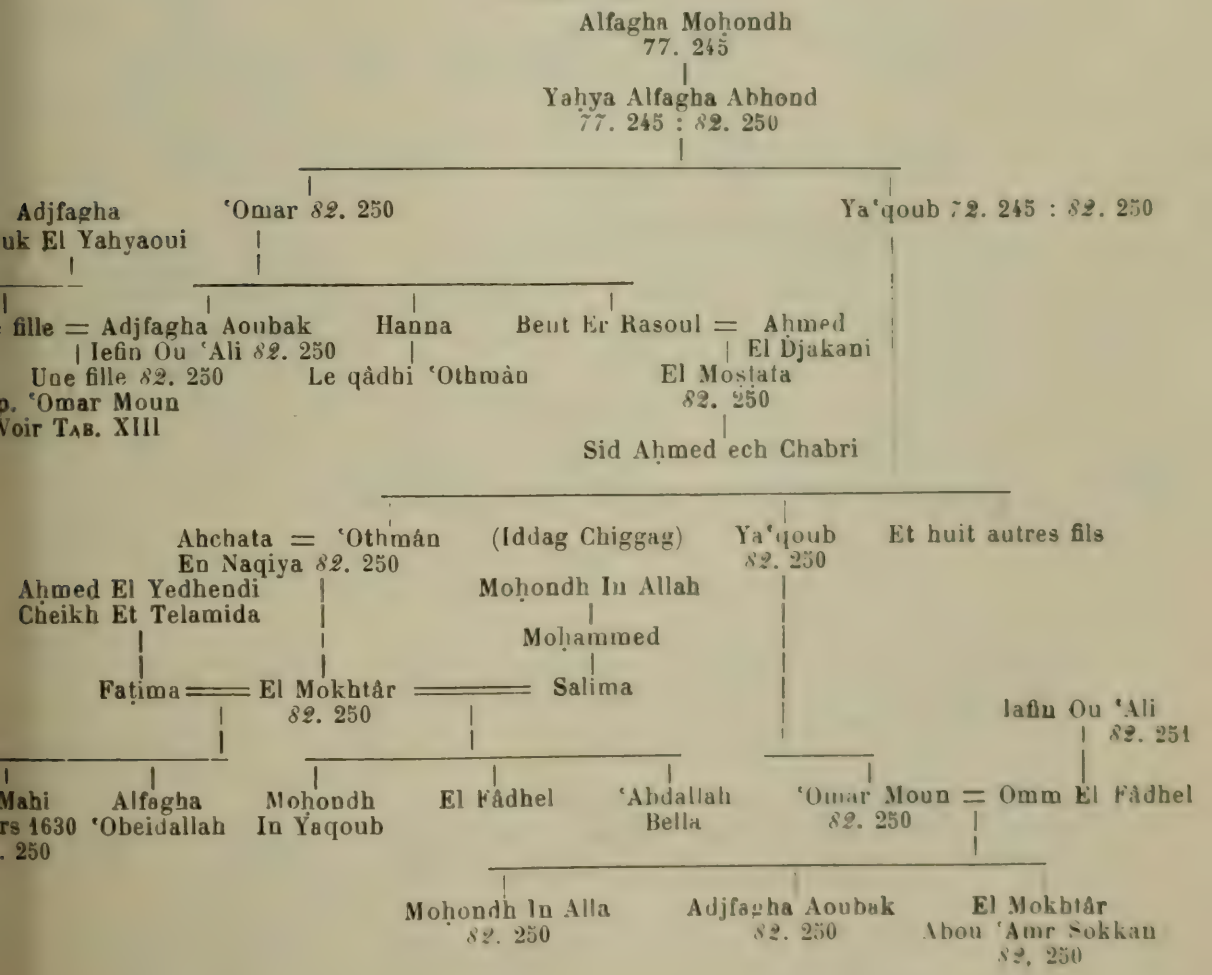


TABLEAU XIII (Cf. Tab. VII, VIII *bis*).

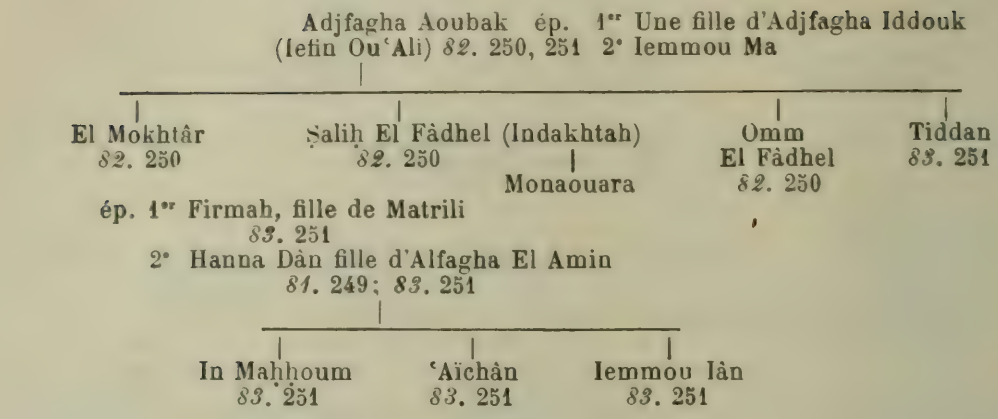


TABLEAU XIV (Cf. Tableau VII)

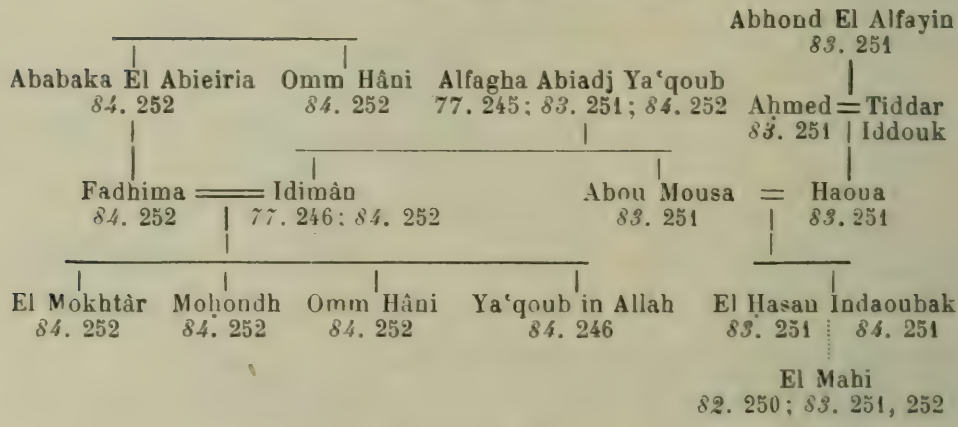


TABLEAU XV

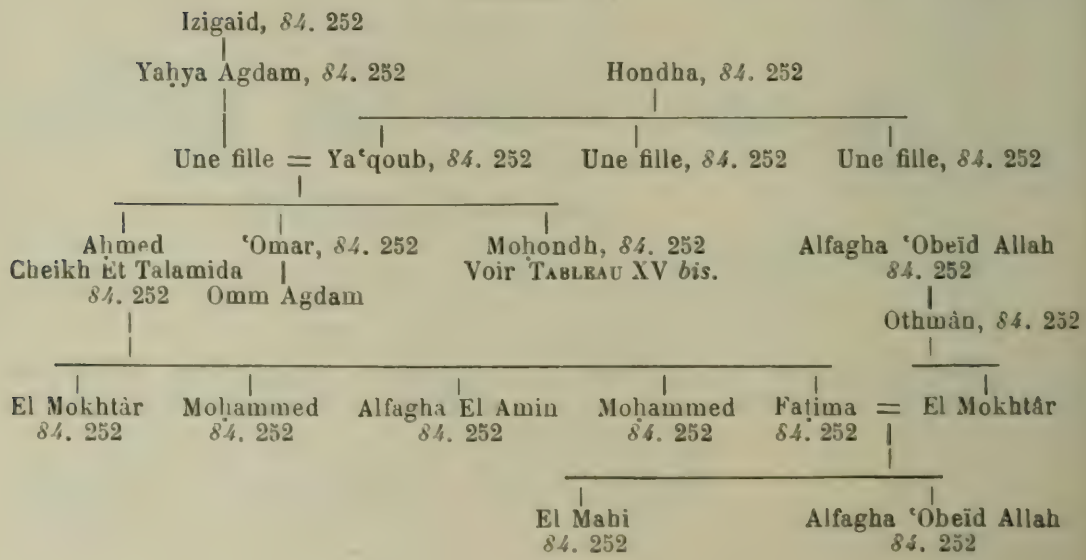


TABLEAU XV *bis*.

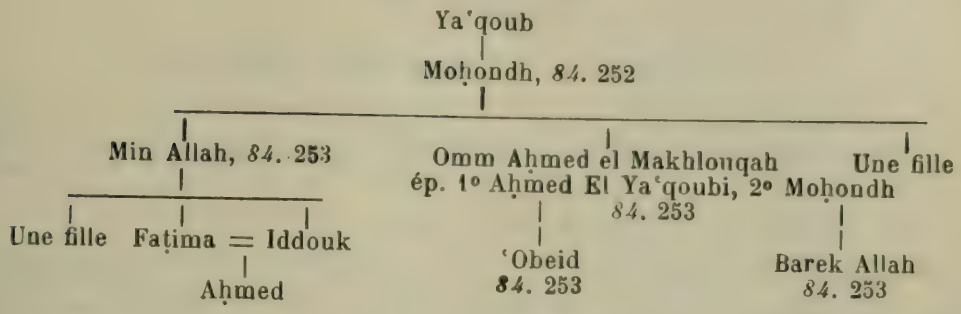


TABLEAU XVI

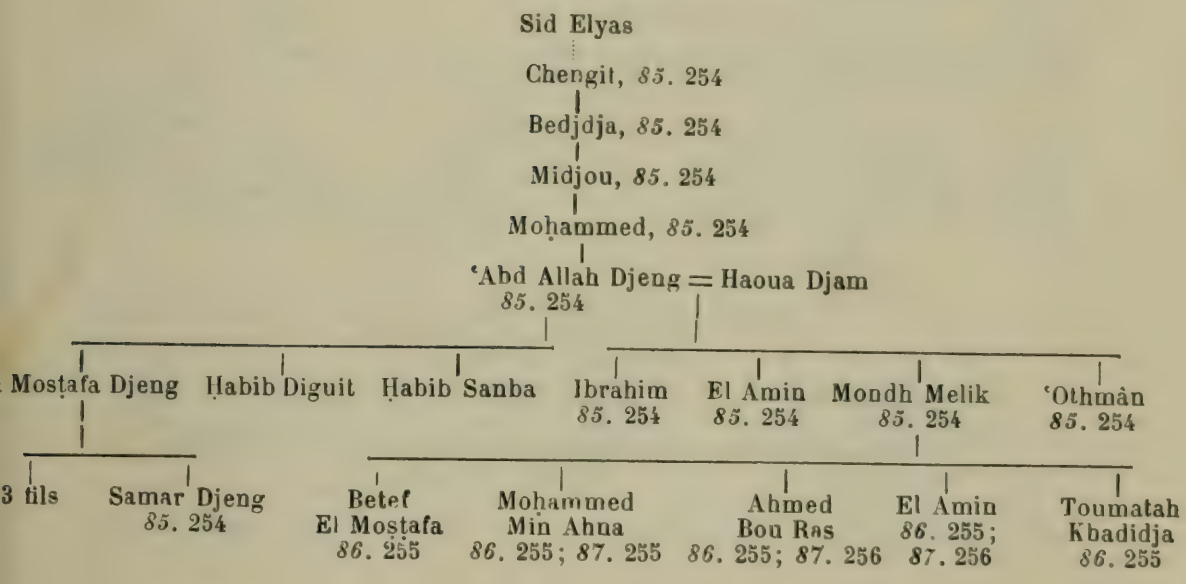


TABLEAU XVII

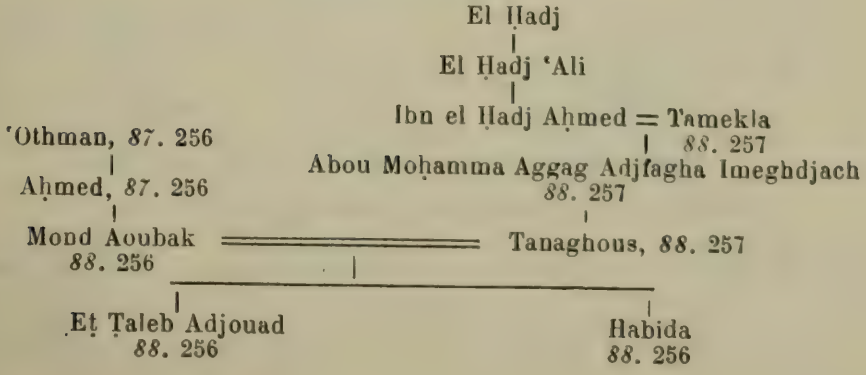


TABLEAU XVIII

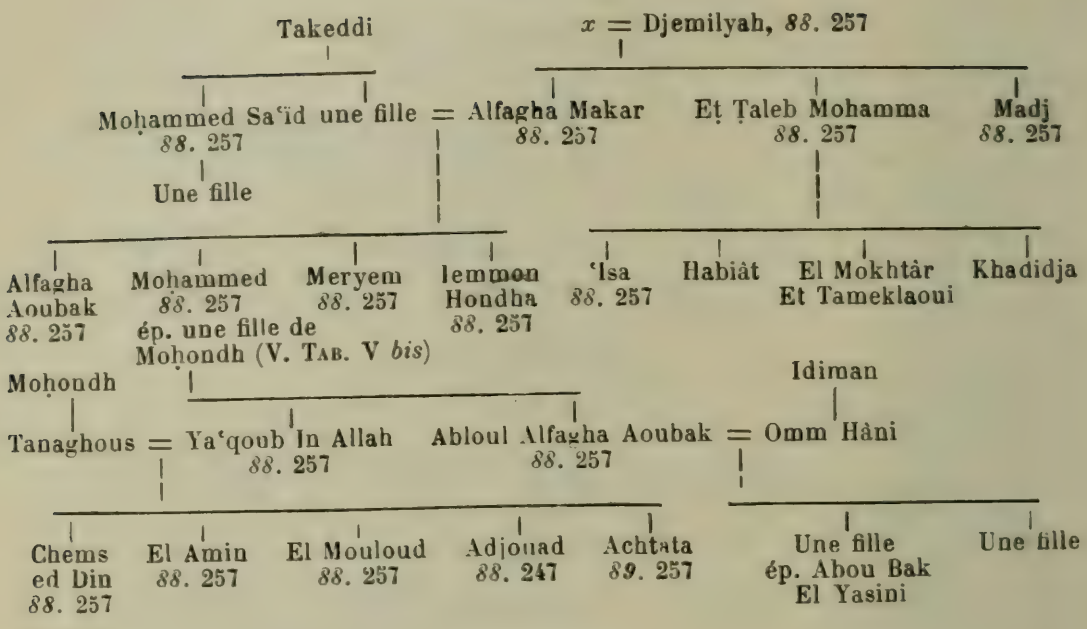


TABLEAU XVIII *a*

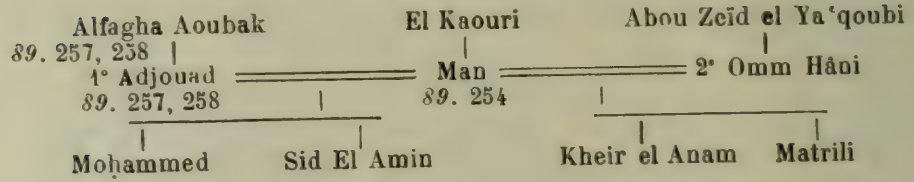


TABLEAU XVIII *b*

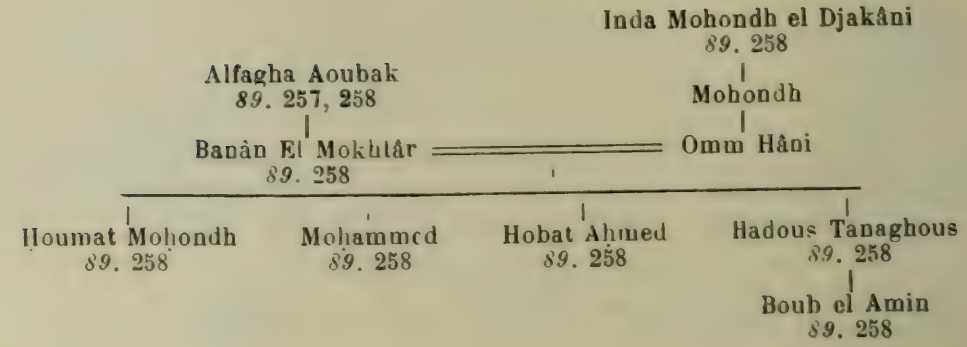


TABLEAU XVIII *c*

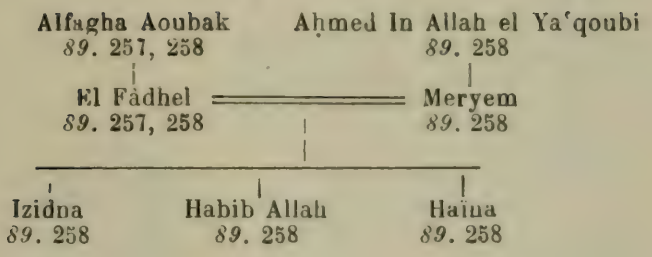


TABLEAU XVIII *d*

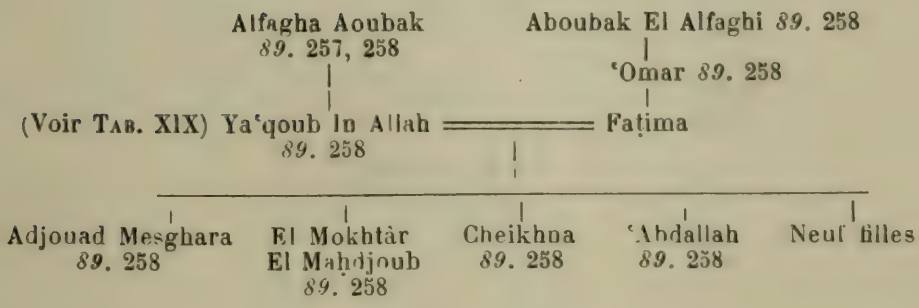


TABLEAU XVIII *e*

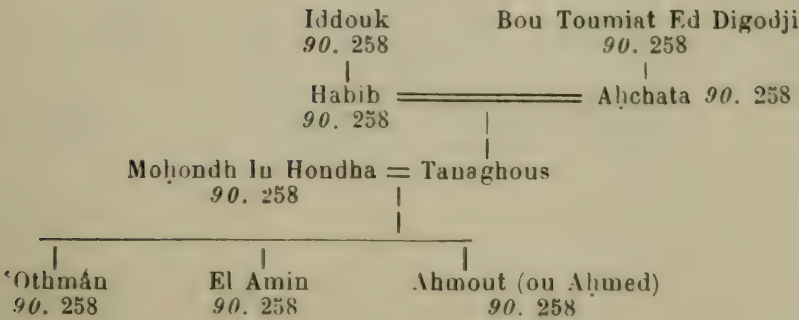


TABLEAU XIX

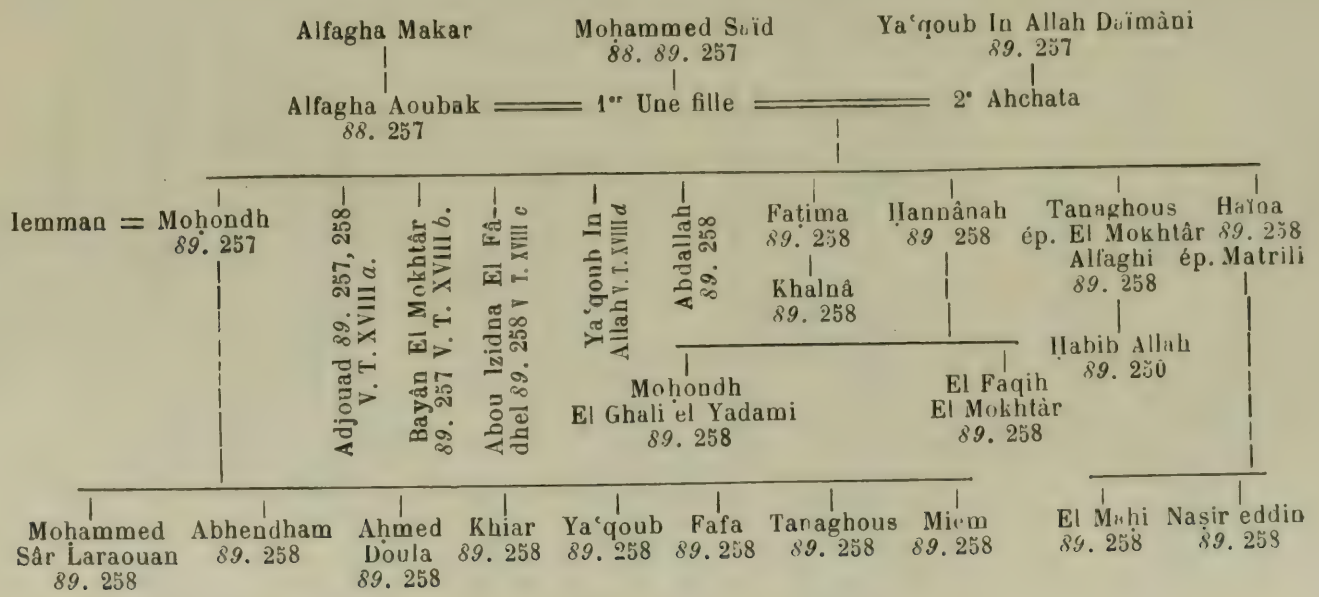

Alfagha Makar
Mohammed Saïd
88. 89. 257
Ya'qoub In Allah Daïmâni
89. 257
Alfagha Aoubak
88. 257
1er Une fille
2e Ahchata
Iemman
Mohondh
89. 257
Adjouad 89. 257, 258 — V. T. XVIII a.
Bayân El Mokhtâr — 89. 257 V. T. XVIII b.
Abou Izidna El Fâdhel 89. 258 V. T. XVIII c
Ya'qoub In Allah V. T. XVIII d
Abdallah 89. 258
Fatima 89. 258
Khalnâ 89. 258
Hannânah 89 258
Tanaghous ép. El Mokhtâr
Alfaghi 89. 258
Haïoa 89. 258 ép. Matrili
Habib Allah 89. 250
Mohondh El Ghali el Yadami 89. 258
El Faqih El Mokhtâr 89. 258
Mohammed Sâr Laraouan 89. 258
Abhendham 89. 258
Ahmed Doula 89. 258
Khiar 89. 258
Ya'qoub 89. 258
Fafa 89. 258
Tanaghous 89. 258
Miem 89. 258
El Mahi 89. 258
Nasir eddin 89. 258

TABLEAU XX

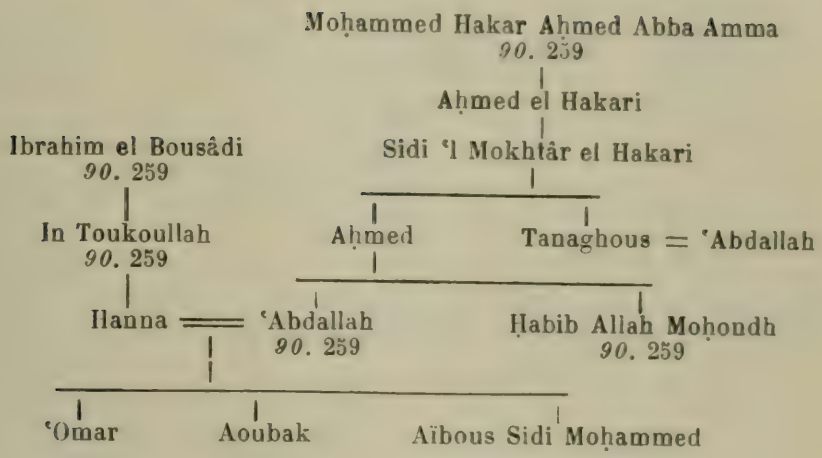


TABLEAU XXI

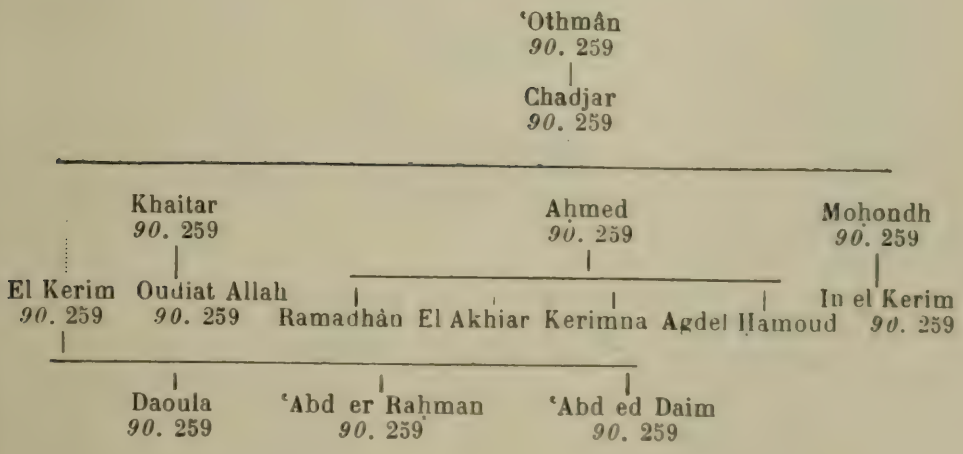


TABLEAU XXII

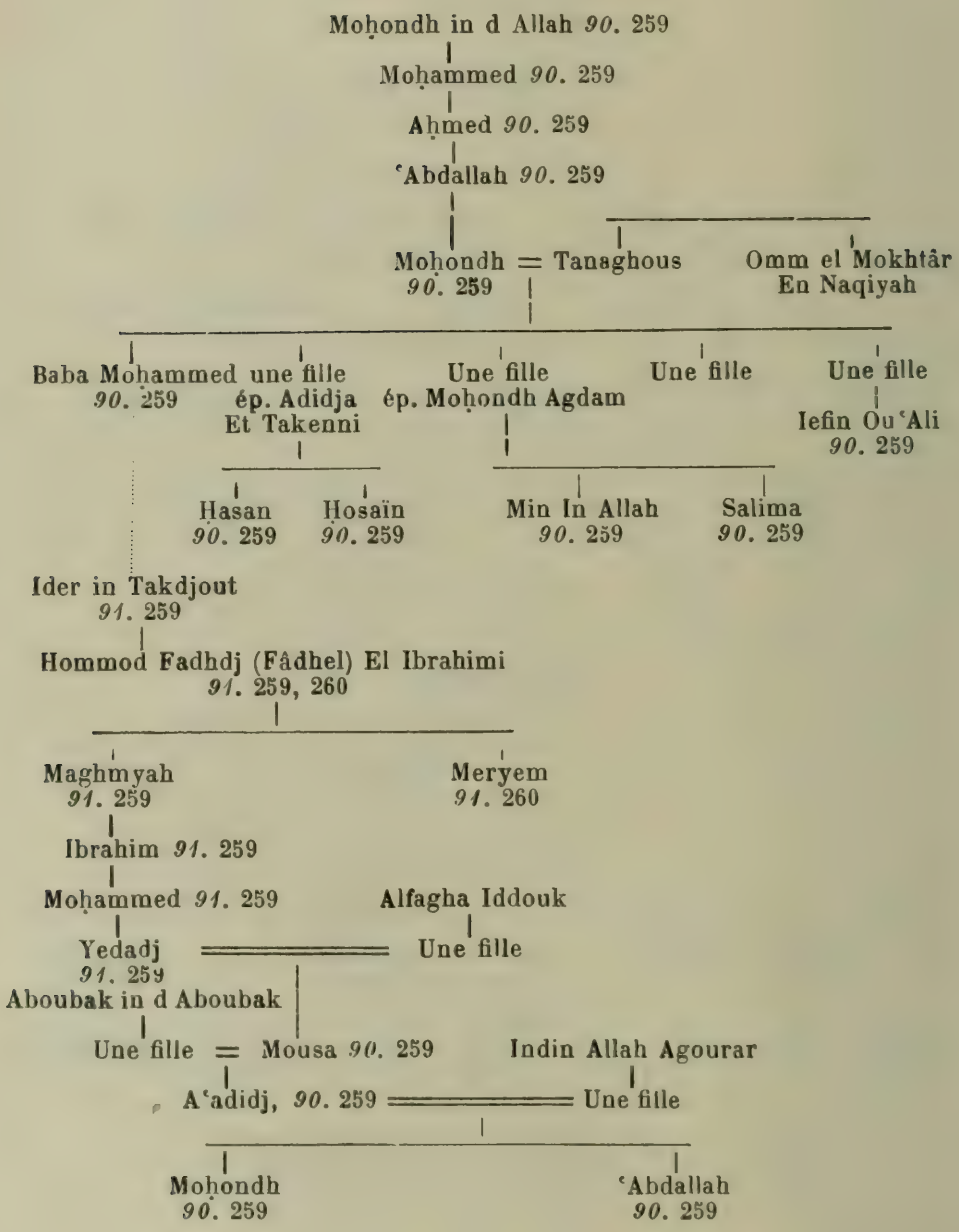
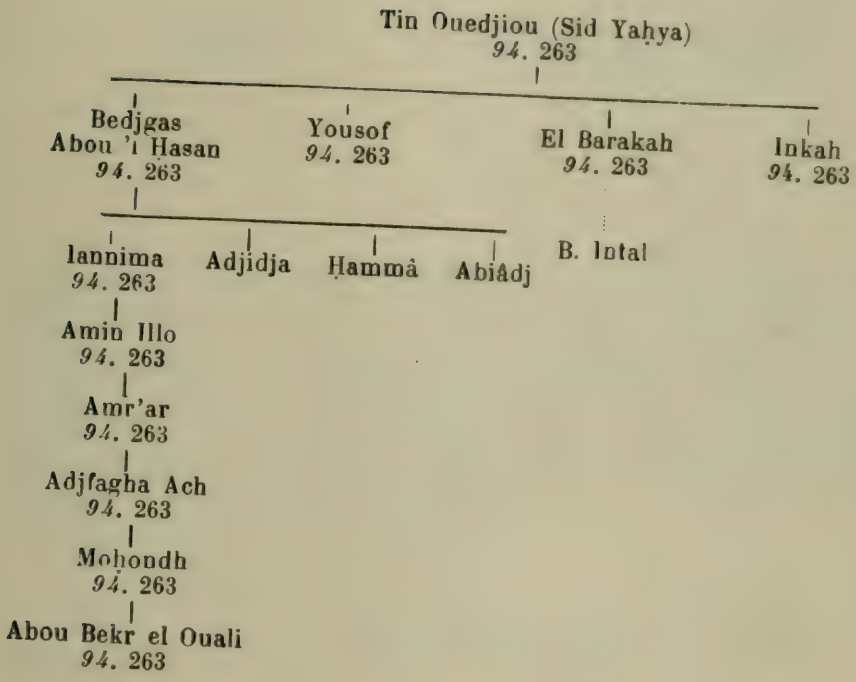


TABLEAU XXIII



ADDITIONS A LA PREMIÈRE PARTIE

L'important ouvrage d'Aḥmed ech Chinguiti que j'ai eu souvent l'occasion de citer, consacre (p. 485-486) au dialecte berbère de Chinguit un paragraphe qu'il me paraît intéressant de reproduire ici. On voit, par les exemples mentionnés qu'il tient le milieu entre le zénaga et le chelḥa, quoiqu'il porte le premier nom

الكلام على كلام ازناكة

هو نوع من انواع البربرية المغربية وهو موافق اللسان الشلحى ويختلف معه اختلافا كما بين اللسان الترك والتتر فانا راينا فى سوسة (السوس?) يتفاهمون من اول وهلة كما يتفاهم التركى والتترى وليس لهذا اللسان كتابة مخصوصة ولا اعلم من قواعدها الا ان المونث تكون التاء منه فى اوله مثل ذلك

C'est une des sortes du berbère du Maghrib. Entre elle et la langue chelḥa, il y a des ressemblances et aussi des différences légères comme entre le turk et le tatare. Nous avons vu à Sousse (ou au Sous?) des gens qui se comprenaient au premier abord, comme un Turk comprend un Tatar. Cette langue n'a pas d'écriture particulière, je ne

sais rien de ses règles, sinon qu'on obtient le féminin en préfixant un *t*[1]. Exemples :

أَغَرْبَظْ enfant, f. التاغربَظْت.

L'auteur fait remarquer qu'il y a ici un *t* également suffixé.

اَوبَلْ serviteur, f. تَوَّبل servante.

اِجم chameau, f. تِجم chamelle.

اَزْكُر taureau, f. تَشِّ vache, pl. اِتْشِتْذًا.

اِيرْثِ veau, f. تيرك génisse.

آجِل âne, pl. اُجَاجًا — الجيم الاولى مغربية والثانية مشرقية[2]

f. تاجل (zénaga *tojjig*).

L'auteur nous dit du reste, qu'avant l'introduction de l'arabe dans le pays, on parlait deux langues : l'azer[3] et le

1. La formation du féminin par la seule préfixation du *t* serait une particularité curieuse du dialecte de Chinguiṭ : mais il faudrait que le fait fût prouvé par un grand nombre d'exemples pris dans des adjectifs.

2. Voir p. 233 √ G DJ.

3. Azer est le nom donné par les Maures aux Soninkés (Asouanik des Berâbich) (Barth, *Reisen*, V, 515-517; Delafosse, *Haut-Sénégal-Niger*, Paris, 1912, 3 v. in-8, t. I, p. 123). Le Soninké serait encore parlé à Ouaddân. Il existe encore à Tichit, Oualata, Nénea, Araouan, Taodeni (Delafosse, *op. laud.*, 157). Le même auteur assimile les Adjer aux Azer (*id.*, t. I, p. 255, note 3); mais le Tonbouktou-Koï, Moḥammed haḍḍi, dont parle Es Sa'di (*Tarikh es Soudân*, éd. Houdas, texte arabe, Paris, 1898, in-8, p. 21), était des *Senhadja* de la tribu d'Adjor (ou d'Adjer) ce qui exclut les Soninkés, à moins qu'on ne voie dans le mot صنهاجى une confusion entre les deux noms. Barth a publié (correctement?) un texte dans la langue parlée par les Soninkés de Tichit (*Der verlorene Sohn in der Sprache von Shetun Ku Sefe oder Azarareye Sprache* [*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1855, t. IX]).

zénaga أَزناگّ قسم يسمى اَزَيّر وقسم يقال له. De nos jours, ajoute-t-il, on ne trouve plus trace de la première que dans la ville de Ouaddân où elle est encore parlée.

Il cite à l'appui cette anecdote : Sidi ʿAbdallah b. Moḥammed[1] séjournait à Ouaddân pour y étudier. Un jour, il entendit, de la rue, une femme qui voulait sortir, dire à sa servante : « Regarde qui est sur le chemin » afin de savoir qui s'y trouvait : si c'était quelqu'un qui comptait à ses yeux, elle ne passerait pas; sinon, elle irait à ses affaires. Quand elle entendit nommer ʿAbdallah, elle sortit sans précaution et prononça dans son dialecte, les mots que le t'aleb, froissé, inséra dans les vers suivants (ṭaouîl) :

لقد شمخت انفا علينا خديجة
وقالت بآزار لها اِدَورنِ
ونحن لانوف الشامخات على الورى
تقاصر عنا كل انف ومارن

« Khadidja l'a pris de haut avec nous et elle a dit dans sa langue azair? : Un homme ne me voit pas (?)[2].

« Nous sommes les pics des sommets élevés au-dessus du genre humain; au-dessous de nous s'abaisse tout front orgueilleux. »

Le vindicatif savant demanda la femme en mariage et

1. ʿAbd Allah Moḥammed ben ʿAbdallah b. Et Ṭâleb b. Ḥabîb b. Abieidja (ابيجَ) dont la généalogie remontait à Yaḥya el ʿAlaoui, des Ida Bou ʿAli, était contemporain de ʿAli Chandhoura, roi des Trarzas, et de Mouley Isma'îl, chérif du Maroc, c'est-à-dire qu'il vivait au commencement du XVIIIe siècle de notre ère. Il est l'auteur de nombreuses poésies (Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 4-26).

2. *Ida our ieni* (?).

quand on la lui amena, le soir des noces, il demanda à celles qui formaient le cortège : Que voulez-vous ? — Nous t'amenons une telle. — Qu'est-ce que c'est qu'une telle? Puis il quitta la ville en prononçant les vers ci-dessus [1].

1. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 485.

ADDITIONS A LA SECONDE PARTIE

I

§ 1

Pendant que s'imprimait la seconde partie de ce volume, paraissait un bon manuel de la langue hassania : *Méthode pour l'étude du dialecte maure* par A. Reynier, officier interprète, Tunis, 264 p., in-8, contenant un essai pratique de grammaire (p. 1-196) ; un vocabulaire (97-166), des dialogues (167-206) et une série de textes : Proverbes (p. 227-234) : des contes d'animaux (235-245) et quelques pièces de vers (p. 246-257). Les contes sont les suivants :

1° Le chacal et sa mère ;

2° Le chacal, la lionne et ses petits ;

Équivoque sur le nom de *Beïanna* que se donne le chacal.[1]

3° Le chacal et la brebis ;

C'est un épisode d'un conte qu'on trouvera un peu plus loin.

4° Le chacal et le hérisson ;

J'en ai donné une variante p. 397-398 ; on en trouvera une autre plus loin.

5° Histoire de l'éléphant et du chacal ;

1. Cf. un trait semblable dans un conte haoussa : *La hyène et le lièvre*. L'équivoque roule sur le nom que prend le lièvre : *Naku duka* en haoussa, « le vôtre à tous » Landeroin et Tilho, *Grammaire et contes haoussas*. Paris, 1909, in-12, p. 204-210.

6° Histoire du chacal et du lion ;
7° Histoire de la hyène et du lion ;
8° Histoire du chacal et de la hyène.

§ 2

L'ouvrage d'Aḥmed ech Chinguiti, intitulé الوسيط فى تراجم ادباء شنقيط, contient, outre un certain nombre de vers hassânia épars dans les biographies, une série de paragraphes sur le dialecte hassânia[1]. Il y étudie successivement la prononciation des consonnes ج et ض, l'usage fréquent du *djezm* au lieu des voyelles brèves (p. 486-489) ; il donne ensuite, avec les noms en hassânia, une liste des animaux domestiques et sauvages, des serpents, des maladies, et enfin, après quelques détails sur la sorcellerie des esclaves nègres, une importante collection de proverbes locaux, disposés suivant l'ordre des lettres de l'alphabet (p. 502-539).

II

Supplément aux textes (p. 392).

Je dois la communication des textes qui suivent à M. Ben Hamouda précédemment professeur à la medersa de Saint-Louis, aujourd'hui directeur de celle de Tonbouktou. Comme pour les pièces III-XIII, je n'ai pas donné de transcription, ne les ayant pas entendues moi-même.

1. L'auteur déclare du reste qu'il ne sait ce qu'était ce Ḥassân dont le dialecte porte le nom (ولا ادرى من حسان). Il s'agit sans doute de Ḥassan b. Ma'qil, ou plus spécialement peut-être, des Dzoui Ḥassan du Sous (cf. Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 69-71).

XIV

ÉLOGE D'UN HOMME GÉNÉREUX

Cette strophe porte le nom de *ṭal'ah* (طَلْعَة); les hémistiches 1, 2, 3, 5 riment entre eux, ainsi que les hémistiches 4 et 6[1]. L'hémistiche se nomme *tafalouit* (تفلويت)[2]; les trois premiers hémistiches *a'gârib et't'al'ah* (اعقارب الطلعة). Cette tal'ah est du mètre اصغّير تِنكادرين.

رَاكَبْ كُمْتْ ابْلَا اكْطَيْظَ * وُازْكِ ذَاكْ[3] ابْلَا اغْمَيْظَ[4]
رَحْمَ زَادْ اجْنَانْ رَيظَ * بِيكْ اِسِيلْ الرِيكْ
تَبَارَكْ اللَه بَيْظَ * شَوْرَكْ كُلْ اطْرِيكْ[5]

Tu es élevé, tu n'es pas humilié. C'est la vérité, ce n'est pas un mensonge.

Tu es la miséricorde, le jardin du paradis, tu fais venir l'eau à la bouche.

Que Dieu soit loué! Tout chemin qui mène vers toi est connu.

1. Cf. un autre exemple de *tal'ah* dans Reynier, *Méthode pour l'étude du dialecte maure*, p. 248.

2. Le *fa* et le *qaf* sont ponctués à l'occidentale dans les textes qui suivent : ڤ et ڢ.

3. وُازْكِ ذاك = هذا حف.

4. اغميظ = كذب تملق.

5. انت عال لست بمخفوض وهذا حف ليس بتملق — انت رحمة وروضة جنان اذا سمع احد اسمك يسيل ريقه من الشوف اليك — تبارك الله كل طريف تفود اليك بيضاء (مشهورة).

XV

SATIRE CONTRE UNE FEMME

دِرْتِ دُونِى حَدْ بِنِّكْ * تَخْتَيْرِيهْ اُذَاكْ فَنِّكْ
كَالْحَمْدْ الِّى جَاتْ مِنِّكْ * حَتَّى نَا والـلّه
كَاعْ لا نَخْتَيْرْ عَنِّكْ * يَاخْتِ مِنْتْ اَبَّاهْ

Tu as mis quelqu'un entre toi et moi : tu le préfères, c'est ta manière d'agir.

Dieu soit loué que cela vienne de toi, et moi aussi, par Dieu.

Je te préfère, ma chère, la fille d'Abbah.

XV

VERS ADRESSÉS A UNE MONTURE

Cette pièce est du mètre appelé لَبْتَيْتَ النافص (var. لِبْتَيْت, cf. p. 365).

1. حد = احدا.
2. بنك = بانك.
3. كالحمد = الحمد لله.
4. منت = بنت.
5. جعلت بينى وبينك احدا تحبيه وتفضليه وتختارية وهذا دابك الحمد لله الذى جاء هذا الشى منك وكذلك ايا اختى والله اختار عنك وافضل عليك بنت الرجل المسمى ابّاه

يا لْوَغْرَ راعِ ذَاكْ * حَاسِ سِبَّتْ لَهْلَاكْ
نَعْرَفْ عَنَّكْ يَرْعَاكْ * مِسْتَبْتَرْ وُالَوغْرَ
أُبِسِّنْ اكْبَرْتْ أُمَاكْ * مَسَّكْ هاك ابَّغَرْ
غَيْرْ اِلِّي سَيَّرْ هاكْ * يا لْوَغْرَ لا سُغْرَ

O Louaghra, vois ce puits, cause de mes malheurs!
Je sais — Dieu te protège! — que tu es fatiguée, et c'est la grande chaleur.
Tu es avancée en âge et l'eau (que tu as bue) t'a alourdie.
Mais marche un peu, Louaghra, sans être commandée.

XVI

المَحْرَدْ نَعْرَفْ لِمْغَلِّيدْ * أَعْلِّي وُامْرَغَّبْنِي فِيهْ
خَاطِرْ رَيْتْ سَلَّمْتْ اعْلِيدْ * ثَايَمْ مِنْ بَلْ المَحْرَدْ رَدْ

1. يا حرف نداء – لوغر اسم جمل.
2. انظر = راع.
3. داك الحاس اى ذلك البئر سبب كل هلاك لوجود محبوبتى هنالك.
4. عيان = مستبتر.
5. الهاجرة = الوغر.
6. وانت كبير فى السن = ابسن اكبرت.
7. والماء الذى شربته جعلك ثقيلا لا تقدر = اماك مسك هاك ابغر على شى.
8. مسافر = خاطر.
9. ذاهب الى بلد المحرد = ثايم من بل المحرد.
10. حكى وقال = رد.

مَنْزَلٌ ذُلِّى مُولَعٌ بِيهْ[1] * وَانَا قَبْلُ كُنْتْ المَحْرَدْ
مَا نَبْغِيهْ أُوْ لاَ مَا نَبْغِيهْ * اَلاَّ حَدٌّ عَنْدِى مَحْرَدْ

Le Maḥrad[2], je sais ce qui me l'a rendu cher et me le fait désirer

C'est un voyageur que j'y ai vu et que j'ai salué; il vient du pays de Mahrad et m'a dit

Que c'est la demeure de celle dont je suis épris; auparavant, j'étais à El Mahrad.

Je ne l'aimais ni ne le détestais; Maḥrad m'était indifférent[3].

XVII

بِالْحَيْمِرْ ظَلَّيْتْ مَانِى * مِنْ مِتْنِ التِشْوَاشْ هَانِى[4]
كُنتْ ابْجَامْ الى الْكَانِى * نَلْكَى طَرْبِى تَامّْ
اُهَذَا عَادْ[5] ابْجَام ثَانِى[6] * مَا هُوْ ذَاكْ ابْجَامْ
اِلّي نَعْرَفْ مَا نَظُنّ * يَخْلاَ مِنْ لَرْيَامْ
اُ لِخْيَامْ امْشَاوْ عَنّ * لَرْيَام اُ لِخْيَامْ

1. اى منزله الضمير المذكور والمراد به المؤنث = منزل ذلى انا مولع بيه اى المحرد منزل التى انا مولع بها.

2. Maḥrad est le nom d'un puits appartenant aux Idagfafa, dans la partie nord-est de l'Iguidi, dans la région située entre Saout el Ma et Khrafa, dans le cercle des Trarzas (Cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 453).

3. Cet hémistiche rappelle le proverbe ḥassânia ريحة حجرة ماهى زينة ما هى شينة. L'odeur d'une pierre n'est ni bonne, ni mauvaise.

4. لست مطمئنا من = مانى هانى من شن التشواش وقوة التذكر كثرة وقوة التذكر.

5. صار = عاد.

6 ابجام ثانى اى آخر ليس بابجام الذى اعرفه.

J'étais dans la journée à El Ḥaimir[1], peu tranquille à cause de l'abondance des soucis;

Quand je rencontrai Bjâm[2] mon plaisir a été complet.

Il est devenu un autre Bjam; ce n'est pas le Bjâm

Que je connaissais; je ne le crois pas; il est abandonné des belles (m. à m. : des faons),

Et les campements se sont éloignés de lui, les belles et les campements.

XVIII

يُوثِ، بَاخْلَيْطَ يَالْمَلِيكْ * رَاهِي عَاكَبْ، لَمْلَيْطَ ذِيكْ

يَالِّي لَاهِي تَجَلِّ فِيكْ * كُولْتْ يَوْثِ بِيكْ اَخْلَيْطَ

عَاكَبَ لَمْلَيْطَ يُوثِ بِيكْ * اَخْلَيْطَ عَاكَبْ لَمْلَيْطَ

Quelle belle chose, ô Dieu, que la foule qui est derrière Lamlaita[5]!

O toi, à qui il est désagréable que je dise : quelle belle chose que la foule,

Derrière Lamlaita, (je répète :) Quelle belle chose que la foule derrière Lamlaita!

XIX

Cette pièce est du genre appelé *gâf*, pl. *gifân* (گاف, گيفان, cf. p. 365, note). Elle comprend deux ou plusieurs vers

1. El Ḥaimir, puits au sud de Mederdra.
2. Bjâm, puits situé près du précédent.
3. يوث = يا حبذا.
4. عاكب = وراء.
5. Lamlaita est un puits de l'Iguidi.

dont les hémistiches riment entre eux. Tantôt le *gâf* est employé seul, tantôt il précède ou suit un *tal'ah*[1].

خَالِكْ[2] رِيمْ[3] انْجَوْلِيهْ[4] * مِن خوف البَطَّانَ
حَزْمْ[5] مَا عَالِمْ بِيهْ * كُونْ[6] المَوْلَ[7] وَانَ

Il y a une belle autour de laquelle je tourne (sans me déclarer), par crainte des calomniateurs

L'amour (que je lui porte), personne ne le connaît, excepté Dieu et moi.

XX

اِكْعَادِي عَنْ تَكَانْتْ * مِن جِلْ اللِّي وَسَاهْ
مِنْتْ اجَّيْرِ وَامْنَاتْ * مُحَمَّدْ عَبْدُ اللَّهْ[8]

Mon séjour loin du Tagant, qui en est le plus la cause?
La fille de Djairi et les filles de Moḥammed ʿAbdallah.

1. Cf. sur le *gâf* Reynier, *Méthode*, p. 247.
2. خالك = كائن اى يوجد.
3. ريم = امراة تذكر وتونث واتى بها مذكرا للضرورة.
4. انجوليه = ادور حول دارها.
5. حزم = حبها.
6. كون = الا.
7. المول = المولى.
8. اكثر سببى فى جلوسى عن اتيان تكانت بنت اجير وبنات محمد عبد الله.

XXI

Cette pièce est la combinaison d'une *tal'ah* et d'un *gâf* : celui-ci est placé le dernier, contrairement à la règle exposée par M. Reynier (*Méthode*, p. 249).

اِسْمَهَّرْنِي بِتْ فِكْدِي * لَوْطَانِي فِي لَّيْلْ وَاحْدِي
كُنْتْ اَعْلَى مِقْدَارْ جَهْدِي * لَاهِي نِمشِي اِلَيْنْ
شَفْتْ اَمْنَادِمْ زَيْنْ عَنْدِي * اُهُوَ مَاهُ زَيْنْ
نَخْتَيْرْ اِنِيذْنَيْنْ عَيْنِي * وَاوْهَامْ اَنِيذْ نَيْنْ
عَنْ سَنْدُونَ وَاكْمَيْنِ * اُعَنْ تِينْجُكَّيْنْ[1]

J'étais seul dans la nuit et le regret de ma patrie m'a tenu éveillé.

Je voulais, autant que j'ai de force, partir.

J'ai vu une créature belle pour moi, mais non pour les gens.

Mon œil préfère Anyd'nain[2] et les environs d'Anyid'nain

A Sandouna[3], à Agmaïn[4] et à Tinoudgèn[5].

1. المعنى بت فى الليل وحدى وارفتى تذكرى لاوطانى كنت اريد الذهاب على حسب طافتى فاذا بامراة رايتها وهى حسناء عندى وليست بحسناء عند الناس تخنار عينى الغدير المسمى انيذنين ونواحيها عن سندون

2. Étang dans la région de l'Iguidi.

3. Quartier sud de Saint-Louis.

4. Nom maure de Ndar Tout, quartier de Saint-Louis. On lui donne aussi celui de Farsous (*cf.* cf. p. 414).

5. Nom maure de Sôr, sur la rive gauche du Sénégal, en face de Saint-Louis. On l'appelle aussi Chiren.

XXII

Dans cette pièce, le *gâf* précède la *tal'ah*.

جَيْتْ البَارَحْ حَتَّى * سَارِ لِلْخَوَّانَ[1]
گَالَتْ لِي ذَاكْ انْتَ * گُلْتِلَهْ ذَاكْ أَنَ
گُلْتِلَهْ فَمْ ابْلَدْ * ولَّى شِي يُوَسَّدْ
گَالَتْ لِي خَالِكْ حَدْ * امْظَيَّكْ يَغْلَانَ
مَتْكَانَ وانْتَ بَعْدْ * مَا يَلْحَكْ مَتْكَانَ
امْنَ الظِّيكْ المَاكَدْ * اِتَكِّيكْ امْعَانَ[2]

Je suis venu hier soir, assurément, marchant de nuit vers la trompeuse.

Elle m'a dit : Est-ce toi? — Je lui ai dit : C'est moi.

Je lui dis : Y a-t-il quelque endroit ou quelque chose qui serve de coussin?

Elle m'a dit : Il y en a; elle est étroite, ô mon cher,

Notre couchette, mais pour toi, notre couchette ne sera pas.

Peu spacieuse, je te ferai coucher avec nous.

1. المراة التى تخون العهد = الخوانَ.

2. المعنى – ذهبت فى الليل الى المراة الخوانة فقالت لى هل الرجل الذى اراه انت فقلت لها نعم ذلك الرجل انا فقلت لها هل هنالك موضع او شى اجعله وسادة قالت لى يا حبيبى هنا احد ضيف موضع اتكائنا وانت ولو بلغ الضيف ما بلغ فلا بد ان يكون لك موضع لتتكئ معنا.

XXIII

La *tal'ah* est composée de cinq vers et suivie du *gâf*.

نَكَرَ الِي تَشْوَاشِي لَبَعِيدْ * اُرَحْ اَخْلَاكِي مَنْ فَكَّدْ اَجْدِيدْ
شَوْبِ اَبْرَكْ شَفْتُ تَلْ اَبْعِيدْ * بَتْ اَلَّا نَرْعَاهُ اَبْلَبْصَارْ
وَاَمَّيْزَنْ فَوْ كَاشْ اَمَنَ اَبْلَيْدْ * وَانَا وَاكَفْ لُ فَوْكْ اَزْبَارْ
الوَكْحَ مَنْ تَلْ اَمَّغْرِيدْ * لَيْنِ اَعْرَفْتْ اَنَّ فَوْكْ اَدْيَارْ
العَيْنْ وَانْتَرْ وَنْوَاشِيدْ * وِجْرَانْ اَتَمْرَ وُنْبَارْ
يْدُورْ اَفْذَاكْ مْنَ اَجْرَيْحَاتْ * لَمْسَايَلْ يْتَكَطَّعْ لَخْظَارْ
مَا زَالْ يْكَصّْ اَلَّا وَطْيَاتْ * اَتْزَرْكِيكْ اَلَمَ من لَحْجَارْ

Un souvenir lointain a été éveillé en moi et mon cœur a été débarrassé d'un nouvel amour.

Par l'apparition d'un éclair que j'ai vu au Nord, bien loin, j'ai passé la nuit à l'observer avec mes yeux.

Et à deviner en quel endroit il était ; mais, j'étais debout à l'observer sur les dunes de sable[1].

Sur le bord septentrional d'Omm Maghrid, jusqu'à ce que je reconnus qu'il était sur les campements abandonnés,

A El ʿAïn[2], à Entar, à Nouâchied, à Ouidjrân, à Atam et à Nfar.

La verdure tourne, interrompue par les lits des rivières,
Et suit encore les traces bleues de l'eau des rochers.

1. Imitation d'Imrou 'l Qaïs, *Diwân*, XXXV, 1-4; XLIII, 1.
2. Tous ces endroits sont situés dans le Tagant.

XXIV

Cette pièce commence par une *tal'ah* et finit par un *gâf*.

دَخْلَتْ لَعْرَبْ ذى اَنْوَيْبَ * ظِيكْ هَذَا الدَّهْرْ سَيْبَ
أَوظِيكْ ظُلْمْ ابْلَا أَتْلِيبَ * وْظِيكْ بَنْيْ الِحّجِيرْ
اَفْتَكَانَتْ وَرْكَيْبَ * وَفْطَارَدْ يَغَيْرْ
حَدْ أَجْبَرْ كُلْ ظِيكْ * وَاسْلَكْ يَلْفَدِيرْ
مَنْ ظِيكْ فَهْلَ انْبَيْكْ * مَا كَانْ الَّا خَيْرْ

La détresse est arrivée en ce moment chez les guerriers :

La misère, c'est une injustice sans représailles, la misère, c'est la construction en chaux[1].

Dans le Tagant, le Rguiba, le Ftared, mais (si)

Quelqu'un qui a supporté toutes les misères, ô Tout Puissant,

N'est pas éprouvé par la séparation de (la fille des) Nbaiga, tout est bien.

1. Allusion aux constructions des Français à Fort Coppolani (Tidjkidja).

Textes en prose.

§ 7

L'HOMME ET LE VOLEUR

خَالِكْ وَاحَدْ تَمْ مَاشِى اِكُودْ عَنْزْ اَتَبَّعْهَا اجْدِى اِلَيْنْ شَافْ وَاحِدْ سَارِكْ تَمْ اِتْبَعْ مَا يْرَاعِ فِيهِ اِلَيْنْ اَبْكَى اجْدِى اَرْوَرْ يَوْكَلْ كَبْطْ السَارِكْ اِمْشَى بِيدْ اِلَيْنْ اَبْلَدْ دَارْ فِيهْ اِمْشَى وَاتْبَعْ الوَاحِدْ هُوَ اَعْنَزْ جَا وْلَمَكْ العَنْزْ مَرْبُوطْ اُمْلَاهَا اِمْشَى اِلوَدْ لُولِدْهَا اصْرَكْهَا زَادْهِى وَامْشَى بِهَا اُدَارْهَا مع وُلِدهَا امْشَى اِلوَدْ المُولَاهُمْ اِدَوَّرْ يَسْرَكْ البَاسْ شَافْ تَمْ اِتَبَّعْ مَا يْرَاعِ فِيدْ اِلَيْنْ اعْطَشْ مُولَى العَنْزْ واجْدِى اجْبَرْ طْرِيكْ تَمْ كَارِدْهَا اِلَيْنْ اجْبَرْ احْوَيْسِ افْسَخْ البَاسْ اُطْرَحْ اعْلَى احْشِيشْ اَخْذَ قُمْ الحَاسِى وَادْخَلْ فِى الحَاسِى اِدَوَّرْ يُشْرَبْ اُ يْسْتَحَمْ جَا السَارِكْ مَاشِى اعْلَى اَثَرْ اِلَيْنْ اِحْذَ الحَاسِى يَهُوَّلْ البَاسْ مَطْرُوحْ كَبْطْ وَامْشَى بِيدْ شَوَرْ العَنْزْ وُوِلْدْهَا امْرَكْ الصَّيْدْ مِن الحَاسِى خَرَصْ مَارَا البَاسْ اكْبَطْ اعْيُودْ كَالْ أَنَا بَعْدْ مَا تَصْرَكْنِى

Un homme marchait, conduisant une chèvre suivie de son chevreau. Un voleur le vit et le suivit sans être aperçu. Lorsque le chevreau resta en arrière pour manger, le voleur le saisit et l'emmena pour le mettre dans un endroit.

Puis il revint suivre l'homme et sa chèvre. Il vit que celle-ci était attachée tandis que son maître était allé chercher son chevreau. Il la vola aussi, l'emmena et la mit avec son petit, puis il partit à la recherche de leur maître pour lui voler ses vêtements. Quand il le vit, il le suivit sans être aperçu. Le maître de la chèvre et du chevreau, ayant soif, vit une route qu'il suivit jusqu'à ce qu'il arriva à un petit puits. Il enleva ses vêtements, les jeta sur l'herbe près de l'ouverture du puits et y entra pour boire et se baigner. Le voleur marcha sur ses traces jusqu'à ce qu'il arriva au puits. Les vêtements étaient jetés sur l'herbe; il les prit et alla retrouver la chèvre et son petit. Quand le chasseur sortit du puits, il chercha ses habits sans les trouver. Il prit un bâton et dit : Toi tu ne me voleras pas.

§ 8

LA HYÈNE AVIDE

اِسْمَعْتْ اِنْ كَابُونْ اِمْشَى مَرَّ جِيعَانْ اِدَوَّرْ شِى يَوْكَلْ شَابْ شِى
مِنْ لِبْكَرْ اِكْبَظْ مِنْ وَاحِدْ اَبُوكْ مَا فَاتْ طَيْحْ اِسْمَعْ حَسْ اَحْمَارْ
يُنْهَكْ اِرْخِى اَبُوكْ اِدفَعْ شَوْرْ ذَاكْ لِحْمَارْ اِلِّى اِسْمَعْ حَسّ يُنْهَكْ
لَوَدّ اِلَيْنْ اِفْتَرْ مَارْ شِى وَلِّ ذِيكْ السَّاعْ كَانْ يَجْبَرْ اَبُوكْ اِلِّ اَكْبَيْلْ
مَا رَاهْ مَارْ لِحْمَارْ اَمَارْ اَبُوكْ

J'ai entendu dire qu'une fois une hyène affamée partit pour chercher quelque chose à manger. Elle vit des vaches et prit un veau. Elle ne l'avait pas encore renversé qu'elle entendit braire un âne. Elle lâcha le veau et se dirigea

vers cet âne qu'elle entendait braire. Elle chercha jusqu'à ce qu'elle fut fatiguée et ne trouva rien. Alors elle s'en retourna pour retrouver son veau qu'elle ne voyait pas auparavant. Elle ne trouva ni veau ni âne.

§ 9

LE VAUTOUR, LE CHACAL, L'OUTARDE ET LA HYÈNE

كَالُ اِنْ اَرْخَمَ اِمْشَاتْ بَيَّظَتْ عَلَى رَاصْ كِدَى وَاعَرَ اَطْلُوعْ اَنْهَارْ
اَذِّيبْ اِفْطَنْ اِلْدَ دَارْ الْحَالَ بِيهَا يَخْدَعْهَا بِيهْ اِلَّ هُوَ مَا يِكْدِرْ
اِطِيرْ مَا يِكْدَرْ يَطْلَعْ كَالْ اِلْهَا يَارَّخَمْ اِمْنَيْنْ مَا تَعْطِينِي وَاحَدْ مِنْ
بَيْظِكْ نَطْلَعْ نَوْكُلْ كَامِلْ خَافَتْ مِنْ اِعْطَاتْ بَيْظْ وَاحَدْ اَمْشَى
اِلَى اِنْهَارْ اَوْ خَرْ جَاهَا كَالْ لَهَا كِيفْ اِلَّى كَالْ اِلْهَا اَنْهَارْ لَوَّلْ
اِعطَاتْ بَيْظْ ثَانِي كَالْهَا وُمْشَى اَنْهَارْ ثَالَثْ وَاسَى كِيفَتْ ذَاكْ
وَانْهَارْ رَابَعْ تَمَّ اجِيهَا كُلْ اِنْهَارْ اِلَيْنْ مَا تَلْ عَنْدْهَا كُونْ وَحَدْ
حِزنَتْ اَرَّخَمْ بِيهْ اِلَّى لَاهْ اِجِيدْ اَلذِّيبْ اَصَّبْحْ يَاكُلْهَا جَاتْهَا
لِخْبَرْ شَافَتْهَا مْرِيضْ سَوْلَتْهَا اَمَّا لَهَا كَالَتْ اِلْهَا اِنْ اَذِّيبْ فَرَّغْ بِيْظَهَا
كُلّ اَنْهَارْ تعطِيهْ وَحَدْ وَلَّى يَوْكُلْ كَامِلْ اِلَّى مَا زَالْ عِنْدْهَا اِلَّى وَاحَدْ
اجِيهَا غَدْوَ يَوْكُلْهَا كَالَتْ اِلْهَا لِخْبَارْ اِنْتِ حَفْ اَذِّيبْ لُكَانْ
اِكِدْ يَطْلَعْ اِعْلَى بَيْظِكْ يَوْكُلْ اِنْهَارْ لَوَّلْ كَامِلْ وَيَوْكُلِكْ اِنْتِ مْعَاهْ
يْغَيْرْ هُوَ مَا يِكْدِرْ يَطْلَعْ مَا يِكْدِرْ اِطِيرْ وُنْتِ عَلَى رَاصْ كِدَى طْوِيلْ حَتَّى

مَلْسَ حَتَّى اِلَى جَاكْ كُولِيلْ اِنَّكْ ما تَعْطِيهْ شِى اِصْبَحْ جَ اِذِّيبْ كَالْ
لِلرَّخَمْ اعطِينِي بَيْظَ وَاحَدْ نَوْكَلْهَا وَلَّى نَوْكَلِكْ كَالِتْ لُ مَانِى عَاطِيتَكْ
شِى خَرَصْ الذِّيبْ كَالْ لْهَا هَذَا مَنْ عَلْمُو لِكْ كَالِتْ لُ مِنْتْ عَمّ لِحْبَارَ
مِنْ ذِيكْ السَاعَ اِمْشَى الذِّيبْ اِلَوَّدْ اِل لِحْبَارَ اِلَيْنْ شَافْهَا كَالْ اِلْهَا
لِحْبَارَ تِبْغِي العِلْكَ كَالِتْ لُ حَتَّى اِتَعالِ نَعْطِيكْ شِى مِنِ العِلْكَ
اِنْعَتْ الْهَا شِى مِن لِحْجَارْ فَايْدُ اِلَيْنْ جَاتْ كَبْطْهَا التَهْ يَكْتِلْهَا (يقتلها)
اِعْلَاشْ تْعَلَّمْ لِلرَّخَمْ اِنَ هو ما يَعْرَفْ يَطْلَعْ كَالِتْ اِرْخِينِي نَنْعَتْ لَكْ
اِبْلَدْ فِيهْ يَاسِرْ مَنْ لِغَنَمْ مَا رَاعِيدْ حَدْ كَالْ اِلْهَا كُونْ نَرْكَبِكْ كَالَتْ حَتَّى
اِرْكَبْ اِرْكَبْ اِعْلَى اِظْهَارْهَا طَارَتْ بِيهْ اِلَيْنْ شَافَتْ اِعْزِيبْ حَاضْرِينْ
رَجَّالْتْ وَاكْلَابْ فِى اِبْلَدْ وَاحِدْ طَيَّحَتْ بَيْنْهُمْ كَبْطُوهْ مَرَّتْ هِىَ رَبْطُوهْ
فِى اِجْدَرْ صَدْرَاىَ ثَمَّ اَلَّ اِبْطُوهْ اِلَيْنْ اُرَمْ عَادْ اكبِيرْ مِنْ لُورَمْ بِيهْ
البَطْ وكْتِينْ (وفتين) فِى اللَّيْلْ رِكْدُ النَاسْ جَ الظَبْعْ اِلَوَّدْ اِلَى شِى يَوْكَلْ
شَافْ الذِّيبْ مِسْكِينْ مَرْبُوطْ فِى اجْدَرْ صَدْرَاىَ مِنْتْفَخْ اكبِيرْ بِيهْ لُورَمْ
كَالْ مُحَمَدْ الذِّيبْ اِنْتَ عِدْتْ اِسْمِينْ وكْبِيرْ عُرَاىَ
كَالْ الذِّيبْ يَا سَيِّدْ اِظَّبْعْ هَذِ الكُنْدَايَ تَعْطِينَا يَاسَرْ مِنِ
الْحَلْبَاتْ الحَامْيَاتْ وُلْحَمْ اسْمِينْ كُلْ سَاعَ عَادْ ذَاكْ هُوَ اِلَّى سَمَّنِى
اُكَبَّرْنِي كَالْ الظَّبْعْ وَعْلَاشْ رَابْطِينَكْ فِى الصَدْرَاىَ كَالْ الذِّيبْ مَا نْبْغْ
نِمْشِى عَنْهُمْ خَوْفْ ما يَرَاوْ حَدْ يَعْطُوهْ اللَّبَنْ وَاللَّحَمْ كَالْ الظَّبْعْ يَمُحَمَدْ
الذِّيبْ اِنْتِ رَانَكْ عِدْتْ اسْمِينْ وكْبِيرْ خَالِّينِي نْعُودْ فْبَلْدَكْ نِسْمِنْ

اُنكِرْ ڤَالْ الذِّيبْ مَا نْوَاسِيهَا ڤَالْ الظَّبْعْ اِنْشِدتَّكْ بِاللَّهْ يابْنِ عَمّْ خَلِّينِي
اَنْهَارْ وَاحِدْ ڤَالْ الذِّيبْ اتْوُ بِيكْ مَا طِلْبَكْ اِتْعَالْ حِلْنِي مِنْ لِحْبَلْ
اُنْرَبْطَكْ لانْكُولْ لِلنَّاسْ كُونْ انْتَ اِنْتَ أَنَ يْغَيِّرْ اَلِّي انْهَارْ وَاحَدْ
انجِيكْ تِمْشِي اِنْتِ وانْتُمْ اَنَ هَوْنْ ڤَالْ حَتَّى اِكْبَظْ الظَّبْعْ حَلْ الذِّيبْ
ڤَامْ الذِّيبْ اربَطْ الظَّبْعْ حَتَّى وامْشِي اِمْنِينْ اصْبَحْ الصُبْحْ جَاتْ الرَّجَّالْ
لِلذِّيبْ اِدَوِّرْ اِكْتَلُوهْ (يقتلوه) لَحْكُ الذِّيبْ مَرّْ والظَّبْعْ قَبَلّْ ڤَالْ لَكْلَابْهُمْ
يَوْكْلُوهْ كَالُوهْ اُمَاتْ وَفْتْ اُكِيلّْ لَكْلَابْ ڤَالْ اَنَ اِلِّي وَاسَبْتْ الرَّاصِي
اِلِّي نَسْمَعْ ڤَلَامْ لِمْحَاسِيدْ

On dit que le vautour pondait ses œufs au sommet d'un rocher d'un accès difficile. Quand le chacal s'en aperçut, il usa d'un stratagème pour le tromper, car il ne peut voler ni grimper. Vautour, lui dit-il, si tu ne me donnes un de tes œufs, je monterai les manger tous. Il eut peur et lui donna un œuf. Le chacal partit. Un autre jour, il revint et lui parla comme le premier jour. Le vautour lui donna encore un œuf; il le mangea et partit. Le troisième jour, il fit de même ainsi que le quatrième. Chaque jour, il allait le trouver jusqu'à ce qu'il ne resta qu'un seul œuf. Le vautour était affligé de ce que le lendemain le chacal viendrait pour le manger. L'outarde arriva et le vit malade; elle lui demanda ce qu'il avait. Le vautour lui dit que le chacal avait épuisé ses œufs, que chaque jour il lui en donnait un, de peur qu'il ne les mangeât tous, qu'il ne lui en restait plus qu'un et que le lendemain il viendrait le manger. Tu es sot, lui dit l'outarde : si le chacal avait pu grimper jusqu'à tes œufs, il les aurait tous mangés dès le

premier jour et toi aussi; mais il ne peut ni grimper ni voler : tu es sur le sommet d'un rocher élevé et lisse ; s'il vient te trouver, dis-lui que tu ne lui donneras rien. Le lendemain arriva le chacal qui dit au vautour : Donne-moi un œuf à manger, sinon, je te mange. — Je ne te donnerai rien, lui dit-il. Le chacal réfléchit et lui demanda : Qui t'a appris cela? — C'est ma cousine l'outarde. Aussitôt il partit à sa recherche. Quand il la vit, il lui dit : Outarde, tu aimes la gomme? — Oui. — Viens, je vais t'en chercher un peu. Il lui montrait des pierres qu'il tenait. Quand elle fut arrivée près de lui, il la saisit et voulut la tuer pour avoir appris au vautour que lui-même ne savait pas grimper. — Lâche-moi, lui dit-elle, je te montrerai un endroit où il y a beaucoup de moutons et que personne ne garde. — Si je montais sur toi? — Monte, dit-elle. Il monta sur son dos et elle s'envola. Quand l'outarde vit un troupeau dont les bergers et les chiens étaient réunis dans un même endroit, elle lâcha le chacal au milieu d'eux. Ils l'attrapèrent et elle s'enfuit[1].

1. Cette première partie est le remaniement d'un conte qui existe dans plusieurs versions du *Kalilah et Dimnah* arabe; ainsi dans l'édition de Boulaq (1249, in-4°, p. 107-108); *la colombe, le renard et le moineau*; Cheïkho, *La version arabe du Kâlilah et Dimnah* (Beyrout, 1905, in-8), p. 248-249; *Kalilah et Dimnah*, éd. Khalil el Khouri (Beyrout, 1899, in-8), p. 364-366; *Kalilah et Dimnah*, éd. Tabbara (Beyrout, s. d. in-8), p. 339-341; *Kalilah et Dimnah* (Mossoul, 1883, in-12), p. 425-428; Attaï et Riabuiu, *Kniga Kalilah i Dimnah* (trad. russe, Moscou, 1889, in-8), p. 264-265; Moreno, *La versione araba del libro di Kalilah e Dimnah* (trad. italienne, San Remo, 1910), p. 179-180; dans la version espagnole du XIII^e^ siècle, dérivée d'un original arabe perdu : *Calila e Dymna*, éd. de Gayangos (*Escritores en prosa anteriores al siglo XV*, Madrid, 1859, in-8), p. 78; Allen, *L'ancienne version espagnole de Kalila et Digna* (Mâcon, 1906, in-8), p. 199-201. Dans les versions arabes, les personnages sont la colombe, le chacal et le *Malik el Hazin*, traduit généralement par moineau : la version espagnole mentionne la colombe, le renard et, pour conseiller, l'oiseau appelé *alkaravan*, qui désigne, une sorte de butor, d'après Dozy et Engelmann (*Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, Leiden, 1869, in-8, p. 85). Comme ce conte ne se trouve que dans la version de ʿAbdallah ben El Moqaffaʿ et quelques-unes de celles qui en sont

Ils attachèrent le chacal à un tronc d'arbre et le battirent tellement qu'il s'enfla. Son corps grossit à la suite des coups. La nuit, quand les gens furent endormis, la hyène vint en quête de quelque chose à manger. Elle vit le malheureux chacal attaché à un tronc d'arbre, le corps énorme et gonflé à cause des coups. O chacal Mohammed, lui dit-elle, tu es devenu gros et gras après mon départ.

dérivées, il est plus que vraisemblable qu'il n'appartenait pas au texte primitif. On le rencontre encore dans la version hébraïque attribuée à Joel (Derenbourg, *Deux versions hébraïques du livre de Kalila et Dimna*, ch. XVII, Paris, 1881, in-8, p. 306-308) et dans la version latine de Jean de Capoue, *Directorium humanæ vitæ* (éd. Puntoni, Pise, 1864, in-8, ch. XVII, p. 264, et éd. Hervieux, *Fabulistes latins*, t. IV, Paris, 1899, in-8, p. 336-337, ch. XVII. *De columba, passere et vulpe*); dans le *Liber Kalilæ et Dimnæ* de Raimond de Béziers, traduction latine faite sur un texte d'Espagne (Hervieux, *Fabulistes latins*, t. IV, p. 772-773). C'est probablement du *Kalilah et Dimnah* que provient la version hassânia, malgré quelques divergences, ainsi qu'une version en zouaoua : *Le chacal, la cigogne, l'alouette et la laie* (Mouliéras, *Légendes et Contes merveilleux de la Grande Kabylie*, t. I, Paris, 1893, in-8°, n° XVII, p. 227-233). Il en est de même dans l'Afrique orientale où la transmission a dû se faire par voie orale : En nouba, dialecte de Fadidja (Reinisch, *Die Nuba-Sprache*, t. I, Vienne, 1879, in-8, n° VI, p. 213-218) et en bilin (Reinisch, *Die Bilin-Sprache*, t. I, Vienne, 1883, in-8°, p. 231-256) : c'est un canard sauvage qui sauve d'un renard le reste de ses œufs, grâce au conseil du corbeau; un conte du Tigré substitue le milan blanc au canard sauvage (Enno Littmann, *Publications of the Princeton Expedition, to Abyssinia*, Leiden, 1910, in-8, fable XI : *le renard, le milan blanc et le corbeau*, t. I, p. 11-13; t. II, p. 12-13). En descendant plus au Sud dans l'Afrique orientale, nous la rencontrons chez les Bassoutos : *Le chacal, la colombe et la panthère*; c'est le héron qui conseille la colombe (Jacottet, *Contes populaires des Bassoutos*, Paris, 1895, in-18, p. 34-36, premier épisode) et en hottentot où les personnages sont les mêmes (Bleek, *Reineke Fuchs in Africa*, Weimar, 1870, in-8, p. 16-17 : *La colombe et le héron*; Meinhof, *Lehrbuch der Nama-Sprache*, Berlin, 1907, in-8, p. 157-159 : *Comment le chacal trompa la colombe et le héron*). Nous le retrouvons ensuite en Europe : chez les Slaves du sud : *Le renard et la colombe* (Krauss, *Sagen und Märchen der Süd-Slaven*, t. I, Leipzig, 1883, in-8, n° X) chez les Saxons de Transilvanie (Haltrich, *Zur Volkskunde der Siebenbürger Sachsen*; Vienne, 1879, in-8°) et jusque chez les Finnois (Emmy Schreck, *Finnische Märchen*, Weimar, 1887, in-8, p. 187). Cf. aussi Benfey, *Pantschatantra* (Leipzig, 1859, 2 v. in-8°), t. I, p. 609-610 : Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, II, *Kalilah* (Liège, 1887, in-8°, p. 112 et mon mémoire : *Folk-lore d'Ethiopie* (Paris, 1911, in-8, extrait de la *Revue d'ethnographie*), p. 222-223.

— Maîtresse hyène, dit-il, cette tribu me donne beaucoup de lait chaud et de viande grasse à tout moment, ce qui fait que je suis gros et gras. — Pourquoi t'ont-ils attaché à un arbre? demanda-t-elle. — Parce qu'ils ne veulent pas que je m'éloigne d'eux, de crainte de ne trouver personne à qui donner du lait et de la viande. — Chacal Moḥammed, dit la hyène, tu es devenu gros et gras; laisse-moi à ta place pour grossir et engraisser. — Je ne le ferai pas. — Je t'en conjure par Dieu, mon cousin, laisse-moi un jour seulement. — Puisse ta demande te faire périr! Viens, délie-moi, je t'attacherai et ne dis pas aux gens que tu es à ma place: mais, un seul jour après, je viendrai, tu partiras et je resterai ici. — Oui, dit-elle. Elle prit la corde, le délia; il l'attacha solidement et partit. Le lendemain, les gens vinrent retrouver le chacal pour le tuer; ils trouvèrent qu'il s'était esquivé et que la hyène le remplaçait. Ils dirent à leurs chiens de la manger; ils la dévorèrent et elle mourut. Au moment où ils la mangeaient, elle dit : C'est moi qui en suis la cause; j'ai écouté les paroles des envieux[1].

§ 10

LE GHOUL

انْكَالْ عَنْ خَالَكْ مَدّ وِوْنَتْ اَتْلِتْ اسْنِينْ كُلْ اِسْنَ اتْغِيبْ مِنْهَا
اَتْنَعْشْ اَرَّاجَلْ اُولَا وَلَّى مِنْهَا وَاحِدْ وَكْتِنْ (وقتش) انْهَارْ خُلْكِتْ فِيهُمْ

1. Cette seconde partie est absolument différente de celle qui termine le conte dans les versions mentionnées ci-dessus : c'est du reste un conte très répandu : cf. les notes de Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, Paris, s. d. 2 v. in-8, t. I, p. 113-120; t. II, p. 354-555 auxquelles il faut ajouter celles que j'ai données dans mon *Folk-lore d'Ethiopie*, p. 223, note 13.

صَكَّ اُجُو اَفْكَارِيش اِسْغَارْ لَامِي يَلْعَبُ اِبِلْمِدَافَعْ جَامْ وُلْ شَيْخْهُمْ
كَالِلْهُمْ اِنْتُومَ اَشْلَعَبْكُمْ وَانْتُومَ كُلْ اِسْنَ تِزْكُلْ اَنْعَشْ اَرَّاجَلْ كَالُولْ اَشْنَوَاسْ
فَالِلْهُمْ كُلْكُمْ اجيبْ مَرْكُوبْ اُيَاسِرْ مِنْ لَعْوِينْ وَكْرَبْ مَاسْكَاتْ اُوسَاوَهْ فِي
الحِينْ اهُومَ اَنْعَشْ وَامْشَاوْ ثَمَّ مَاشْيِينْ اِلْيَالِيهُمْ وَانْهَارَاتْهُمْ اِلْيَنْ جَاوْ
لِكْبِيلَ كَالُولْهُمْ مَا رِيتُونَّ اِرْفَايِكْ كُلْ اِسْنَ تِهِمْشِي عَنَّ وَاحَدْ مِنْهُمْ
اُولَا تَرْجَعْ كَالِلْهُمْ لِكْبِيلَ لَاَّ اِجُونَ هَوْنَاتِ اُيتَّافْكُوا اَمْعَاهُمْ اِرْفَايِكْ
مِنَّ اُولَا يَرْجَعْ كَالُولْهُمْ اَعْطُونَ وَاحَدِينْ مِنْكُمْ يِتَّافْكُ اَمْعَانَ انْلَوْدُو
لَهُمْ كَالُو لَهُمْ حَتَّى زَادْ وَامْشَاوْ اَمْعَاهُمْ اَنْعَشْ مِنْ لِكْبِيلَ ثَمَّ
مَاشْيِينْ اِلْيَالِيهُمْ وَانْهَارَاتْهُمْ اِلْيَنْ جَاوْا الكُدْيَ اكْبِيرَ حَتَّى بَاتُو
اِفْزِرْهَا بَاتْ وُلْ شَيْخْهُمْ اِكَوْرَرْ بِيهُمْ عَنْدْ سَيْفْ اِلْيَنْ اِسْمَعْ حِسّْ كَاسْ
امنين جَاهْ مُوَّالْ هُوَ وَاحَدْ اِمْنْ اصْحَابْ الغُولْ اَلِّي كَابَظْ اِرْفَايِكْ
اتْرَاذَنْ امْعَاهْ اَرْذَنْ سَلْ سَيْفْ كَالّْ احْكِ اعَلِيَّ اَخْبَارْ اِرْفَايِكْنَ اقُولّ اَلِّ
امْعَاكْ وَلِّي نُكْتَلَكْ (ويفتلك) كَالّْ امْعَايَ اَخْمَسْ رَجَّالْ مَالِكْنَ غُولْ
سَاكِنْ اقْهَذِي الكُدْيَ اُولَا يَخْطَرْ هَوْنَاتِ شِي مَا دَارْ فِبَلَدْ مِنْ هَاذِي
الكُدْيَ مَاتَالْ يَخْرَكْ مِنّْ وُرْفَايِكْكُمْ عَنْدْ خَبْطْ بالسَّيْفْ كُتْلْ (فتله)
امْشَى اَلْوَدْ لِلْغُولْ وَلِّي اصْحَابْ ثَمّْ لَاَّ امْنِينْ تُوغِدْ سَاعَ اِرَ وَاحَدْ اِمْنْ
اَصْحَابْ الغُولْ يِتَّاذَنْ امْعَاهْ اُو يَرْذَنْ وِيكْتُبْ وِيسُولْ عَنْ بَلّْ اصْحَابْ
يَنِعْتُولْ اُيكْتَلْ (ويفتله) اِلْيَنْ التَّالِي مِنْهُمْ سَوْلْ عَنْ بَلّْ الغُولْ
وَاشْ عَنْدْ اِمْنْ لَاتْ الحَرْبْ كَالّْ عَنّْ مَا عَنْدْ مِنْهُمْ مَاهْ سَيْفْ مَا يِكْدِرْ

يِرْفُدْ مَاهُ هُوَ وَلَّى اِرْبَعِينْ رَاجِلْ كَالَّ هُوَ رَاكِدْ وَلَّى وَاعِى كَالَّ هُوَ رَاكِدْ
اُولَا يَوْعَى مَا فَاتْ حَرِكْتْ الشَّمْسْ اكْتَابُ كَالَّ انْعَتْ لِى بَلَّ نَعْتُولُ
اِمْشَى كَاسْ لَكْتْكْ رَاكِدْ مَطْرُوحْ اِحْذَاهْ سَيْبُ اكْبَظْ السَّيْبُ سَيْبُ
اِرْفُودْ اِلْيَنْ رِفْدْ خَبْطْ بِيدِ كُتْلْ (فتله) اِمْشَى كَاسْ اِرَّاجِلْ كُلَّ سِيرْ
انْعَتْ لِى اَرْفَايكَ اِمْشَى اَفْعَاهْ انْعَتْهُمْ لُ جَاهُمْ وَاكْبَظْهُمْ اِمْشَى
بِيهُمْ شُورْ اَصْحَابْ وَاكْتُلْ (وقتل) اِرَّاجِلْ

On raconte qu'il existait une tribu : trois ans se passèrent; chaque année, douze hommes disparaissaient et aucun d'eux ne revenait. Un jour, il y eut une noce; des jeunes gens braves vinrent pour s'amuser avec des fusils. — Leur cheïkh leur dit : Pourquoi vous amusez-vous? Chaque année, il vous manque douze hommes. — Que faire? demandèrent-ils. — Que chacun de vous amène sa monture avec beaucoup de provisions et des outres imperméables. Ils le firent aussitôt et partirent au nombre de douze. Ils marchèrent nuit et jour jusqu'à ce qu'ils virent une tribu à qui ils demandèrent : N'avez-vous pas vu chaque année une troupe qui part jusqu'au dernier homme et qui ne revient pas. La tribu leur répondit : Ils viennent ici; des gens d'entre nous s'entendent avec eux et ils ne reviennent pas. — Donnez-nous quelques-uns des vôtres pour nous accompagner et chercher nos amis. — Volontiers. Douze hommes de la tribu partirent avec eux. Ils marchèrent nuit et jour jusqu'à ce qu'ils virent un grand rocher auprès duquel ils passèrent la nuit. Leur cheïkh veillait pour eux; il avait une épée. Il entendit du bruit, se dirigea vers l'endroit (d'où il venait) et il vit un des compagnons du ghoul qui avait arrêté ses amis. Ils se

battirent; le cheïkh le renversa, brandit son épée et dit : Donne-moi des nouvelles de mes compagnons et dis-moi qui est avec toi; sinon, je te tue. — Avec moi, dit-il, il y a cinq hommes avec un ghoul pour maître, habitant dans ce rocher; quiconque vient à lui, il le met dans un endroit de cette roche pour ne plus en sortir; vos compagnons sont chez lui. Le cheikh le frappa d'un coup d'épée et le tua, puis il partit chercher le ghoul ou ses compagnons. Chaque fois qu'il voyait l'un d'eux, il se battait avec lui, le renversait par terre, le liait, lui demandait où étaient les siens et le tuait quand l'autre le lui avait montré. Pour le dernier, il l'interrogea sur l'endroit où se tenait le ghoul et sur ce qu'il possédait en fait d'armes. — Il n'a qu'une épée qui ne peut être soulevée que par lui ou par quarante hommes. — Est-il couché ou éveillé? — Il est couché et ne se réveille que quand le soleil brûle ses épaules. — Montre-moi sa place. Il la lui montra et le cheïkh se dirigea vers lui. Il le trouva couché, étendu à terre : à côté de lui était son épée. Il fit des efforts pour la soulever : quand il y eut réussi, il le frappa et le tua, puis il alla retrouver l'autre. — Viens, dit-il, montre-moi mes compagnons. Il partit avec lui et les lui montra. Le cheikh les prit et alla avec lui rejoindre les siens après avoir tué l'homme.

§ 11

LE CHACAL ET LE COQ

الذِّيبْ والدِّيكْ عَنْدْهُمْ إِكَسَ [1] أُبَاثَكْ بِيَنَاتْهُمْ ݣَالْ الذِّيبْ

لِلدِّيكْ عَنْ إِنَّمْ فِي انْهَارْ إِنْظَلْ عَنْدْ هُوَ النَّاثَكْ وِانْظَلْ عَنْدْ

1. كساء.

الديك لكس ڭال الديك ختى راد واكتن اطوال ذا اعلى الديك
ڭال للذيب عن هو افتر[1] اسن اترو ڭيج بى النهار والبرد بى
الليل ڭال سيرن نشارعوا امشاوا اجاو للقاضى واحكاوا اعليه
حججهم ڭالهم عن الا منهم الى بات قايم الليل الين الفجر اوذن[2]
اصلى هو لول عن تبكى ل الناڭ بى انهار الكسا بى الليل
بات الديك قايم الليل والذيب راكد الين ءاذ الفجر وذن
الديك منكيعن كبر[3] اوعى[4] الذيب رصو جا ڭاحد ڭال السلام
عليكم وابڭى بالناڭ بى انهار الكسا فى الليل[5]

Le chacal et le coq possédaient une couverture et une chamelle. Le premier dit au second : Pendant le jour, je garderai la chamelle et toi, tu garderas la couverture. — Très bien, dit le coq, mais quand cela lui parut insupportable, il dit au chacal : Je suis fatigué de marcher le jour et d'avoir froid la nuit. — Allons plaider. — Ils allèrent trouver le qâdhi et lui racontèrent leur affaire. Il leur dit : Celui d'entre vous qui passera la nuit jusqu'à l'aurore, qui fera l'appel à la prière et priera, la chamelle lui appartiendra pendant le jour et la couverture pendant la nuit. Le coq passa la nuit debout, tandis que le chacal était couché. Quand l'aurore arriva, le coq fit l'appel. Tandis qu'il prononçait : « *Allah akbar* », le chacal s'éveilla, bondit

1. تعب وعيى.
2. اذن.
3. قال الله اكبر.
4. تيقظ.
5. وبقى بالناقة فى النهار والكساء فى الليل.

et dit : « *Es Salam ʿAleïkom* ». Il garda la chamelle le jour et la couverture la nuit[1].

§ 12

LA HYÈNE PARTAGEANT SA NOURRITURE

ڭابون امشى انهار غايب[2] هو ا زوجة ملات خيمت وامها وكتن في الليل هما ضبر[3] حتى راحوا المد[4] اجابوا لهم اثلث ڭدحان املانين امن العيش والبن اكسكس ابحر ڭابون الخال الي يهرطهم بيها ڭام ڭال الهم اتعالوا انڭسم لعش ڭالوا له بسم الله ڭال لهم خرصوا انا واثنين من الڭدحان اثلاث وانتهات ا اوحد من الڭدحان اثلاث خرصوا يهو هذا حكڭ

Une hyène partit un jour avec sa femelle, maîtresse de sa tente, et la mère de celle-ci. Quand elles furent au milieu de la nuit, elles eurent faim jusqu'à ce qu'elles arrivèrent à une ville. On leur apporta trois plats de nourriture, de lait et de couscous. La hyène imagina une ruse pour tromper les gens. Elle se leva et dit : Venez, je partagerai la nourriture. — Au nom de Dieu, dirent-ils. — Regardez : moi et deux plats, cela fait trois, vous (deux) et un plat, cela fait trois. Ils regardèrent et dirent : C'est juste.

1. Une recension plus développée se trouve dans Reynier, *Méthode*, p. 243-245 : les animaux en scène sont le chacal et la hyène : le rat palmiste est le juge.

2. مسافر.

3. لما جاء الليل كانوا جياعا.

4. قرية.

§ 13

LE HÉRISSON ET LE CHACAL

تَمّ[1] الكَنبُودْ عَنْدْ ظَايَة اِتْرَابْهَا بَيْظ وَامْزَكَرْ[2] اِمْنَ الرْبِيعْ والسْبُكْ اِلَيْنْ جَاهُ الذِّيبْ اُ كَالْ لُ عَنّ يتَّافَكْ اِمْعَاهْ يَنْعَتْ لُ اِبْلَدْ اَخِيرْ مِنْ بَلّ[3] ذَاكْ كَال لُ حَتَّى زَادْ[4] وابْرَكْ لُ الذِّيبْ اُبَهْبَاهْ[5] وُامْشَى بِهْ اِلَيْنْ اِبْلَدْ اِمْزَكَّرْ مِنْ تَادْرَيْضْ وَانِيتِ رزْكُ[6] فِيهْ وُامْرَبْ الذِّيبْ تَمّ الكَنبُودْ فَهَّاتِ اَلَيْنْ يَهُوَّالُ الذِّيبْ وَاخَظْ اَعْلِيهْ[7] مَاهُ عَالَمْ بِهْ كَالْ الكَنبُودْ اِتْشَ[8] جا الذِّيبْ مُلْتِبِتْ اَعْلِيهْ كَالْ لُ يَاهْ كَالْ لُ الكَنبُودْ اِتْعَالَ جاىْ اِنْكُولَّكْ هَذَا جَاهْ الذِّيبْ جَا الكَنبُودْ عَظّ الذِّيبْ اِفْلُوذِنْ[9] كَالْ لُ صُرْتَكْ[10] ما نَرْخِيكْ مَافِتْ رَدَّيْتَعِي اِلْ بَلِّ اَلِّي اِلْحَكْتَنِي فِيهْ رِفْدُ اِلَيْنْ لِبْلَدْ اَلِّ لَحّكْ فِيهْ اُطَرّحُ[11]

1. كان.
2. ملان.
3. من بلده.
4. نعم = حتى زاد.
5. وجعله فوف ظهره.
6. رماه.
7. فاذا الذيب اخذ مرا عليه.
8. Cri par lequel le berger rassemble ses moutons.
9. فى الاذنين.
10. بسرتك.
11. ورماه.

Le hérisson habitait près d'un étang dont la terre était blanche et qui était rempli d'herbe et de nebeg. Le chacal vint le trouver et lui dit qu'il ferait amitié avec lui et qu'il lui montrerait un pays meilleur que le sien. — Très bien, dit le hérisson. Le chacal s'agenouilla devant lui, le prit sur son dos, l'emporta vers un endroit rempli de plantes épineuses (*tadraiṣ* et *inita*), l'y jeta et s'enfuit. Le hérisson resta là. Quand il entendit le chacal passer près de lui, sans l'apercevoir, il cria : *Itcha*. Le chacal se tourna vers lui et lui dit : Quoi? — Viens, je te le dirai. Le chacal s'approcha, le hérisson le mordit à l'oreille et lui dit : Par ton nombril! je ne te laisserai pas que tu ne m'aies ramené à l'endroit où tu m'as trouvé. Le chacal le porta là où il l'avait trouvé et l'y jeta.

§ 14

LA HASE ET LE CHACAL

الذِّيبْ والنَّيْرَبْ اَهْلْ خيمَ وَابِهِنْتُهُمْ[1] زَيْنَ ثَمَّ اِنْهَارْ اِلَيْنْ
جَاهُمْ اَفْكَرَاشْ زَيْنْ ثُمَّ حَتَّى وِاِخْطَبْهُمْ وَابَى الذِّيبْ اُكْنِلِتْ
الغَيْرَبْ بِهَا زَيْنْ ثُمَّ اُزَيْنْ ذَاتُ وِانْهَاهَا الذِّيبْ عَذَّ اُ لاَ كْبِلِتْ نَهُوْ[2]
كَالْ لِلْهَا هَذَا كَلْبْ اِخْلاَ كَالَتْ لُ يَسْوَ اُ جَابْهَا اُرَحْلِتْ اِمْعَهْ
وَكْتِنْ اِنْهَارْ كْدَلَتْ النَّيْرَبْ لِلذِّيبْ عَنْ يَهْشِي يَجْبَالْهَا اَعْلَى مِنْتْهَا
والاَّ مِنْكِيفَنْ شَدُوهْ اَكْلاَبْ لِخْلاَ كَامُوا دَقَّاعْ اَعْلِيهْ تَمُّوا اِصُوعُوهْ[3]

1. وابنتهم.
2. نهيه.
3. يطردونه.

تَهُّوا اِصُوعُوهْ اِلَى عَادْ الْمَغْرِبْ جَا لِلنَّيْرَبْ كَالَتْ لُ اَشْحَالِتْ
اِطْفَيْلَ كَالِلْهَا مَا عَنْهَا بَاسْ اُ نِبْسِتْ اُخَلَّاتْ اِطْفُلْ اُ كَالِتْ لِكْ
عَنَّكْ تَجْبَاتِ اَعْلِيهَا الصُّبْحْ اِمْنَيْنْ اِصْبَحْ الصُّبْحْ رَبْطِتْ النَّيْرَبْ
اِنْعَايِلْهَا اُ كَامَتْ مَا شِي كَايْسِتْهَا مِنْ كِيفُنْ شَافُوهَا اَكْلَابْ لِخْلَا
كَامُوا اِصُوعُوهَا تَمَّ اِصُوعُوهَا تَمَّ اِصُوعُوهَا اِلَيْنْ زَرْ[1] اِخُويِتْهَا وَلَّاوْ
عَنْهَا جَاتْ لِخُويِتْهَا اِمْنَيْنْ جَاتْ اِتْكَاتْ اُ كَامَتْ اِتْنِينْ
وَاتْكَطَّعْ النَّيْنَانْ[2] كَالِلْهَا الذِّيبْ يَحْرَكْ بِيّ اَلِّي اِمْسَوْلِكْ عَنْ
لَخْبَارْ

Le chacal et la hase habitaient une tente et avaient une jolie fille. Un jour, un jeune homme, brave et ayant une belle bouche, vint la leur demander en mariage. Le chacal refusa, mais la hase accepta parce qu'il avait une belle bouche et une belle taille. Le chacal l'en dissuada; mais elle n'accepta pas son refus. Il lui dit : C'est un chien sauvage. Elle répondit : Cela m'est égal. Il épousa la fille et elle partit avec lui. La hase dit au chacal qu'elle voulait aller rendre visite à sa fille. Mais lorsque les chiens sauvages le virent, ils se dressèrent contre lui, le pourchassant continuellement jusqu'au coucher du soleil. Il revint vers la hase qui lui demanda : Comment va notre fille? — Elle va bien; elle a accouché et mis au monde un garçon et elle te dit de lui rendre visite demain. Le lendemain matin, la hase attacha ses sandales et partit pour aller la voir. Quand les chiens sauvages la virent, ils se dressèrent

1. حِذاء.
2. الانيين.

et la pourchassèrent continuellement jusque devant leur tente; alors ils s'éloignèrent. Quand elle y arriva, elle se mit à gémir. Le chacal interrompit ses gémissements et lui dit : Que Dieu brûle celui qui te demandera des nouvelles.

§ 15

LA HYÈNE ET LES MELONS[1]

كَابُونْ اَمْشَى انْهَارْ يِلْوَدْ اَلْشِى يَوْكُلْ اَجْبَرْ حُفْرَ اَمْلَانْ مِنْ لْحَدَجْ شَاوِيِينْ الرُّعْيَانْ وَامْشَاوْ يِرْدُّوا اَغْنِيهُمْ اَكْبَضْ مَنْ وَاحْدْ وَصْرَطْهَا حَامِى اَنْفَكْشَتْ اَمْجَبَنْتْ[2] حَرْكَتْهَا اَمْرَضْ حَتَّى وَامْنِينْ أَبَرْ تَمّْ نْهَارْ اُوجَرْ مَاشِى كَارَدْ حَاشِيَتْ اَبْحَرْ اِلَيْنْ شَافْ بُوشْ اعْلَى وَجْهْ لْبَحَرْ يِلَعْبُوهْ لَمْوَاجْ مُسْتَكْبَلْ وَامْكَابِ خَرَّصْ اِلَيْنْ ذَاكْ كَامْ اُكَلْ مَا احْيَاكْ يَاحَدْجَ

Une hyène s'en alla chercher quelque chose à manger : elle trouva un trou rempli de melons (de potirons?) qu'avaient fait cuire des bergers : ils étaient ensuite partis pour ramener leurs troupeaux. La hyène en prit un et l'avala tout bouillant. Il s'ouvrit dans son estomac. La hyène brûlée fut très malade. Quand elle fut guérie, elle passa un autre jour sur le bord de la mer. Elle vit à la surface de l'eau une gourde que les vents agitaient du Sud au

1. Une version plus abrégée a été donnée sous le n° VI. p. 402-403.
2. انشفت فى معدته.

Nord. Elle regarda longtemps puis se mit à dire : O melon, que tu es chaud![1]

§ 16

A

LE CHACAL ET LE LIÈVRE

النّيروب عندها حرث هي والذّيب بيناتهم اعندهم ثورا بكر وانهار يسرح واحد منهم الحرث وانهار يسرح الثّور والبكر والبكر لا هي تولد والبكر للنّيروب والثور للذّيب وكتن انهار الّى التهات تولد البكر عادت النّيرب هي الّى لاحكتها سرحت الثّور والبكر كال الذّيب عن هو الّى لاهي يسرح الثور والبكر اعنها هي يسرح الحرث واسرح الذّيب الثور والبكر وكتن ولّت[2] البكر خلّات[3] عجلة واكبض الذّيب آسلا البكر ادار[4] اعلى ثورا جا للنّيرب كال لها انا ثوري اولد اخلّا عجل وانت بكرتك ماهي كاع تولد كالت له الثّور ما يولد كال لها سيري نشّارعوا اعلى منذريش الفاضي جاوا المنذريش واحكاوا اعليه اروايتهم كال لهم عن هو اليوم ما هو اصحيح عنهم يمشوا عن البين الصّبح واثنين اصبح الصّبح جاو كالهم انا اليوم مانى اصحيح لاهي

1. Un proverbe hassania dit : اَلّى عَضّهُ حَنَش يَخَلعُه حبل, celui qui a été mordu par un serpent a peur d'une corde. Cf. le proverbe français : Chat échaudé craint l'eau froide.

2. ولدت.

3. وضعت.

4. وجعله.

نِنْفَسْ كَال الذِّيبْ لِلْمُنْذِرِيشْ الرَّجَّالْ اَثْرِهِم يِنْفَسُوا[1] كَالْ لُ مُنْذِرِيشْ
كُولِهَا لَكْ اِصَّ وَاعْطِ لِلنَّيْرَبْ عِجْلَتْهَا وَكْتَنْ جَاوْا مِنْ عَنْدَ مُنْذِرِيشْ
كَطْعُوا حَرِثْهُمْ اُ دَارُوهْ[2] فَاسِلَّايْ[3] كَالَتْ النَّيْرَبْ لِلذِّيبْ اِمْشِ جِيبَنْ[4]
مُدّ بَاشْ اِنْكَسْمُ اِزْرَعْنَا اِمْنَيْنْ اِمْشَى الذِّيبْ كَبْظَتْ النَّيْرَبْ اِجْرِيو
اَكْلَابْ اُدَارْتْ[5] اِبْكَعْرَا سِلَّايْ اَلِّي فِيهْ اِزْرَعْ اُجَا الذِّيبْ اُجَابْ
الْمُدّ وَالْتْهَا اِكَيَّلْ اِزْرَعْ تَمْ اِكُولْ اِمْدِيدَيْنْ لِلذِّيبْ مُودْ لِلنَّيْرَبْ اِلَيْنْ
شَابْ وِدْنَيْنْ الكَلْبْ اِهْرَبْ الذِّيبْ اُ كَامْ الكَلْبْ دَافَعْ اَعْلِيهْ وَابْكَى
اِزْرَعْ لِلنَّيْرَبْ

Le lièvre avait un champ avec le chacal et ils possédaient un taureau et une vache. Un jour, chacun d'eux travaillait au champ, et un jour, il faisait paître le taureau et la vache. Celle-ci, qui était sur le point de mettre bas; la vache appartenait au lièvre; le taureau au chacal. Quand le moment de mettre en bas fut venu, le lièvre alla faire paître le taureau et la vache. Le chacal lui dit que c'était lui qui les garderait, tandis que le lièvre garderait le champ. Le chacal emmena le taureau et la vache. Lorsque celle-ci eut mis bas, il prit la membrane et l'attacha à son taureau, puis il vint trouver le lièvre et lui dit : Mon taureau a mis bas un veau : ta vache n'a rien enfanté du tout. — Viens plaider devant le raton, le

1. هل من شانهم ان ينفسوا.
2. وجعلوه.
3. فدح كبير تجعل فيه الحبوب.
4. جب لنا
5. وجعلت.

qâdhi. Ils allèrent le trouver et lui racontèrent leur aventure. Il leur dit que ce jour-là, il n'était pas bien, qu'ils revinssent le lendemain. Ils revinrent le lendemain, il leur dit : Aujourd'hui, je ne suis pas bien, je vais accoucher. — Est-ce que les mâles accouchent? dit le chacal. — Le raton reprit : Dis-le à toi-même et rends au lièvre sa génisse[1].

Lorsqu'ils quittèrent le raton, ils coupèrent leur moisson et la mirent dans un grand vase. Le lièvre dit au chacal : Va me chercher une mesure pour que nous partagions la récolte. Quand le chacal fut parti, le lièvre prit un petit chien et le mit au fond du vase où était la récolte. Le chacal revint apportant la mesure et commença de mesurer en disant : Deux mesures pour le chacal, une pour le lièvre. Lorsqu'il vit les oreilles du chien, il s'enfuit. Le chien se mit à sa poursuite et la récolte resta au lièvre[2].

B

قَالُوا اَنَّ النَّيْرَبْ جَابْهَا[3] الذِّيبْ وَقَوَّتْ[4] مَعْهَا شِي من النُّوبَة[5]
وَارْجَعْ حَلَّاهَا[6] هُمَا كَانُوا ذا كَيْبَقْتْ[7] مُلْكَهُمْ الذِّيبْ عَنْدْ زَامَلْ[8]

1. J'ai donnée plus haut (n° I) une version abrégée de ce conte (p. 397-398) on en trouvera ci-dessous une variante, et une autre dans Reynier, *Méthode*, p. 238-239.

2. Cf. une variante hassania dans Reynier, *Méthodé*, p. 237; les animaux en scène sont le chacal et la brebis, comme dans un conte de Ouargla : *Le partage*. Cf. mes *Nouveaux contes berbères*, n° 79, p. 35-37 les rapprochements, note 151, p. 270, auxquels il faut ajouter un fragment d'une chronique française en prose, du XIII^e^ siècle, qui se trouve au British Museum et reproduit dans Bartsch, *Chrestomathie de l'ancien français* (Leipzig, 1884, in-8°), col. 359-362.

3. تزوج بها.
4. ومكث.
5. من الزمان.
6. تركها اى خلاها.
7. حالة.
8. فرس.

النّيرب عندها بكْرة ولدت بكْرة النّيرب خلّات عجلة قال الذّيب
انّ العجلة منت[1] زاملة انها ما هي منت بكْرة النّيرب وانها له ما
هي لها قالت النّيرب أبدا هي منت بكْرتها امشاوا يشارعوا
جاوْ للكنبود عايد[2] هو القاضي الكبير قال الذّيب انا ندوّر[3]
نشارع اعليك انا والنّيرب فاخبار عجلة منت زاملي قالت هي
انها منت بكْرتها قال الكنبود انا ظروك[4] ما نقضي قال الذيب
سبحان الله الرّجل ايحيض قال الكنبود سبحان الله الرجل ينفس
قال الذيب ابدا قال الكنبود اعرفها واعط عجلتها للنيرب

On raconte que le chacal épousa la hase et resta quelque temps avec elle, puis il la répudia. Tous deux possédaient ce qui suit : le chacal, un cheval; la hase, une vache. Celle-ci mit bas une génisse. Le chacal dit : La génisse est fille du cheval et non de la vache; elle n'appartient pas à la hase. Celle-ci dit : Nullement; elle est fille de la vache. Ils allèrent en justice et vinrent trouver le hérisson qui était le grand qâdhi. Le chacal dit : Nous voulons plaider devant toi, la hase et moi, au sujet d'une génisse, fille de mon cheval : la hase dit qu'elle est fille de sa vache. — Je ne peux pas juger maintenant, dit le hérisson — Qu'as-tu? — En ce moment, j'ai mes règles. — Louange à Dieu! est-ce qu'un mâle a ses règles? — Le hérisson reprit : Louange à Dieu! est-ce qu'un mâle accouche? — Jamais.

1. بنت.
2. كان.
3. احب.
4. بي ذا الوقت.

— Reconnais cela, dit le hérisson, et rends la génisse à la hase.

§ 17

LA HYÈNE DANS LE PUITS

اَمْشَ كَّابُونْ اَنْهَارْ وَارَدْ وَحْدُجَ لَلْحَبِسْ لْحَكْ مَا عَنْدُ حَدْ ثَمّْ وَاكُفْ
عَلَى فُمّْ اِلَيْنْ اَرْكَدْ طَاحْ جَ رَاصْ هُوَ التَّحْتَانِ اِفْكَعْرْ الْحَاسِ خَرَّصْ
مَا شَافْ حَدْ يَكَّلْعْ رَازْ اطْلُوعَ غَلْبُ عَيَّظْ مُاجَ حَدْ اَبْكَ مَا نْفَعْتْ
ذِيكْ البَكَى غَمّْ مَا زَالْ شِ كَالْ اَخِيرْ بَطُلْ اِلّي اَرْكَدْ كَانْ ذَا اِعُودْ حِلْمْ

Une hyène sortit un jour toute seule pour chercher de l'eau. Elle arriva auprès d'un puits et n'y rencontra personne. Elle resta debout près de l'ouverture jusqu'à ce qu'elle s'endormit : alors elle tomba, la tête en bas, au fonds du puits. Elle regarda et ne vit personne pour l'en tirer. Elle essaya de remonter et ne put. Elle cria, personne ne vint; elle pleura, ses larmes ne lui servirent à rien; elle chanta, mais inutilement. Elle dit alors : Il vaut mieux que je m'endorme; peut-être cela deviendra un songe.

§ 18

LA HYÈNE ET L'OUTRE DE LAIT

كَّابُونْ اَنْسَابُ عَنْدُهُمْ شَكْوَ اِدِيرُ فِيهِ اَلْبَنْ وَالَّا كُلْ لَيْلْ اِجِيهْ كَّابُونْ
يَصْرَكَهْ اِلَيْنْ لَيْلْ كَامْ اُ وَعَلْكُوهْ وَلْحُمَّارْ جَ كَّابُونْ ثَمّْ شَمّْ مَاشَمّْ رِيحَتْ
الشَّكْوَ ثَمّْ اَلَّا اِيْخَرَّصْ اِلَيْنْ شَدْ وَلْحُمَّارْ رَصّْ اَعْلِيهْ اَنْكَطَعْ اَعْرَاهْ

وَطَاحْ حُوَّ وَالشَّكْوَ اعْلَ رَاسْ أَنْسِيبْتُ كَالَتْ يَا لَّالِ هَادَ شَنْهُ كَالْدَ ذَاكْ
أَنَ وَالشَّكْوَ

Les parents de la hyène avaient une outre où ils mettaient du lait : chaque nuit, elle venait le voler. Une nuit, ils attachèrent l'outre à un poteau. La hyène flaira, flaira et ne sentit pas l'odeur de l'outre. Elle chercha jusqu'à ce qu'elle la vit après le poteau; elle sauta après; les anses se cassèrent et elle tomba avec l'outre sur la tête de sa parente qui s'écria : Dieu! qu'est-ce que ceci? — C'est l'outre et moi, dit la hyène.

§ 19

L'HOTE ET LES PINTADES

خَلْكْ خَيْمَ سَاكْنَ أَوْلَخْلَ اَوحَدَهْ مَا مَعَهْ خَيْمَ أَوْ بُوهُمْ اِظَلْ يَخْبَطْ
أَوْ كُلْ لَيْلَ اِجِيبْ حَبْشِيِّينْ اِلَيْنْ لَيْلَ جَاهُمْ ظَيْفْ وَالْحَكْ بُوهُمْ
اِصَلِّ وَامْهُمْ كَاعَدْ كَلَتْلُ اُمْهُمْ اَحْنَ يَبُوعَ مَا اِجِينَ حَدْ مَاكَطَعْ بُونْ
اَمْنَشَاهْ كَالْهْ الظَّيْفْ اَثَرْ اِكَدْ كَالَتْلُ اِكْعَدْ اِصَّ اِلَيْنْ اِجِ وَجَ الرَّجَلْ
أَوْ كَالْ لَظَّيْفْ اَنْتَ اَخْبَارَكْ كَالْ ظَيْفْ جَيْتَكُمْ كَلْ مُولَ الْخَيْمَ
اَلْمَرْتْ اَعْطِينِي الْمُوسْ اِسْمَعْ الظَّيْفْ أَوْ كَامْ دَافَعْ كَالَتْ لَمْرَ الْحَكْ
مَرْبِيهُمْ شَكْ الرَاجَلْ اَنْهُمْ الْحَبْشَاتْ كَامْ اِصُوعْ ثَمْ اِصُوعْ وَالظَّيْفْ
دَافَعْ وَالرَّاجَلْ اِكُولْ وَجْهْ اَرْسُولْ رَدْلِ مِنْهُمْ وَحَدْ وَالظَّيْفْ اِكُولْ يَا خُوَى
مَا فِيهُمْ اَلْيَقْتَصَلْ اِلَيْنْ اَفْتَرْ الرَّاجَلْ وَلَّ الْحَكْ حَبْشَاتْ اَمْطَرْحَ
وَاَحْمَدْ اُمْلَانَ

Il y avait une tente dans le désert; aucune autre n'était près d'elle. Le père chassait toute la journée; la nuit, il apportait deux pintades. Une nuit, un hôte arriva; il trouva le père faisant sa prière et la mère assise. Celle-ci lui dit : Mon cher quand quelqu'un vient, le père lui coupe ses testicules. L'hôte demanda : Est-ce que c'est possible? — Reste jusqu'à ce qu'il vienne. Quand le père arriva, il dit à l'hôte : Quelle est ton affaire? — Je suis un hôte. Le maître de la tente dit à sa femme : Donne-moi le couteau. — En l'entendant, l'hôte se leva et s'enfuit. La femme dit à son mari : Vois, il a emporté les pintades. L'homme crut qu'il les avait prises; il le poursuivit tandis qu'il fuyait et lui dit : Par la face du Prophète, rends-m'en une. L'hôte lui répondit : Mon frère, je ne peux pas les séparer. Quand l'homme fut fatigué, il s'en revint. Il trouva ses pintades étendues à terre et loua Dieu[1].

1. Cf. le fabliau français : *Le dit des Perdrix* (A. de Montaiglon et Raynaud, *Recueil général et complet des fabliaux des XIII^e^ et XIV^e^ siècles*, Paris, 6 v. in-8, 1872-1888, t. I, n° XVII); un conte de Douville, *D'une servante qui mangea deux perdrix, dont par une subtilité elle s'excusa* (*L'élite des contes*, éd. Brunet, Paris, 1883, 2 v. in-8, t. I, p. 175-176); un conte de Lorraine, *Les deux Perdrix* (Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, Paris, s. d., 2 v. in-8, t. II, p. 348); un conte de la Haute-Bretagne : *Le Prêtre qui n'a pas de chance* (P. Sébillot, *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, Paris, 1881, in-8, p. 137-138); un conte de Gascogne : *Les deux Gourmandes* (Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, Paris, 1886, 3 v. in-8°, t. III, p. 289); un conte portugais des Açores : *As orelhas do Abbade* (Braga, *Contos tradicionaes do povo portuguez*, Porto, s. d. 2 v. in-12, t. I, n° 117, p. 218). On le trouve aussi en allemand : *Das Kluge Grethel* (Grimm, *Kinder -und Hausmärchen*, Berlin, 1880, in-8, n° LXXVII, p. 306-308) en haoussa : *Histoire d'une calomnie* (Landeroin et Tilho, *Grammaire et contes haoussas*, p. 211-217) : les perdrix sont au nombre de trois et non de deux comme dans les autres versions. Cf. d'autres rapprochements dans Braga, *op. laud.*, p. 219; Cosquin, *op. laud.*, p. 349-350; Bédier, *Les Fabliaux*, Paris, 1895, in-8, p. 496. La version hassania est évidemment altérée. On ne voit pas clairement la cause du mensonge de la femme.

§ 20

LA GANDOURA DU CHACAL

تَمّْ الذِّيبْ عَنْدُ فَشَّابَ[1] فَارْغَ دَرْسْ دَرْسْ اِلَيْنْ اَجْبَرْ اَوِيَّالْ فَتْرَانْ
كَامْ أَوْ كَتْلُ أَوْ كَطْعُ اُو تَمّْ الَّا كَلْ اَحْشِيشْ اِلَمّْ تَحْتَهْ شِ اَمْنَ اللَّحَمْ
اَوِيَّالْ اُو كَابُونْ عَنْدُ دَرَّاعْ اَجْدِيدَ زَيْنَ حَتَّى تَمّْ كَابُونْ مَاشِ
اِلَيْنْ اَجْبَرْ الذِّيبْ عَنْدُ فَشَّابْتُ الْفَارْغَ كَالّْ كَابُونْ مَرْ يَبْوُ
افشِيشِيبَ فَارْغَ كَالّْ الذِّيبْ فَشَّابْتِ فَارْغَ يَغَيْرْ نَافَقْ بِيهَ كَالّْ
كَابُونْ نَافَقْ بِيهَ بَسْمَنْ حِيلَ كَالْ الذِّيبْ اَلَّا اَمْنَيْنْ اَنْجْ لَحْشِيشَ
وَاَنْبَطْهَ اَعْلِيهَ فَرْطْ اَعْلَى نَنْتَرْ مَنْهَ اللَّحَمْ كَالّْ كَابُونْ وَاسِيهَ كَاعْ
كَامْ الذِّيبْ وَاحَطْ بِفَشِيشِبْتُ وَحْدَ مَنْ لَحْشِيشَاتْ اَلِ خَازَنْ
تَحْتَهُمْ اللَّحَمْ اَوْ كَلْهُمْ يَنْتَرْ مِنْ تَحْتَ شِ شَابْ كَابُونْ ذَاكْ كَالّْ
يَامْحَمَّدْ وَجَدْ اَرْسُولْ بَدَّلْ لِي دَرَّاعْتَكْ اَبْدَرَّاعْتِ كَالّْ الذِّيبْ
مَانَلّْ نَعْطِيكْ فَشَّابْتِ اِلِّي نَافَقْ بِيهَ أَوْ لَابَسَهْ مَانَكْ كَالّْ كَابُونْ
لَانَوَ اسِيلْ ذَاكْ اَلَّا بَدَّلَهْ لِ اِطَّوَلْ عُمْرَكْ كَامْ الذِّيبْ أَوْ بَدَّلَهْ لُ
اَبْدَرَّاعْتُ اَجْدِيدَ الزَّيْنَ وَامْشَ اِلَوَّدْ لَذِيبْ اِدُورِ اِرْدُلْ دَرَّاعْتُ
اَوْ لَاجْبَرْ عَادْ اَلَّا مَاشِ اُوِيبْلِكْ وَازْرَكْ اَفْشِيشِبْتْ الذِّيبْ اَفْلَخْلَ

1. Meynier, غُشَّابة.

Le chacal avait une gandoura très usée. Il rencontra un agneau fatigué, il le tua, le dépeça et mit un peu de viande sous chaque herbe. La hyène avait un vêtement neuf et beau. Tandis qu'elle marchait, elle rencontra le chacal avec sa vieille gandoura. Va-t'en, lui dit-il, possesseur de la gandoura usée. — Elle est usée, il est vrai, mais elle me fournit à manger. — Comment cela se peut-il? — Le chacal répondit : Quand je trouve une herbe, je la frappe avec ma gandoura et j'en retire de la viande. — Fais-le, dit la hyène. Le chacal se leva, frappa avec sa gandoura une de ces (touffes d')herbes sous lesquels il avait caché de la viande et en retira un peu de chacune. A cette vue, la hyène lui dit : Moḥammed[1], par la face du Prophète, changeons de vêtements. — Par Dieu, non, répondit le chacal, je ne te donnerai pas ma gandoura qui me nourrit et m'habille. — Ne me refuse pas, reprit la hyène; changeons de vêtements, que Dieu prolonge ta vie! Le chacal prit en échange son beau vêtement neuf et s'en alla. La hyène frappa l'herbe avec le sien et ne trouva rien; elle partit à la recherche du chacal pour lui rendre sa gandoura et ne le rencontra pas. Alors elle revint en pleurant et jeta la gandoura du chacal dans le désert.

§ 21

LA CHÈVRE ET SES PETITS

عَنْزٌ قَامَتْ بَاللَيْلْ هِي وَاوْلَادَهْ وَمْشَاوْ سِيَّاحْ ثُمَّ سِيَّاحْ اِلَيْنْ لَحْكْ
اَبْلَيْدْ شَبْعْ بَرْكْ ثُمَّ اَبْرُوكْ اِلَيْنْ جَاهُمْ ڭَابُونْ وَهُوَ وَاكَلْ اَحْمَارْ اَوَّلْ

1. On remarquera que comme chez les Berbères du Nord, et les Arabes d'Algérie, le nom du chacal est Moḥammed (ou Moḥand).

اللّيل جاهم وڭالهم انتوم ان لا بدّ من نوكلكم ولّا انردّ
اعلىّ اثلت اخبارات اعودحك ڭالتل[1] العنز انردهم ان اعليك
ڭاله ايو ردّيهم بلعجل اعلىّ ڭاتل نعرف عنّ لكنت ڭايلّ عن
البارح امنين امشيت لاهي نلڭاك ما نهش ڭاله حكّ ڭاتل امّل
نعرف عنّك لكنت مادك شعبان ما تسولن ڭاع ڭاله حاك ڭاتل
امّل عارف ان زاد الى حيت لهل وڭلت الهم ان اجبرتك او لا كلتن
ما تجد اعليهم اقداش جاوه اهله

La chèvre s'en alla une nuit avec ses petits. Lorsqu'ils eurent marché longtemps, ils arrivèrent à un endroit où ils se rassasièrent et se couchèrent. Ils restèrent couchés jusqu'à ce qu'arriva une hyène qui avait déjà mangé un âne au commencement de la nuit. Elle leur dit : Vous, il faut que je vous mange, à moins que vous ne me disiez trois paroles de vérité. — Je te les dirai, lui dit la chèvre. — Eh bien, parle rapidement : — Si j'avais su hier que je te rencontrerais, je ne serai pas partie. — C'est vrai, dit la hyène. — Je sais aussi que si tu avais faim, tu ne m'aurais pas interrogée. — C'est vrai. — Je sais encore que si je vais chez mes parents et si je leur dis que je t'ai rencontrée et que tu ne m'as pas mangée, ils ne me croiront pas. Sur ces entrefaites arrivèrent ses parents.

1. قالت له.

§ 22

LA HYÈNE ET LA CALEBASSE

عندهم أُمَّلِ بُوش أَوكَاسُ لَيْلَ لَهِ يَصَرْكُ كَلْ اَنْحَكْ اَعْلَ اَظْهُورَ
اِلَى عَادُ وَاعْيِينْ اِكُولُ اَشْتْ اَشْتْ وَالِى عَادُ اَرْكُودْ اَنْجِ اَنَ البُوشْ
أَو نَكْبَظْ جَ هُوَ اَوجَكَّ اَعْلَ اَظْهُورَ كَالَتْ لَمْرَ اَشْتْ اَشْتْ كَالَّهَ البُوشْ
بُوشْ اَتْ

Les parents de la hyène avaient aussi une calebasse. Une nuit, elle se dirigea vers elle pour la voler. Elle se dit : Je vais me frotter contre les cordes de la tente, s'ils sont éveillés, ils me diront : Cht! Cht! S'ils sont endormis, j'irai à la calebasse et je la prendrai. Elle se frotta contre les cordes de la tente. La femme cria : Cht! Cht! La hyène répondit : La calebasse, quelle calebasse?[1]

§ 23

LES DEUX HOMMES ET LA CHAMELLE

خَالْكِينْ اثْنَيْنْ ثَمَّ مَاشِيينْ اَمْسَافْرِينْ مَتْرَادْفِينْ اَعْلَ اَجْمَلْ عَنْدُهُمْ
اِلَيْنْ جَبْرُ عُشْرَ اَفْلَخْلَ كَالْ وَاحَدْ مِنْهُمْ الوَاحَدْ نَكَّزْ اَعْكَلْ العُشْرَ كَالَّ
اَعْلَاهْ كَالَّ مُلَانَ كَالْ وَاذَا آ العِشَارُ عُطِّلَتْ نَكَّزْ لَوْخَرْ اُوكَاسَهْ وَكْبَظْ

1. Jeu de mots entre *cht*, *cht*, dont on se sert pour chasser les animaux et *ech*, adjectif interrogatif.

أَبْنَوْشْتَهَ أَكَامَتْ النَّاسْ دَافِعَ أَكَامْ هُوَ إِنُوشْهَ إِلَيْنْ الْحَكْ أَبْلَدْ
لَاحْتْ أُوجْ أَرُوَيْصْ فَمَسْ فَالْبَرْزَ جَاهْ صَاحْبُ كَالْ صَدَقَ اللَّهُ
الْعَظِيمْ فِي قَوْلِهِ لَوَّاحَةٌ لِلْبَشَرِ

Il y avait deux hommes qui voyageaient : ils étaient montés tous deux sur un chameau qui leur appartenait. Ils trouvèrent dans le désert une chamelle pleine : L'un d'eux dit à l'autre : Descends, attache la chamelle. — Pourquoi? — Il lui répondit : Le Seigneur a dit : *Lorsque les chamelles pleines seront abandonnées*[1]. L'autre descendit, se dirigea vers elle, la saisit par la queue. La chamelle se leva et marcha vite tandis qu'il la frappait. Il arriva à un endroit où elle le jeta à terre. Sa tête alla s'enfoncer dans le sable. Son ami arriva et lui dit : Dieu a été véridique dans sa parole : *Brûlant la chair de l'homme*[2].

§ 24

LA SERVANTE ET SON MAITRE

أَمْشَاتْ مَنْ عَنْدْ وَاحَدْ مِنْهُمْ خَادَمْ سَارْحَالْ وَالدَّ ثْدَكْتْ أَعْلِيهَ أَحْوَارْ
أَفَلَخْلَ أَكَامَتْ الْخَادَمْ دَافِعَ وَاعَدْتْ عَنْدْ لَخْيَامْ أَوجَاتْ كَاتْلْ لَحْوَارَ
الدَّ ثْدَكْتْ أَفَلَجْلَ أَكْبَظْ الْهَ أَسْفَلْ وَتَمَّ إِبَطْهَ بِيهْ إِلَيْنْ الْتَهَاتْ
أَنْمُوتْ جَاتْ النَاسْ كَالَتْ لُ ذَاعَلَاهْ أَلِّ وَاسَيْتْ أَلْذِي الْخَادَمْ كَالْهُمْ
بِي أَلِّ كَذَّبَتْ أَكَلَامْ مُلَانْ كَالَتْ عَنْ لَحْوَارَ الدَّ ثْدَكْتْ أَفَلَخْلَ أُمُلَانْ
كَالْ حُورْ مَقْصُورَاتٌ

1. *Qorân*, Sour. LXXXI, 4.
2. *Qorân*, Sour. LXXIV, 29.

Une servante allait faire paître les chameaux. Une jeune chamelle s'estropia dans le désert. La servante s'en alla vers les tentes informer son maître et lui dit : La jeune chamelle s'est estropiée dans le désert. Il saisit une corde et se mit à la frapper tellement qu'elle faillit mourir. Les gens arrivèrent et lui dirent : Pourquoi traites-tu ainsi cette servante? — Parce qu'elle a démenti les paroles de Dieu en disant : La jeune chamelle s'est estropiée dans le désert et Dieu a dit : *Des vierges aux yeux noirs* (*renfermées*) *dans des pavillons*[1].

§ 25

LA MORT OBLIGATOIRE

ثَمَّ اُمِّلِ مَاشِيِينْ وَهُومَ وَاحَدْ مِنْهُمْ اَشْدُوكْ اَكْبَارْ اِلِينْ كَالّْ صَاحْبُ اَنْتَ وَاجَبْ كَتْلَكْ وَاَنْدَوْوِرْ نَكَتْلَكْ كَالّْ اَعْلَاهْ وَاجَبْ كَتْلِي كَالّْ لَوْخَرْ وَجَّبْ مُلَانَ الذِي خَلَفَنَا كَالّْ لَوْخَرْ بَاشْ وَجَّبْ مُلَانَ كَتْلِ اَنْحَاوْبَكْ يَاصَحْبِ بِاَنَّكْ وَرْدَتْ فِيكْ كَالِي قُتِلَ اَصْحَابُ الْاُخْدُودِ

Deux hommes voyageaient : l'un d'eux avait de grosses joues. L'autre lui dit : Ta mort est obligatoire et je vais te tuer. — Pourquoi ma mort est-elle obligatoire? — Parce que Dieu l'a rendue telle. — Et comment Dieu l'a-t-il rendue telle? — Mon ami, je te réponds : Parce que la parole de Dieu s'applique à toi : *Périssent les maîtres du fossé*[2].

1. *Qorân*, Sour. LV, 72 Jeu de mots sur حور.
2. *Qorân*, Sour. LXXXV, 4. Jeu de mots sur اخدو et خدود.

§ 26

L'HOMME ET LA FEMME ENCEINTE

خَالَكْ رَاجَلْ افْيَسَدْ تَمّْ مَاشِ لَيْلَ اِلَيْنْ اَجْبَرْ اَمْرَ رَاگْدَ فَالصَّمْرَ نَفْسَ
گَالَهَ گُومِ گُومِ گُومِ بَالعَجْلَ عَنْ هُونْ گَالَتْ اَعْلَاهْ گَالَهَ مُلَانْ اَمَّالُ اَلَّ گَالْ
وَنَهَى اَلنَّفْسَ عَنِ اَلْهَوَى

Une nuit un homme méchant marchait et trouva une femme couchée en dehors de la tente : elle était enceinte. Il lui dit : Lève-toi! Lève-toi, tout de suite de là. — Pourquoi demanda-t-elle? — Dieu n'a-t-il pas dit : *Et il maîtrisa son âme dans ses penchants*[1].

§ 27

HAMDAN

حَمْدَ تَمّْ مَشِ اِلَيْنْ عَيْطَتْلُ اَمْرَ اَدُورْ يَحْلَبْ اَلَهْ بَگْرَ وَحْدَ عَنْدَهَ ج
وَالْتَدْ يَحْلَبْهَ وَاحْلَبْهَ وَاگْعَدْ وَشْرَبْهَ گَالَتْ لَمْرَ هَاذَا شَنْهُ اَلِّ وَسَيْتْ لِ گَالَّهَ
هَاذِ اَلَّا بَگْرَتْ الحَلَّابْ اِلَى اَبْغَ اِسْبَگْهَ وَالِى اَبْغَ اِعْقَبْهَ

Ḥamdan passait lorsqu'une femme l'appela pour lui traire la seule vache qu'elle possédait. Il se mit à la traire, puis s'assit et but le lait. Que fais-tu là? dit la femme. —

1. *Qorân*, Sour. LXXIX, 40. Jeu de mots sur نفسى enceinte en hassania et نفس âme et entre هوى penchants et هوى air.

C'est la vache de celui qui trait[1] : s'il veut, il commence par elle, s'il veut, il finit par elle.

§ 28

LES DEUX CHASSEURS

خَالِكِينْ اَثْنِينْ ثَمّْ مَاشِيِينْ يَخْطُ اِلِينْ شَابْ وَحْشِيَّاتْ اَمْشَ وَاحَدْ مِنْهُمْ يَدْرَسِهُمْ اَعْلَ لَوْخَرْ اُو لَوْخَرْ بَارَكْ اِلِينْ عَادُ اَكْرَيَّبْ مَنْ ذَاكْ البَارَكْ كَالّْ صَاحْبُ صَنِّكُوهْ[2] سَمْعُوهُ الوَحْشِيَّاتْ اُو كَامُ دَفْعَاتْ كَالّْ صَاحْبُ اَلِّ كَانْ بَارَكْ اَنْتَ اَعْلَاهْ ادّْ اَعْلَى الْوَحْشِيَّاتْ كُلّْ مَا كَنْتْ كَايَلْ عَنْهُمْ يَعْرِفْ اَكْلَامْ لَكْوَارْ

Deux hommes allaient chasser. Quand ils virent du gibier, l'un d'eux voulait le pousser vers son ami qui était agenouillé. Quand le gibier fut près de celui-ci, son compagnon lui cria (en dyolof) : Tire-le. — Le gibier l'entendit et s'enfuit. Celui qui était agenouillé dit à l'autre : Pourquoi as-tu fait fuir le gibier? — Il répondit : Je ne savais pas qu'il comprenait la langue des nègres.

§ 29

LA MARMITE VIDE

هَادُوكْ ثَمّْ نَوْبَ مَاشِيِينْ اَمْسَافْرِينْ عَنْدْهُمْ شِ مَنْ اَدْكِيكْ مَتْعُونِين بِيهْ اِلِينْ اَفْرَغْ اَدْكِيكْ كَيْلْ اَنْهَارْ فَبَلَدْ كَامْ وَاحَدْ مَنْهُمْ وَاكْدَ النَّارْ

1. Quand un laitier trait plusieurs vaches, il prend pour salaire le lait de l'une d'elles.

2. En dyolof *Sani ko* frappe-le

وانصت اعليه المرجن كال لوخر انت تنصب لاش ادكيك امال الا
افرغ لاه اتكذب اكلام ملان جل وعز واذا فرغت فانصب

Les mêmes voyageaient un jour; ils avaient un peu de semoule en fait de provisions. La semoule fut épuisée; ils passèrent la journée dans un endroit. L'un d'eux alluma du feu et mit la marmite dessus. L'autre lui dit : Pourquoi as-tu préparé la marmite? Est-ce que la semoule n'est pas finie? — Veux-tu démentir les paroles de notre Seigneur, qu'il soit glorifié et exalté : *Quand tu auras achevé, prends de la peine*[1].

§ 30

FAUSSE INTERPRÉTATION

تم امل متفكين اليين شاف واحد منهم امرزين اوعاد يبغيد وايجيد
فالليل افنهار اليين عادت هي زاد تبفيه اخطبه عند اهله ادوره
تتعرس ل كام اهله وعوسد ل وعطاه ياسر حتى امن الدنيا او ظل
ادخلوه لخطير[2] ظل هو الا يجمع افلحطب اليين عاد ياسر من لحطب
وعاد العصر اكبظ وتكت فيه النار والناس الا تراع فيه الاله يعرف
حد هاذ لاش اليين عاد المغرب جات لمركام وانحزم واروده كالت

1. *Qorân*, Sour. XCIV, v. 7. Jeu de mots entre la phrase du Qorân et l'expression hassania : انْصَبْ الْمَغْرَاجْ : mets la marmite pleine d'eau sur le feu (m. à m. dresse la marmite).

2. لَخْطَيِّرْ désigne les morceaux de bois sur lesquels on étend des couvertures pour servir de lit.

لُ النَاسْ اَنْتَ اَيْنَكْ وَاعَدْ اَبْلَمْرَ اَلِّ رَاوَدْ كَالْهُمْ اَنْدُورْ نَشْوِيهَ اَوْذِيكْ
النَارْ كَالُولُ اَعْلَاهْ كَالْهُمْ مُلَانْ كَالْ فَاتْكِحُوا مَا طَابَ لَكُمْ مِنَ النِسَاءِ

Deux hommes voyageaient un jour ensemble. L'un d'eux vit une belle femme; il se mit à l'aimer; il allait la voir nuit et jour. Elle commença elle aussi à l'aimer; il la demanda en mariage à ses parents et voulut préparer la noce. Les parents la lui accordèrent : il l'épousa et lui donna beaucoup de biens. On la fit entrer dans la chambre nuptiale : lui ne faisait qu'amasser du bois : il en amassa beaucoup; c'était au moment de l'ʿaṣr. Il alluma le feu : les gens le regardaient et personne ne savait pourquoi il agissait ainsi. Au coucher du soleil, la femme arriva. Il retroussa ses vêtements et l'enleva. Les gens lui dirent : Où vas-tu avec la femme que tu portes. Il leur dit : Je vais la rôtir sur ce feu. — Pourquoi? — Dieu a dit : *Épousez ce qui vous plaît en fait de femmes*[1].

1. Qorân, Sour. IV, v. 3. Confusion entre طاب « plaire » et en hassania « cuire ».

ERRATUM

P. 1, l. 8, lire : *Koumleilen*, au lieu de : *Koumbilen*.
P. 34, l. 5, effacer « *et la 1re* ».
P. 45, l. 15, rétablissez ainsi la note 1 « *Dicté à Saint-Louis par Ahmed Saloum en 1888. Cf. n° XII, une version un peu différente et plus étendue, communiquée par M. Destaing, alors directeur de la Medersa de Saint-Louis* ».
P. 285, l. 12, col. 1, lire : de *dholl*, au lieu de : *dhol*.
— l. 21, col. 2, lire : *'achĕk'*, au lieu de : *achĕk'*.
— l. 17, col. 1, lire : *nifâs*, au lieu de : *nifas*.
P. 286, l. 2, col. 2, lire : مرتد, au lieu de : مرتدا.
— l. 11, col. 2, lire : *grab*, au lieu de : *gräb*.
— l. 21, col. 1, lire : *mĕrsaia*, au lieu de : *mĕrsaya*.
— l. 23, col. 1, lire : *bchīma*, au lieu de : *behima*.
— l. 24, col. 1, lire : العجل, au lieu de : الغجل.
— l. 28 et 29, col. 2, lire : *gaōus*, au lieu de : *gaous*.
P. 287, l. 10, col. 2, lire : *na'ama*, au lieu de : *na'amah*.
P. 288, l. 6, col. 2, lire : *r'ār*, au lieu de : *r'ar*.
— l. 11, col. 2, lire : *iāsĕr*, au lieu de : *iāser*.
— l. 23, col. 1, lire : جبات, au lieu de : حبات.
P. 289, l. 1, col. 2, lire : *r'aleg*, au lieu de : *r'oleg*.
— l. 13, col. 1, ajoutez : *aoudich* اودش, pl. *ioudichen* يودشن.
— l. 26, col. 2, lire : *tedjiāb*, au lieu de : *tedjiab*.
P. 290, l. 4, col. 1, ajoutez : CABANE, *ettikit* التيكيت.
— l. 14, col. 1, lire : *sokhna* سخنة, au lieu de : *bokhna* بخنة
P. 291, l. 19, col. 1, lire : *ah'ritha*, au lieu de : *ehritha*.
— l. 23, col. 2, ajoutez : *toures* تورس, s. v. CHEMIN.
— l. 28, col. 2, lire : زامل, au lieu de . زمل.
P. 292, l. 22, col. 2, lire : *bdā*, au lieu de : *bda*.
P. 293, l. 7, col. 2, lire : *jrā*, au lieu de : *jra*.
— l. 8, lire *gçir*, au lieu de : *gsir*.
— l. 20-21, col 1, lire : *sellakha* سلاخة, au lieu de : *sellah'a*.
— l. 24, col. 2, lire : *elr'orāb*, au lieu de : *elr'orab*.
P. 294, l. 2, col. 2, lire : *h'arrāth*, au lieu de : *harrāth*.
— l. 11, col. 1, lire : نخلة, au lieu de : نخلا.
P. 295, l. 13, col. 1, lire : DIVORCE, au lieu de : DIVORCER.
P. 296, l. 29, col. 2, lire : *'al'ĕs*, au lieu de : *'al'es*.

P. 297, l. 6, col. 2, lire : *'ëss* عس, au lieu de : *'ën* عن.
P. 298, l. 19, col. 1, lire : *h'achīch*, au lieu de : *h'achich'*.
— l. 20, col. 2, lire : *ennçā'ā*, au lieu de : *ennsara*.
— l. 28, col. 2, lire : *ra'ouf* رعوف, au lieu de : *raouf* روف.
— l. 17, col. 2, lire : *krā*, au lieu de : *kra*.
P. 299, l. 6, col. 2, lire : *nsīb*, au lieu de : *nsib*.
— l. 7, col. 2, lire : *krīm*, au lieu de : *krim*.
— l. 17, col. 2, lire : *merouah'a*, au lieu de : *merouah'ah*.
P. 300, l. 8, col. 2, lire : *mërsaia*, au lieu de : *mërsaïa*.
— l. 23, col. 2, lire : *r'līdh*, au lieu de : *rl'idh*.
P. 301, l. 3, col. 2, ajoutez : GUIDE, *amnir* امنير.
P. 302, l. 16, col. 1, lire : *mejnōūn*, au lieu de : *medjnoun*.
— l. 23, col. 2, lire : *seil*, au lieu de : *seiil*.
— l. 26, col. 2, lire : *makhālig*, au lieu de : *makhāliq*.
P. 307, l. 3, col. 1, lire : *kor'ān*, au lieu de : *k'or'ān*.
P. 309, l. 19, col. 1, lire : *tafrīt*, au lieu de : *tafrit*.
— l. 26, col. 2, lire : *mord'a'a*, au lieu de : *mord''aa*.
P. 310, l. 8, col. 2, lire : *egfā*, au lieu de : *egfa*.
P. 312, l. 29, col. 1, lire : PASTÈQUE, au lieu de : PASTIQUE.
P. 317, l. 18, col. 1, ajoutez : SAC EN PEAU, *tasoufra* تسوفرا, pl. *tisoufren* تسوفرن.
P. 363, l. 12, lire : *ouassaōū*, au lieu de : *ouassāou*.
P. 366, l. 5, lire : *El 'Al'l'iq*, au lieu de : *El 'Al'l'ij*.
— l. 7, ajoutez en note : *Cf. sur Mohammed ben Ahmed Youra, Ahmed ech Chinguiṭi, Ouasiṭ*, p. 242.
P. 373, l. 9, lire : *Ibieiri*, au lieu de : *Beiri*.
— l. 20. Ajoutez aux sources : *Ahmed ech Chinguiṭi, Ouasiṭ*, p. 242–243.
P. 397, ligne 1 : lire . اَنْكَّال, au lieu de : اَتَّكَّال.
P. 398, note 1. Cf. un épisode d'un conte poul *ap.* Gaden, *Le Poular*, t. I, Paris, 1913, p. 158-159 : Samba est chargé de faire traire un bœuf par sa mère, il va frapper le baobab du roi afin d'en enlever l'écorce, sous prétexte d'aider son père à accoucher.
P. 399, l. 1, lire : يتخاصمن, au lieu de : تتخاصمن.
P. 402, l. 3, lire : غاره, au lieu de : عاره.
P. 415, l. 6, lire : شمامة, au lieu de : سمامة.
P. 437, l. 7, lire : *peuplée*, au lieu de : *peupleé*.
P. 438, l. 30, lire : *El Ghalāoui*, au lieu de : *El Ghallaoui*.
P. 443, l. 7, lire : in-8, au lieu de : in-12.
— l. 34, lire : Fragments, au lieu de : Fragmens.
P. 618, lire : XV *bis*, au lieu de : XV.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Pages

PRÉFACE 1

Notes grammaticales sur le Zénaga 1

Textes 45

1. — La hyène et la lionne 45
2. — Le chacal et la hyène 45
3. — La maison trop étroite 46
4. — La moitié de maison 46
5. — L'expérience à longue échéance 47
6. — Djoh'a et le corbeau 48
7. — Djoh'a et la lune 48
8. — L'Arabe et le chevreau 49
9. — Djoh'a et son âne 50
10. — Djoh'a et l'emprunteur 51
11. — Le glouton 52
12. — Le chacal et l'homme des O. Daïman 52
13. — La femme aux deux maris 53
14. — Le lion, la gueule-tapée et la hyène 55
15. — L'homme et le chacal 56
16. — Le lièvre, le chacal et l'iguane 56
17. — Le chacal et le coq 58
18. — Djoh'a et l'avare 58
19. — La femme enlevée 59
20. — La cruauté punie 62
21. — Rencontre entre les O. Daïman et les Trarzas . . 64
22. — Aventures dangereuses 66
23. — Les épreuves de l'ogre 68
24. — La dernière ressource 72
25. — L'homme qui ne mange pas 73
26. — Les malheurs 74

Vocabulaire français-zénaga 75

Lexique des racines berbères 197

Index des racines des mots d'origine arabe 257

DEUXIÈME PARTIE

Pages

Notes sur le hassania. 283

Lexique français-hassania 285

Lexique hassania-français 323

Textes hassania 361

Poésies I-XIII 362

Textes en prose :

1. — Le lièvre et le chacal 397
2. — Le lièvre, le renard et le lézard 398
3. — Le renard et le coq. 400
4. — Le lion, le chacal et le renard 401
5. — La hyène et le lion 402
6. — La hyène et le mouton. 402

Lettres 404

Influence de l'arabe sur les langues du Sénégal 407

Appendice (Lettres) 431

TROISIÈME PARTIE

Préface 437

Bibliographie des ouvrages cités dans la III[e] partie 441

Recherches historiques sur les Maures. 445

Appendice I. — Qaṣidah d'Ibn Khalnâ 543

Appendice II. — Biographie du cheïkh El Yeddâli 553

Appendice III. — *Kitâb el Ikhbâr* 561

Appendice IV. — Tableaux généalogiques d'après le *Kitâb el Ansâb*. 593

Additions à la première partie 611

Additions à la seconde partie 614

Suppléments aux textes 616

Poésies XIV-XXIII 617

Textes en prose 627

7. — L'homme et le voleur 627
8. — La hyène avide 628
9. — Le vautour, le chacal, l'outarde et la hyène . . 629
10. — Le ghoul 634
11. — Le chacal et le coq 637
12. — La hyène partageant sa nourriture. 639
13. — Le hérisson et le chacal 640
14. — La hase et le chacal 641

Pages

15. — La hyène et les melons 643
16. — Le chacal et le lièvre 644
17. — La hyène dans le puits. 648
18. — La hyène et l'outre de lait 648
19. — L'hôte et les pintades 649
20. — La gandoura du chacal 651
21. — La chèvre et ses petits 652
22. — La hyène et la calebasse 654
23. — Les deux hommes et la chandelle 654
24. — La servante et son maître. 655
25. — La mort obligatoire. 656
26. — L'homme et la femme enceinte. 657
27. — Ḥamdân 657
28. — Les deux chasseurs. 658
29. — La marmite vide. 658
30. — Fausse interprétation 659

Erratum 661

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE DE A. BURDIN ET C^ie^, 4, RUE GARNIER.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT
549
B38
t.1
fasc.3

Basset, René Marie Joseph
Mission au Sénégal

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 19 02 08 019 1